PROVISOIREMENT - 2 francs.

ÉDITION ILLUSTRÉE

3 1761 05062879 1

HENRY BERNSTEIN

✲

LE VOLEUR

JOUJOU

PQ
2603
E65V6
1900z
c. 1
ROBA

PARIS
MODERN-THÉATRE
ARTHÈME FAYARD et Cie, EDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

from

the estate of

GIORGIO BANDINI

LE VOLEUR

JOUJOU

ISABELLE. — VOTRE CHARTREUSE, RICHARD !

HENRY BERNSTEIN

LE VOLEUR

JOUJOU

ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS

DE

TRONCET

PARIS
MODERN-THÉATRE
ARTHEME FAYARD et Cie, EDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation, de représentation et d'exécution reserves pour tous pays

PERSONNAGES

	MM.
RICHARD VOYSIN, 35 ans.....	LUCIEN GUITRY.
RAYMOND LAGARDES, 43 ans.....	FÉLIX HUGUENET.
M. ZAMBAULT, plus tard M. Gondoin, 40 à 50 ans.....	ARQUILLIÈRE.
FERNAND LAGARDES, 18 ans.....	ROGER VINCENT.
UN VALET DE CHAMBRE.....	
	Mmes
MARIE-LOUISE VOYSIN, 23 ans.....	SIMONE LE BARGY.
ISABELLE LAGARDES, 26 ans.....	MADELEINE VERNEUIL

LIBRARY
MAY 2 1997
UNIVERSITY OF TORONTO

A MON FRÈRE

LE VOLEUR

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de la Renaissance, le 7 décembre 1906.

FERNAND. — SI! SI! A TOUT A L'HEURE. VENEZ! JE VOUS ATTENDS!

FERNAND CONTINUE SA LECTURE DANS LA SERRE.

ACTE PREMIER

Un grand salon dans une très belle maison de campagne. A gauche, deux baies donnant sur un jardin d'hiver, qui, par deux grandes portes-fenêtres, ouvertes pendant tout l'acte, communique de plain-pied avec le parc. A droite, porte donnant sur le hall. L'ameublement du salon et celui du jardin d'hiver sont luxueux et élégants. Il est neuf heures du soir, environ. Les deux pièces sont très joliment éclairées, et, par les portes du jardin d'hiver, l'on aperçoit, aux rayons de la lune, des pelouses et de grands arbres. On est aux premiers jours de septembre.

SCÈNE PREMIÈRE

TOUS LES PERSONNAGES

C'est après le dîner. Les hommes sont en smoking, sauf M. Zambault qui est en habit. Les femmes sont en toilette de dîner.

ISABELLE, *à Richard, qui est assis sur un canapé, à côté de Marie-Louise.* — Votre chartreuse, Richard!

RICHARD. — Non, merci, Beauty.

ISABELLE. — Non! Vous ne prenez pas votre verre de chartreuse?

RICHARD. — J'en ai envie, pourtant, ma petite Isabelle!

ISABELLE. — Eh bien?

RICHARD. — Pas de main disponible.

En effet, une main tient la tasse de café et l'autre est tenue par les petits doigts de Marie-Louise.

MARIE-LOUISE. — Imbécile! mais je n'en veux pas de ta grosse patte!... Tiens! tiens! Je n'attendais que le moment de m'en débarrasser!

RICHARD. — Oui, mon amour; oui, ma petite poulette!

MARIE-LOUISE. — Oh! ce sourire!... Va donc, eh! conquérant! Et puis, je te défends de faire ton profil à la Bourbon, tu entends!... Riky, m'entends-tu?

RICHARD. — Trésor des trésors, il m'est pourtant impossible...

MARIE-LOUISE, *se jetant sur son mari.* — Je t'ordonne de porter le nez en l'air! As-tu compris? Je t'ordonne...

RICHARD. — Mon verre!... Isabelle! ma chartreuse! ma tasse!

ISABELLE, *sauvant verre et tasse d'une catastrophe certaine.* — Ecoute, Marise...

MARIE-LOUISE, *qui retrousse de toutes ses forces le nez de Richard.* — Le redresseras-tu ton pif de malheur?...

RICHARD. — Marise, tu me fais mal! Je te jure!... Je sens que ça craque!

ISABELLE. — Cette femme est folle!

MARIE-LOUISE. — Regarde-le, Isabelle! Mais regardez-le, madame! Est-il beau

comme ça!... Tu es superbe, mon adoré! Tu ressembles à Coquelin!

RICHARD. — Grâce!

MARIE-LOUISE. — Pas avant qu'ils ne t'aient admiré tous!... Raymond! Raymond, venez voir Coquelin.

RAYMOND, *qui causait avec M. Zambault dans une autre partie du salon.* — Très joli!

ZAMBAULT. — Mais c'est une scène du *Jardin des supplices!...* N'est-ce pas, monsieur Fernand?

FERNAND, *qui lisait assis à l'écart.* — Oui, monsieur.

Au bout d'un instant, il se lèvera et ira continuer sa lecture dans la serre.

MARIE-LOUISE, *contemplant son œuvre.* — Dieu! que je t'aurais aimé ainsi!

RICHARD. — Vas-tu me ficher la paix!

MARIE-LOUISE, *à moitié couchée sur son mari et l'embrassant.* — Rage, mon vieux Riky; rage, ma belle!

ISABELLE. — Ils sont effrayants!... Enfin, mes enfants, devant M. Zambault...

MARIE-LOUISE, *lâchant prise.* — Oh! c'est vrai, c'est vrai!... Je me conduis très mal!... Monsieur Zambault, je vous demande pardon!.. Je ne recommencerai jamais!

ZAMBAULT. — Mais, madame, j'en serais navré! Le spectacle de ces petites privautés conjugales me récrée infiniment.

RAYMOND. — Alors, vous devriez vivre avec M. et Mme Voysin, vous ne manqueriez jamais de récréation!

RICHARD. — Oui, monsieur, telle est ma vie.

ISABELLE. — Il y a onze mois que ces deux êtres-là sont mariés...

RICHARD. — Et l'assaut dure encore.

MARIE-LOUISE. — L'assaut! l'assaut!

RICHARD. — Tenez, à présent, ce sont les coups de pied bas.

ISABELLE. — Tu n'as pas honte? Un pauvre homme qui a travaillé toute la journée!

MARIE-LOUISE. — Travaillé!... Ah! oui, parlons-en!... Lui, travailler!...

RICHARD. — Je me suis tout de même appuyé deux conseils d'administration aujourd'hui.

MARIE-LOUISE. — Ça ne prend plus, mon biquet!... Je les connais tes conseils d'administration!

RICHARD. — Je n'ai pas assisté à deux...

MARIE-LOUISE. — Si! si! si!... Mais je sais maintenant de quoi vous vous occupez à ces fameux conseils!...

RICHARD. — Oh! la trahison!... Si tu as le malheur de répéter...

MARIE-LOUISE. — Devinez, Raymond, comment tous ces vieux passent leur temps!

RAYMOND. — Je serais vraiment curieux...

RICHARD. — Tous ces vieux!... Dis donc toi!

MARIE-LOUISE. — Mon cher, messieurs les administrateurs se racontent des histoires de petites femmes!

RICHARD. — De petites femmes!... C'est faux!

MARIE-LOUISE. — Jure-le!

RICHARD. — Je le jure!

MARIE-LOUISE. — Sur quoi?

RICHARD. — Sur n'importe quoi... Sur l'honneur!

MARIE-LOUISE. — Oh! l'infâme personnage!... Il me l'a avoué!

RICHARD. — Nous avons parlé une fois de Mme Bérodini...

MARIE-LOUISE. — Eh bien?

RICHARD. — Qui est une grande femme, une énorme femme, un dragon!...

MARIE-LOUISE. — Un chameau!

RICHARD. — Oui.

RAYMOND. — Ainsi, monsieur Richard, lorsque je te prie de me représenter à des conseils d'administration, au lieu d'y défendre mes intérêts, au lieu de ne songer qu'au Brésil, qu'à Rio, qu'aux plantations de café, tu...

RICHARD, *à sa femme.* — Charmant! Charmant!... Voilà ce que tu m'attires!... Tu ris? Et si Raymond me flanque à la porte, et s'il prend un autre fondé de pouvoirs, et si je n'ai plus d'argent?

MARIE-LOUISE. — Mon biquet, je te donnerai de l'amour.

RICHARD. — Et Paquin? Tu lui donneras de l'amour aussi, à Paquin?

MARIE-LOUISE. — Ingrat! Je ne vais presque plus chez Paquin! Je commande toutes mes robes chez la petite Aline.

RICHARD. — La petite Aline! La petite Aline! Elle sait déjà faire une facture comme père et père!

MARIE-LOUISE. — Sale ingrat! Misérable!

RICHARD. — Et, quant à Mme Breton, votre lingère, j'ai reçu son compte ce matin...

MARIE-LOUISE. — Et?...

RICHARD. — Et il me paraît assez raisonnable...

MARIE-LOUISE. — Ah! Tu devrais te traîner à mes pieds. Je m'ingénie, je m'échine, je cours les petits fournisseurs, j'accomplis des prodiges, tout bonnement!... Pas vrai, Isabelle?

ISABELLE. — Oui, Richard! Votre femme me remplit d'admiration!... Toujours pimpante, élégante, délicieusement mise... et elle ne dépense rien.

RAYMOND, *à Isabelle.* — Un exemple à suivre!

ISABELLE. — Moi, je suis paresseuse... Il faut se donner trop de mal. Et puis, je n'ose pas marchander.

MARIE-LOUISE. — Est-ce qu'on marchande, quand on a trois cent mille francs de rentes, un château, un hôtel, un yacht, quatre automobiles, toutes les plantations de Montefaccio...

RAYMOND. — Bravo! Merci! Poussez donc

Isabelle à la dépense! Elle a besoin qu'on l'encourage.

MARIE-LOUISE. — Nous, mon Riky, on est des pauvres! Mais rassure-toi, quand on sera dans la dèche pour de bon j'achèterai tout mon linge à la Samaritaine... Oui, je porterai des grosses chemises... tu sais, des grosses chemises à coulisses, raides comme du papier d'emballage, avec une seule piqûre et le chiffre en rouge.

RAYMOND. — Je ne me représente pas notre petite coquette de Marie-Louise dans cette tenue-là!

le plus sympathique qu'il m'ait été donné d'apprécier.

RICHARD, *à Marie-Louise, bas, très vite et sans intonation.* — Pommade, pommade.

MARIE-LOUISE, *même jeu.* — Oui, pommade pour la barbe!

RICHARD, *même jeu.* — Très juste. La barbe! La barbe!

MARIE-LOUISE, *même jeu.* — La jambe aussi.

RICHARD, *même jeu.* — Parfaitement exact! La jambe! La jambe! Ce Zambault est un raseur!

ZAMBAULT. — MONSIEUR LAGARDES, VOUS POSSÉDEZ LES CIGARES LES PLUS SAVOUREUX...

MARIE-LOUISE. — Vous avez tort, Raymond!... Non, vous avez raison! Je craindrais trop de dégoûter mon homme et qu'il ne me trompe avec des femmes tout en dentelles!

RICHARD. — Moi! ma poulette?

MARIE-LOUISE. — Oh! je t'ai appris par cœur! Vieille blonde! Espèce de fille!

Elle l'embrasse.

ISABELLE. — Idiots! Ils sont complètements idiots! (*Allant à M. Zambault.*) Un cigare, monsieur Zambault?

ZAMBAULT. — Mais, madame, je viens d'en fumer un!

ISABELLE. — Vous en fumerez deux!

RAYMOND. — Ils sont légers.

ZAMBAULT. — Ils sont extraordinaires!... Monsieur Lagardes, vous possédez les cigares les plus savoureux, la fine champagne la plus délectable, le parc le plus beau, le château

MARIE-LOUISE, *même jeu.* — D'abord on ne s'appelle pas Zambault!

RICHARD, *même jeu.* — Le fait est qu'il ne faut pas être fier!

MARIE-LOUISE, *même jeu.* — D'où Raymond a-t-il sorti cet homme-là?

RICHARD, *même jeu.* — Et, surtout, quand va-t-il l'y rentrer?

MARIE-LOUISE, *même jeu.* — Cela fait huit jours qu'on nous l'inflige.

RICHARD, *même jeu.* — Il s'en va cette nuit.

MARIE-LOUISE. — Comment le sais-tu?

RICHARD, *même jeu.* — Ne fais pas de gestes... Je ne le sais pas.

MARIE-LOUISE, *même jeu.* — Alors, pourquoi le dis-tu?

RICHARD, *même jeu.* — Je le dis parce que je t'aime.

MARIE-LOUISE, *même jeu.* — Comment m'aimes-tu?

RICHARD, *même jeu.* — Fort! fort! fort!

MARIE-LOUISE, *même jeu.* — Avec ton cœur ou avec tes sens?

RICHARD, *même jeu.* — Avec mon cœur et avec mes sens.

MARIE-LOUISE, *même jeu.* — Nous sommes bêtes.

RICHARD, *même jeu.* — Nous sommes les dernières des brutes. Mêlons-nous à la conversation.

Il se lève.

ZAMBAULT. — Cette année vous prolongez fort votre villégiature.

RAYMOND. — En auto, nous mettons une demi-heure pour aller à Paris, et avec un mois de septembre pareil!...

ISABELLE. — Il est neuf heures et demie, toutes les fenêtres sont ouvertes... il fait tiède!

RICHARD, *sentencieux.* — Cet après-midi, moi qui vous parle, j'ai souffert de la chaleur!

ISABELLE. — Oh! vous avez bien lancé cela!

ZAMBAULT. — Ainsi, vous n'aurez pas bougé depuis le mois de mai?

RAYMOND. — Eh non!

ISABELLE. — Deux ou trois fois il fut vaguement question de Biarritz, de Trouville...

RAYMOND. — Voire d'une croisière dans les fjords.

RICHARD. — Histoire de se créer des soucis, quoi!

MARIE-LOUISE. — Au fond, nous nous trouvions tous si bien, si bien...

ISABELLE. — Nos amis nous ont tenu fidèlement compagnie...

RAYMOND. — Et nous avons passé, grâce à ..s, un délicieux été de plus!

MARIE-LOUISE. — Nous passons, Richard et moi, des étés inoubliables que nous vous devons à tous les deux!

ISABELLE. — Pas du tout, ma petite Marise chérie, chaque année, c'est ta gaieté, ta gentillesse...

MARIE-LOUISE. — Oh! jamais de la vie, Beauty, tu es l'hôtesse la plus indulgente, la plus prévenante, la plus adorable...

RICHARD. — Monsieur Zambault, ils ne savent ce qu'ils disent! Il a suffi d'une seule personne pour embellir l'existence de tous ces gens, et cette personne, c'est moi... Monsieur Zambault, je vous propose de terminer notre match de billard.

RAYMOND. — Ah! oui! notre match à trois! M. Zambault semblait prendre le meilleur.

ZAMBAULT. — Oh! bien petite avance!

RAYMOND, *appelant.* — Fernand! mon petit Fernand!

FERNAND, *paraissant à une des portes de la serre, un livre à la main.* — Papa?...

RAYMOND. — Tu viens arbitrer la grande p tie?

FERNAND. — Avec plaisir, papa!

RICHARD. — En d'autres termes, tu vas marquer les points et applaudir les innombrables raccrocs de monsieur ton père.

MARIE-LOUISE. — On ne vous force pas, vous savez, Fernand!

RICHARD. — Passez, monsieur Zambault.

RAYMOND. — Si tu préfères ton livre?...

FERNAND. — Comme tu voudras, papa. J'allais achever ce conte, mais...

RAYMOND. — Achève-le, mon grand garçon! Et achève le suivant!... Maupassant! Toujours Maupassant! Ne te fatigue pas les yeux, surtout!

FERNAND. — Non! Non!

Il retourne dans la serre.

RAYMOND. — Mesdames?

ISABELLE, *que Marie-Louise retient.* — On vous rejoint.

SCÈNE II

MARIE-LOUISE, ISABELLE
et, dans le jardin d'hiver, FERNAND

MARIE-LOUISE, *tenant Isabelle par les mains.* — Beauty, je veux, tu comprends, je veux que tu me révèles tout ce que tu sais sur le compte de l'inexplicable M. Zambault.

ISABELLE. — Mais, Marise, je te jure que je n'en sais pas plus que toi?

MARIE-LOUISE. — Enfin, tu questionnes Raymond, en tête à tête?

ISABELLE. — Et j'obtiens chaque fois la même réponse: « J'ai entretenu jadis, avec M. Zambault, des relations d'affaires très suivies. Depuis lors, je l'avais perdu de vue. Aujourd'hui, il m'apporte un projet intéressant, j'étudierai ce projet à mon heure. »

MARIE-LOUISE. — Et, de ce projet, ton mari ne souffle pas un mot au mien et, malgré son horreur des étrangers, Raymond invite M. Zambault au château et il nous le colle du matin au soir. Enfin, Beauty, tout cela ne te paraît-il pas bien singulier?

ISABELLE. — Non! Si j'étais curieuse, je me sentirais peut-être intriguée. Mais, vrai! je ne suis pas curieuse. Oh! je ne m'en vante pas, je t'envie!...

MARIE-LOUISE. — Moi, si Richard me cachait la plus petite parcelle de la vérité, je le battrais!

ISABELLE. — Eh bien, Marie-Louise, je te promets de donner ce soir même le fouet à Raymond.

MARIE-LOUISE. — Isabelle, tu es odieuse!... Tu te moques de moi, tu me fais enrager!

Elle se jette dans un fauteuil.

ISABELLE. — Viens te consoler en admirant ton Riky, ton demi-dieu!

MARIE-LOUISE, *faisant mine de bouder.* — Non, je reste ici.

ISABELLE. — Oh!

MARIE-LOUISE. — J'ai mal à la tête... Ce bruit de billes... Et puis, votre M. Zambault... On ne peut même pas s'embrasser en sa présence!

ISABELLE. — Avec cela que tu te gênes!

MARIE-LOUISE. — Prodigue-toi!... Tu es la maîtresse de la maison, après tout... Je fais mon invitée, moi... Je lis *le Temps*.

SCÈNE III

MARIE-LOUISE, FERNAND

Aussitôt qu'Isabelle est sortie, Fernand paraît à l'entrée de la serre.

MARIE-LOUISE. — Ah!

FERNAND. — Vous avez trouvé ma lettre?

MARIE-LOUISE. — Oui. Je viens de monter à l'instant et de trouver le mot que vous avez eu le toupet de placer sur le fauteuil, cette fois, au beau milieu de ma chambre!... Et si la femme de chambre l'avait vu?

FERNAND. — Pas de danger!... Nous sortions de table... C'est le moment où tous les domestiques sont descendus pour dîner...

MARIE-LOUISE. — Ou mon mari?

FERNAND. — Quelle raison votre mari aurait-il de grimper à sa chambre avant le café?... Et puis, je savais que vous monteriez un moment après moi.. Je vous avais fait notre petit signe.

MARIE-LOUISE. — J'AI MAL A LA TÊTE...

MARIE-LOUISE. — Enfin, mon petit ami, qu'on vous surprenne dans cet escalier!

FERNAND. — Cet escalier conduit aussi à la chambre de mon père, au boudoir d'Isabelle...

MARIE-LOUISE. — Comme on sait très bien que vous n'y mettez jamais les pieds... Voyez-vous, Fernand, cette plaisanterie dure depuis trop longtemps!

FERNAND. — Mais...

MARIE-LOUISE. — J'ai accepté votre rendez-vous, j'ai éloigné Isabelle, parce que, de mon côté, je désirais vous dire deux mots, vous parler sérieusement. J'en ai assez!

FERNAND. — Ecoutez...

MARIE-LOUISE. — Ecoutez vous-même!... A toute minute, vous vous introduisez dans notre chambre et vous glissez vos déclarations, vos supplications, sous mon buvard, sous mes mouchoirs... sous mon oreiller! Non, ce jour-là, vous vous êtes trompé... vous avez choisi l'oreiller de Richard! J'ai joliment ri!

FERNAND. — Je vous préviens toujours!

MARIE-LOUISE. — Bien le merci!... Vous ne tenez pas à vous faire pincer! Au début, je ne voyais là qu'une gaminerie... qu'une scie... A présent, je regrette mon indulgence. Vous vous doutez, je suppose, du sort de vos épîtres?...

Elle fait le simulacre de déchirer une lettre.

FERNAND. — Ah! ce n'est pas bien, Marise, ce n'est pas bien!... Vous m'aviez juré qu'en tout cas...

MARIE-LOUISE. — Là, ne pâlissez pas!... Non, je ne l'ai pas déchirée, votre correspondance! Il paraît que votre cher petit cœur se briserait!

FERNAND. — Jamais vous ne m'aviez parlé sur ce ton!

MARIE-LOUISE. — Vous auriez dû m'obéir... Cent fois, je vous ai grondé doucement... Aussitôt qu'il vous prend fantaisie de m'écrire, je suis forcée de monter sur vos talons... J'ai beau inventer des prétextes, cela finira par se remarquer!... Ensuite, il faut que j'aille cacher votre lettre là-bas, au diable!... Oui, dans la rotonde du petit bois... au fond d'une caisse, sous un vieux filet de tennis... Ah! vous me donnez de l'ouvrage! Tenez! Voici votre billet de tout à l'heure... Si! si! gardez-le!... je n'en veux pas!... Et, maintenant, faites-moi le plaisir d'y aller, à la rotonde. Vous retrouverez, rangées par dates, ces pages d'amour. J'exige que vous rentriez en possession de votre bien, ce soir même.

FERNAND. — Marise!

MARIE-LOUISE. — Ce soir même! Sinon, je me tiendrai pour relevée de mon serment et demain matin je détruirai ces insanités. Je n'entends pas que quelqu'un les découvre et les lise. Si mon mari soupçonnait votre impertinence, il vous tirerait les oreilles.

FERNAND. — Ah?

MARIE-LOUISE. — Parfaitement!

FERNAND, *entre ses dents.* — Qu'il essaye!

MARIE-LOUISE. — Mon cher garçon, vous n'espérez pas me séduire en prenant une figure de haine lorsqu'il s'agit de Richard!

FERNAND, *même jeu.* — Je voudrais qu'il essaye!

MARIE-LOUISE. — Fernand, vous me déplaisez un peu en ce moment!... Vous êtes maladroit! Un ennemi de Richard — serait-il un gosse de dix-neuf ans — est mon ennemi!

FERNAND. — Que vous êtes méchante, Marise!

MARIE-LOUISE. — Je ne pousse pas la bonté d'âme jusqu'à renier...

FERNAND. — Non! non! vous êtes méchante, vous êtes cruelle, vous vous amusez à me faire du mal!

MARIE-LOUISE. — Oh! oh!

Elle fait un pas pour sortir.

FERNAND, *l'arrêtant.* — Marise, pardon!... Je vous demande pardon!... Marise, ayez pitié de moi!

MARIE-LOUISE. — Vous ne m'inspirez aucune pitié!

FERNAND. — Si! si! ayez pitié!... Je mentais!... Vous n'êtes pas méchante! Je le sais! Pardonnez-moi! ayez pitié de moi!

MARIE-LOUISE. — Alors, mettez votre chapeau, faites un tour dans le parc et déchirez en tout petits morceaux vos absurdes lettres! Allez! Allez!...

FERNAND. — Non... Je vous en conjure!... (*Plus bas.*) Je suis si malheureux!...

MARIE-LOUISE. — Je ne vous trouve pas malheureux le moins du monde!

FERNAND, *d'une voix profonde.* — Si malheureux!... Si malheureux!...

MARIE-LOUISE. — On vous gâte, on vous choie...

FERNAND. — Si malheureux, Marise!... Vous riez?

MARIE-LOUISE. — Je crains que vous ne me jouiez une petite comédie!... Vous me connaissez depuis toujours et, tout à coup, cet été...

FERNAND. — Oh! je vous jure... Vous ne me prenez pas au sérieux, à cause de mes dix-neuf ans... et puis, parce que je ne me mêle pas aux autres, parce que je rôde autour de vous sans oser vous parler... parce que, même dans mes lettres, j'ose à peine... Mais, croyez-moi! Je vous aime avec un cœur d'homme... comme peut aimer un homme! Croyez-moi!... Croyez-moi!...

MARIE-LOUISE. — Grand fou!

FERNAND. — Marise, le soir, quand nous nous séparons et que vous vous en allez, papa avec Isabelle, et vous avec votre mari, je vous regarde grimper cet escalier, j'écoute vos voix, vos rires, j'entends là-haut les portes s'ouvrir et se refermer... et puis je gagne ma chambre, et alors, je sens là... Jamais je ne pourrais vous expliquer... C'est comme si... c'est quelque chose... c'est un désespoir... Oui, un désespoir qui me saisit, qui m'étouffe. Ah! Marise! Marise!

MARIE-LOUISE. — Fou! Grand fou! Vos lectures vous surexcitent, vous rendent malade...

FERNAND. — Il me semble que personne ne tient à moi... que je suis abandonné... que je suis seul au monde!

MARIE-LOUISE. — Seul au monde! parce que votre père, que vous adorez, a épousé, en secondes noces, une exquise femme qui vous adore et que vous boudez... Voilà l'histoire!

FERNAND. — L'histoire ancienne!

MARIE-LOUISE. — Vous êtes encore et toujours jaloux d'Isabelle!

FERNAND. — Mais je ne pense jamais à Isabelle!... Tenez, je ne devrais pas l'avouer, je ne pense presque jamais à mon père... Marise, je ne pense plus qu'à une personne... je ne pense qu'à vous!

MARIE-LOUISE. — Fernand, taisez-vous! Je vous en prie, taisez-vous. Je ne peux pas vous permettre de...

FERNAND. — Marise, je ne pense qu'à vous!

MARIE-LOUISE. — Vous me désolez, Fernand! Vous m'obligerez à quitter cette maison!

FERNAND. — Je vous suivrai!

MARIE-LOUISE. — Pas de bêtises! Pas de vains mots! Je suis votre amie. Causons!... Je ne sais pas, moi... Cherchons... (*Soudain.*) Fernand, je vous ai rencontré, un après-midi, avec une très jolie personne... Parfaitement! Vous étiez en victoria... en électrique... Une très jolie personne!

FERNAND. — Pff!...

MARIE-LOUISSE, *gaiement.* — Fernand! Fernand! Fernand! auriez-vous eu déjà une petite amie?

FERNAND. — Mais non!

MARIE-LOUISE, *elle s'approche et lui prend le bras.* — Non? (*Un temps.*) Non? non?

FERNAND. — Si!

MARIE-LOUISE. — Ah!... Je suis gênée... une vraie petite amie?... Aidez-moi! Vous ne voulez pas m'aider? Une petite maîtresse?

FERNAND, *la regardant.* — Oui.

MARIE-LOUISE. — Une seule?

FERNAND, *sans bonne humeur.* — Deux.

MARIE-LOUISE. — Hé! Dernièrement.

FERNAND. — Oui.

MARIE-LOUISE. — Avez-vous... connu l'une d'elles depuis le début de votre grande passion?

FERNAND. — Oui. Une d'elles.

MARIE-LOUISE. — Voilà de la franchise, au moins?

FERNAND. — Je ne mens jamais.

MARIE-LOUISE. — Allons! Vous n'êtes pas trop dangereusement atteint.

FERNAND. — Je vous aime, Marise!

MARIE-LOUISE. — Je suis persuadée que vous en êtes persuadé, mais nous vous guérirons très vite!... Si! Si! mon petit Fernand! Si! Du moment que vous gardez assez de présence d'esprit pour faire la cour à une petite dame...

FERNAND. — Je ne lui ai pas fait la cour!

MARIE-LOUISE. — Je n'emploie peut-être pas le terme juste... Enfin, vous l'avez sollicitée... vous lui avez offert un cadeau... de l'argent?

FERNAND. — Je n'ai pas d'argent.

MARIE-LOUISE. — Alors, mais alors, vous plaisiez!.. Elle vous trouvait à son goût, la petite dame... hein?

FERNAND. — Oui.

MARIE-LOUISE. — De quelle voix caverneuse vous répondez!... Réjouissez-vous! c'est flatteur!...

FERNAND. — Je ne m'en fiche pas mal! Vous ne devriez pas vous moquer de moi. Pourquoi me posez-vous toutes ces questions?

MARIE-LOUISE. — Mais, parce que je trouve vos histoires gentilles... drôles... parce qu'il faut rire, rire à tout prix! Voyons! Racontez-moi!... mon petit Fernand, racontez!... Je vous le demande, Fernand! Ne soyez pas désagréable... Le numéro un, qu'est-ce que c'était?

FERNAND. — C'était une femme.

MARIE-LOUISE. — Je m'en doute. Que faisait-elle?

FERNAND. — Rien. Elle allait aux courses.

MARIE-LOUISE. — Une occupation, après tout. Et la deuxième?

FERNAND. — C'était une amie de l'autre.

MARIE-LOUISE. — Elle va aux courses aussi?

FERNAND. — Oui... Et puis, elle joue...

MARIE-LOUISE. — Aux courses?

MARIE-LOUISE. — FERNAND, TAISEZ-VOUS!

FERNAND. — Non! à un petit théâtre... le théâtre de la Madeleine.

MARIE-LOUISE. — C'est une actrice!... Eh bien, Fernand, je désire que vous deveniez très amoureux de cette jolie actrice! Vous me conférez son nom, et, moi, je vous indiquerai le moyen de...

FERNAND. — Ne vous donnez pas cette peine. Quand je suis seul avec elle, je me sens plus triste encore! Si triste, qu'il me prend des envies terribles de m'enfuir...

MARIE-LOUISE. — Malin!

FERNAND. — Elle s'en est aperçue. Un jour, elle a écrit sur la nappe, au restaurant: « Votre cœur est ailleurs. » Oh! je n'ai pas nié.

MARIE-LOUISE. — Et qu'est-ce qu'elle a dit?

FERNAND. — Elle a dit: « Je connais ça. »

MARIE-LOUISE. — Pauvre! C'est elle qui vous a égratigné de la sorte?

FERNAND. — Non, c'est moi qui me suis déchiré les mains.

MARIE-LOUISE. — Comment?

FERNAND. — Vous tenez à le savoir?... Eh bien, avant-hier, je ne pouvais pas dormir, je me suis promené dans le parc... je me suis promené le long du ravin... Au-dessus de moi, j'apercevais vos fenêtres qui brillaient... A trois heures du matin, il y avait encore de la lumière... Cette lumière qui ne voulait pas s'éteindre m'aurait fait crier... Je n'ai pas crié, mais je me suis enfoncé les ongles dans la peau.

MARIE-LOUISE. — Vous ne verrez plus cette lumière, Fernand.

FERNAND. — Vous tirerez les rideaux. Merci!

MARIE-LOUISE. — Quel malheur! Quelle folie!

FERNAND. — Marise, je voudrais mourir... Je voudrais mourir pour vous!

MARIE-LOUISE, *du ton des grandes résolutions.* — Fernand! Fernand! Assez! En voilà assez! Ces ridicules propos ne mènent à rien de bon!... A présent, il faut m'écouter. Je vous parlerai comme on parle à un homme, et vous, ensuite, vous vous comporterez en homme, en homme loyal et courageux, je n'en doute pas! D'abord, Fernand, je vous dois des excuses. Oui... je me reconnais coupable de coquetterie, d'un peu de coquetterie... Je n'avais pas deviné un sentiment sincère... aussi profond... Je ne suis pas fate... Je ne vous croyais pas... Mais voyez-vous, mes petites agaceries, mes petites taquineries ne signifiaient rien... Jamais je ne vous ai regardé, jamais je n'ai regardé un autre être que mon mari, avec la pensée que je pourrais seulement me laisser prendre un baiser! C'est impossible!... Fernand, je suis folle de Richard!... Mon devoir me commande de vous le déclarer avec cette rudesse, d'être impitoyable!... Je suis folle de Richard! Je suis plus éprise, même, que je ne le parais! Alors?... Alors?... Oh! Fernand, mon cher petit, ne pleurez pas!

FERNAND, *se contenant.* — Mais je ne pleure pas! Je ne pleure pas du tout!... Seulement, il est nécessaire que je réponde... que je vous donne certaines explications...

MARIE-LOUISE. — Quelles explications! puisque...

FERNAND, *qui suffoque.* — Eh bien... Non! pas maintenant...

MARIE-LOUISE. — Calmez-vous! Dans quelques mois, comme vous vous étonnerez du souvenir...

FERNAND. — Accordez-moi une seule petite promesse. Ainsi que vous me l'ordonnez, je vais immédiatement prendre les lettres qui sont cachées dans la rotonde, et les déchirer. Vous voyez, j'obéis... Ensuite, je m'assoirai près du petit lac, sur le banc, et je vous attendrai. Venez!

MARIE-LOUISE. — Ce soir? Fernand, je n'irai pas.

FERNAND. — Vous ne refuserez pas de m'écouter...

MARIE-LOUISE. — Je refuse. Soyez raisonnable, Fernand.

FERNAND. — Il me faut un entretien... un entretien de quelques minutes... Où est le mal? Tenez... un dernier entretien!

MARIE-LOUISE. — Inutile. Nous n'aborderons plus jamais cette question. A quoi bon?

FERNAND. — Je vous en supplie... Marise, je les entends qui rient, leur partie est terminée... Je sors... je m'assois près du petit lac et je vous attends.

MARIE-LOUISE. — Vous m'attendrez en vain.

FERNAND. — J'attendrai une heure, deux heures, le temps qu'il faudra...

MARIE-LOUISE. — Je n'irai pas!

FERNAND. — Venez, Marise! Venez!

MARIE-LOUISE. — Je n'irai pas!

FERNAND. — Au revoir, Marise. A tout à l'heure.

MARIE-LOUISE. — Non, Fernand.

FERNAND, *sans plus la regarder.* — Si! Si! A tout à l'heure! Venez! Je vous attends. Je vous attends.

Il sort.

MARIE-LOUISE, *seule et très décidée.* — Non! Non! Non!

SCÈNE IV

MARIE-LOUISE, RICHARD

MARIE-LOUISE. — Le Riky!

RICHARD. — La Marise!

MARIE-LOUISE. — Match fini?

RICHARD. — Fini. Victoire de Zambault le rigolo. Pourquoi pas parue, vous?

MARIE-LOUISE. — Flemme. Bavardé avec Fernand. Donnez bise.

MARIE-LOUISE. — SI ON MONTAIT SE COUCHER DE BONNE HEURE ?

RICHARD, *l'embrassant sur les lèvres.* — Bise demandée.

MARIE-LOUISE. — Recule-toi un peu!... Je raffole de ce gilet!...

RICHARD. — Je me surveille... Quand on a épousé une petite femme de ton élégance, faut se tenir...

MARIE-LOUISE. — Chut! Chut! tu es stupide... Ecoute, ma petite poulette en or.

RICHARD. — J'écoute, ma cane en rubis.

MARIE-LOUISE. — Hein?

RICHARD. — Cane! Cane! La femme du canard!

MARIE-LOUISE. — Ah! oui... Alors, voilà... Je voulais te proposer quelque chose... Je suis très fatiguée ce soir; si on montait se coucher de bonne heure? On n'est pas obligé de dormir tout de suite.

RICHARD. — Oh!... dire que moi aussi j'allais proposer quelque chose...

MARIE-LOUISE. — Quoi?

RICHARD. — Je suis très fatigué... Si on se couchait tard!... On serait obligés de dormir tout de suite et...

MARIE-LOUISE, *le bourrant de coups de poings.* — Voyou! voyou, voyou! Entre à l'instant même au billard, et informe ces gens que ta migraine, ta fatale migraine...

RICHARD. — Flûte! c'est ton tour de migraine, aujourd'hui!

MARIE-LOUISE. — Pardon!

RICHARD. — Rappelle-toi...

MARIE-LOUISE. — Et si l'on filait à l'anglaise?

RICHARD. — Oui, si?

MARIE-LOUISE. — On se trotte?

RICHARD. — On se trotte.

Au moment où ils atteignent la porte du vestibule, Raymond paraît à celle du billard.

SCÈNE V

LES MÊMES, RAYMOND
et, presque aussitôt, ISABELLE

RAYMOND. — Ah! jeunes gens. . (*S'interrompant.*) Fernand est là?

MARIE-LOUISE. — Non. Il doit se promener dans le fond du parc.

RAYMOND. — Bon. Vous ne vous sauvez pas, hein?

RICHARD. — Figure-toi, mon vieux, que Marie-Louise et moi nous avons été pris d'une migraine... la même...

RAYMOND. — Mes enfants, il ne saurait être question de vous éclipser!

MARIE-LOUISE, *suppliant.* — S'il vous plaît!

RAYMOND. — Je ne vous retiens ni par convenance ni par égoïsme! J'ai absolument besoin de vous.

MARIE-LOUISE. — Je la connais!

RAYMOND. — Précisément, vous ne la connaissez pas du tout! Il s'agit d'une communication urgente et grave.

MARIE-LOUISE. — Oui!

RAYMOND. — Urgente et grave.

RICHARD. — C'est qu'il a l'air sérieux, le grand!

RAYMOND. — D'ailleurs, cette communication aura l'avantage de vous intéresser et, par un côté, elle flattera l'amour-propre de notre petite Marise.

MARIE-LOUISE. — Elle me flattera?

RAYMOND. — Parfaitement! Ou je m'abuse fort, ou la personnalité de M. Zambault ne laissait pas que de vous paraître énigmatique...

MARIE-LOUISE. — Quoi! Enigmatique? Que signifie?... Tu me payeras cela, Isabelle!

ISABELLE. — Mais, ma chérie...

RAYMOND. — Ne vous en défendez pas, puisque j'admire profondément votre perspicacité.

MARIE-LOUISE. — Je ne comprends plus! En vérité, je ne comprends plus.

RAYMOND. — Eh bien, l'affaire que M. Zambault me proposait et que je devais examiner, invention, prétexte! D'ailleurs, M. Zambault ne s'est jamais occupé d'affaires financières et je ne m'étais jamais trouvé en rapports avec lui. Bien mieux, il y a huit jours, je ne le connaissais même pas de nom, et, puisqu'il s'agit de son nom, j'ajoute que M. Zambault ne s'appelle pas M. Zambault. Ah!

MARIE-LOUISE, *se prenant le front à deux mains.* — Arrêtez! Arrêtez! Arrêtez!

RICHARD. — Dis donc, vieux, tu es bien sûr que tu ne te payes pas notre tête?

RAYMOND. — Je vous donne ma parole d'honneur que j'exprime la stricte vérité!

RICHARD. — Etrange! Etrange!

ISABELLE. — Enfin, pourquoi ce mystère?

RAYMOND. — Vous allez l'apprendre. Mais procédons avec ordre. Richard, veux-tu jeter un coup d'œil dans le hall... tu seras gentil! (*A Marie-Louise.*) Vous êtes certaine que Fernand se promène dans le parc!

MARIE-LOUISE. — Je le pense... Il m'a quittée en me déclarant qu'il avait mal à la tête et qu'il allait faire un grand tour.

RAYMOND. — Parfait. Je lui fournirai une version succincte des événements. J'élève mon petit bonhomme dans certains principes et, à tous points de vue, je préfère... Enfin, vous verrez! asseyez-vous!

ISABELLE, *à la blague.* — Impressionnant, n'est-ce pas?

MARIE-LOUISE, *même jeu.* — Je ne vendrais pas ma place.

RICHARD, *qui apporte une chaise à bout de [illegible] chantant sur l'air de « Manon » :*

N'est-ce plus Zambault
Que cette main presse ?
Tout comme [illegible]...

RAYMOND. — Là! Là!... Vous y êtes?... Mes chers enfants, je réclame du silence et de l'attention... Mon premier soin sera de vous demander pardon. Nous sommes ici quatre amis qui n'avons jamais eu de secrets les uns pour les autres. Marise et Isabelle ont grandi ensemble, Richard et moi nous sommes de chers vieux copains de vingt ans. Nos deux ménages ont continué les traditions fraternelles, et pourtant il m'a fallu cacher quelque chose à ma chère Isabelle, à notre petite Marise, à mon bon Richard. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur, lorsque vous connaîtrez l'enchaînement des faits.

RICHARD, *avec de petits coups approbateurs sur le dossier de sa chaise.* — Très bien! Très bien!

RAYMOND. — Avant de céder la parole à M. X., à l'ex-monsieur Zambault...

ISABELLE. — Tiens! Où est-il passé?

RICHARD. — Il vient de filer mystérieusement...

ISABELLE. — Toujours mystérieusement!

RAYMOND. — Rassurez-vous. Il reparaîtra à point nommé.

RICHARD. — Ah! tu nous cuisines bien!

RAYMOND. — Avant de céder la parole à M. X., je désire exposer en quelques mots l'événement qui a motivé son intervention. Je commence. Je ne sais à ma jolie, à ma bonne et charmante femme qu'un défaut tout petit.

ISABELLE. — Bien! Je suis sur la sellette!

RAYMOND. — Ma chérie, entre nous, hors de la présence de Fernand, on peut bien le constater, tu es un peu, tu es effroyablement dépensière!

ISABELLE. — Soit!

RAYMOND. — Du reste, loin de moi l'intention de te blâmer : je suis trop heureux que le Brésil produise du bon café et que nos revenus te permettent de jeter, un peu, l'argent par les fenêtres... Cependant, je dois avouer que, depuis notre installation au château, Isabelle m'effrayait! Il ne se passait pas de semaine qu'elle ne me remît un ou deux solides chèques à encaisser au bureau. A la fin, je lui en exprimai assez vivement ma surprise. De là, petite querelle, petite brouille. Isabelle était furieuse de n'avoir pas tout à fait raison et elle me battait froid. Quand, soudain, la colère l'inspirant, cette pensée luit en elle que rien ne serait plus facile, pour un voleur, que de la voler.

MARIE-LOUISE. — Oh!

RAYMOND. — Lorsque je touche un chèque pour Isabelle, je rapporte généralement un rouleau de louis, une ou deux liasses de petits billets et un ou deux gros billets. Isabelle jette pêle-mêle louis et billets de tous formats, dans le tiroir d'un meuble de son boudoir. (*A Marie-Louise et à Richard et en montrant l'étage supérieur.*) Je parle du petit boudoir, qui, là-haut, sépare vos appartements des nôtres.

MARIE-LOUISE. — Comment, tu enfermes de pareilles sommes dans un...

RAYMOND. — Mon Dieu! nos domestiques sont anciens, notre confiance était grande...

RICHARD. — Ma parole! au château, j'en ferais autant!

RAYMOND. — Avec cette différence que tu connaîtrais ton encaisse.

RICHARD. — Hélas!

RAYMOND. — Et qu'Isabelle ignorait complètement le chiffre de la sienne.

ISABELLE. — Qu'est-ce que je prends!

RAYMOND. — Mon enfant aimée, il faut que je raconte avec précision...

ISABELLE. — Mais certainement!

RAYMOND. — A la vérité, Isabelle fermait toujours le tiroir à clef et dissimulait cette clef dans d'impénétrables cachettes. Mais le meuble, un secrétaire Louis XVI, est d'époque et la serrure paraît vieille et défectueuse. Bref, Isabelle, en proie à de vilains pressentiments, résolut de tenter une expérience. Elle additionna le contenu de son tiroir, elle inscrivit le total et elle attendit. L'expérience réussit brillamment. Le lendemain, huit cents francs manquaient.

MARIE-LOUISE. — Non!

ISABELLE. — Oui.

RICHARD. — Charmant! Mais qui a pu?

RAYMOND. — That is the question.

MARIE-LOUISE. — Mais vous soupçonnez quelqu'un?

[ISABELLE, *avec un geste d'ignorance.* — Pour ma part...

RICHARD. — Moi, je me méfierais du petit valet de chambre! le petit Justin!

RAYMOND. — Mes amis...

MARIE-LOUISE. — Riky, tu as tort. Tu ne devrais pas accuser sans...

ISABELLE. — Et puis le petit Justin ne pénètre jamais dans la partie du château...

RAYMOND. — Mes amis! Mes amis...

MARIE-LOUISE. — D'ailleurs, il n'est pas assez roublard.

RICHARD. — Il a l'air sournois... (1)]

RAYMOND. — Mes amis, n'anticipons pas! Et laissez-moi continuer. Ma femme m'apprend la joyeuse nouvelle. Nous passons notre soirée à reconstituer la comptabilité du trimestre écoulé. Et nous nous apercevons ainsi que le montant des sommes dérobées s'élève, au minimum, à vingt mille francs.

MARIE-LOUISE. — Vingt mille francs!

RAYMOND. — Minimum.

RICHARD. — Et tu ne nous as rien dit.

RAYMOND. — Tais-toi. Le lendemain à notre réveil tu étais parti pour Paris. Je devais, moi-même, m'y rendre, après-midi, te rencontrer au bureau, et je comptais, à ce moment-là, te faire un récit complet, te de-

(1) Les huit répliques entre crochets presque ensemble et dans un léger brouhaha.

ISABELLE. — BIEN ! JE SUIS SUR LA SELLETTE !

mander conseil. Je priai donc Isabelle de taire provisoirement notre découverte à Marise et à Fernand, qui sont assez impressionnables. Me voici à Paris. Avant de me faire conduire au bureau, je passe à la « London and Continental Bank ». J'y trouve notre ami Freeman, dans un état de violente jubilation. Dès mon entrée, il s'écrie : « Mon cher, nous venons enfin de pincer un de nos employés qui avait commis d'énormes détournements. »

RICHARD. — Paddington!

RAYMOND. — Paddington. (*Aux dames.*) Ce drôle avait inventé un système d'escroquerie merveilleux, prodigieux. Les administrateurs étaient au désespoir, quand quelqu'un leur présenta un certain M. Gondoin. Ils installent M. Gondoin chez eux et, dans un délai remarquablement bref, cet homme de génie démasque et fait coffrer Paddington. (*A Richard.*) Ces détails-là, tu les ignorais!

RICHARD. — Qui est ce Gondoin?... Un policier?

RAYMOND. — Veux-tu te taire, malheureux! Un policier!... D'abord, tu connais M. Gondoin! (*Une pause.*) M. Gondoin, c'est...

Il se tait.

RICHARD. — C'est Zambault?

RAYMOND. — Ou plutôt, Zambault, c'est Gondoin.

MARIE-LOUISE. — Ah! bon, très bien.

ISABELLE. — Tiens! tiens! tiens!

MARIE-LOUISE. — Passionnant!

RAYMOND. — M. Gondoin est un ancien juge d'instruction, qui a créé, à son propre usage, une nouvelle profession, celle de « magistrat libre ». Sur-le-champ, je fis sa connaissance, aux bureaux mêmes de la « London and Continental »; je lui dis: « Monsieur, je vous apporte une affaire. Elle vous paraîtra, sans doute, mince. Elle me tient cependant fort à cœur. Jusqu'à ce jour, nous avions, ma femme et moi, une confiance illimitée en nos domestiques. La pensée qu'il nous faudra désormais surveiller, suspecter, enfermer, cette pensée nous cause le cauchemar. De plus nous possédons à Paris des collections de grand prix, *et cætera, et cætera...* » M. Gondoin écouta mes malheurs et me déclara simplement: « L'enquête sera courte. Dans huit jours, je vous indiquerai le coupable. — Parfait! — Pendant ces huit jours, continue Gondoin, il faut que je séjourne à votre château. — Naturellement. — J'amènerai mon valet de chambre. — Entendu! — Et je passerai pour un de vos invités. — Entendu! Le temps de prévenir... — Ah! mais non, ah! mais non! Il ne faut prévenir personne! — Ma femme, mon fils et deux amis intimes... — Personne! Pour tous, sans exception, je dois demeurer, huit jours durant, l'invité. Vous prierez Mme Lagardes d'employer désormais votre coffre-fort et d'oublier toute cette histoire... C'est ainsi, conclut l'autoritaire M. Gondoin! Ou vous vous engagez formellement à me conserver mon incognito ou je me vois forcé de décliner vos propositions. » D'abord, je me suis cabré! Cette idée d'une enquête menée sous mon toit, à votre insu, me taquinait affreusement.

RICHARD. — Je te reconnais bien là, homme de tous les scrupules!

RAYMOND. — Mais j'ai songé à l'agrément de retrouver, au bout d'une semaine, le calme, de vous apprendre, dans la même minute, le crime et le châtiment, et...

RICHARD. — Et tu as marché.

RAYMOND. — J'ai marché.

RICHARD. — Comme je t'approuve.

ISABELLE. — Et moi!

MARIE-LOUISE. — Et moi!

RAYMOND. — Votre absolution me touche d'autant plus que, depuis l'arrivée du magistrat libre, le remords ne me lâche pas. Gondoin a joué son rôle impitoyablement. Ce soir seulement, après notre match de billard, pendant que tu faisais une partie avec Isabelle, il m'a pris à part et il a prononcé ces paroles bénies : « L'enquête est terminée. Je réclamais huit jours, sept ont suffi. Dans une demi-heure, je vous communiquerai le nom du coupable. » Et là-dessus il a disparu. Mes chers amis, la demi-heure est à peu près écoulée.

ISABELLE. — J'ai le cœur qui bat... Hein, Marise?

MARIE-LOUISE. — Ma foi... Par exemple, je m'amuse.

RICHARD. — Gentil pour Raymond!

MARIE-LOUISE. — Oh! Raymond sait très bien que...

RAYMOND. — Parbleu!

ISABELLE. — Je tremble que ce ne soit ma pauvre femme de chambre!...

RICHARD. — Comment! Thérèse qui vous adore!

RAYMOND. — Attendons.

RICHARD. — Je répondrais de Thérèse... Et de Blanche aussi!...

ISABELLE. — Alors Gérôme? Ou la vieille Maria?

MARIE-LOUISE. — Oh! la vieille Maria!... Après soixante-cinq ans d'honneur!...

RICHARD. — Moi, j'en pince toujours pour le petit Justin.

ISABELLE. — Allons donc!... Gérôme est un garçon bizarre!

RAYMOND. — Bizarre?

ISABELLE. — Silencieux!

RAYMOND. — S'il bavardait, je le flanquerais à la porte.

ISABELLE. — Naturellement, tu soutiens ton valet de chambre.

RAYMOND. — Ah! si nous y mettons de l'amour-propre!

Nouveau brouhaha.

RICHARD, *à Raymond.* — Pourquoi ce dé-

lai d'une demi-heure? Il ménage ses effets, ton M. Gondoin!

RAYMOND. — Détrompe-toi! Cet homme-là ne travaille pas pour la galerie... Il ne fait rien sans but, sans nécessité... (*Entre Gondoin.*) Du reste...

SCÈNE VI

LES MÊMES, GONDOIN

RICHARD. — Monsieur Gondoin, je vous salue.

ISABELLE. — Bonsoir, monsieur Gondoin.

MARIE-LOUISE. — Monsieur Gondoin, je suis très heureuse...

GONDOIN. — Pardon, je ne comprends pas.

RAYMOND. — Vous pouvez comprendre sans crainte, cher monsieur, je viens de conter l'aventure à Mme Lagardes et à nos amis.

ISABELLE. — Et vous voyez des gens haletants.

GONDOIN. — Encore une fois, je ne comprends pas.

RAYMOND. — Monsieur Gondoin, vous êtes un pince-sans-rire terrible, mais nous sommes consumés d'impatience et...

GONDOIN. — Monsieur, je ne comprends pas.

RICHARD, *sur l'air des lampions.* — Le nom! Le nom!

Geste de Gondoin.

RAYMOND. — Voyons, monsieur Gondoin, voyons!... J'ai respecté mon engagement. J'ai gardé le silence jusqu'à la fin de votre enquête, vous venez de m'annoncer qu'elle avait abouti et, comme je dois une manière de réparation aux miens, comme j'en ai usé avec eux un peu lestement, je désire qu'ils aient la primeur...

ISABELLE. — Oui, monsieur Gondoin, soyez gentil!...

GONDOIN. — Monsieur, j'ai eu l'honneur de solliciter de vous un entretien. Il s'agissait, dans mon esprit, d'un entretien particulier.

ISABELLE. — Vous n'allez pas nous expulser!

RAYMOND. — En vérité, cher monsieur...

RICHARD, *à Raymond.* — Monsieur Gondoin a peut-être ses raisons de préférer que...

GONDOIN. — En effet...

RAYMOND. — Mais quelles raisons?

GONDOIN. — Monsieur, accordez-moi cinq minutes et...

RAYMOND, *net.* — Non!... Nous sommes en famille... Je me porte garant de la discrétion de tous et je trouve...

GONDOIN. — Je ne me suis jamais permis de mettre cette discrétion en doute.

RAYMOND. — Alors?... (*Une pause.*) Le voleur ne peut plus vous échapper? Et le fait de prononcer son nom devant les hôtes de cette maison ne...

RICHARD, *riant.* — A moins que vous n'accusiez l'un d'eux!

GONDOIN, *gêné.* — Monsieur...

Il s'interrompt. Un silence.

RAYMOND, *avec vivacité.* — Ah! monsieur Gondoin, finissons-en. A présent j'insiste pour que vous parliez.

GONDOIN. — C'est bien! C'est fort bien! Je suis, en cette affaire, commis par vous. Puisque vous ne tenez aucun compte de mon opposition significative..

RAYMOND, *sèchement.* — Aucun compte.

GONDOIN. — Je m'incline devant votre volonté. Seulement il ne me suffit pas que vous insistiez. Vous exigez...

RAYMOND. — Parfaitement.

GONDOIN. — Vous exigez que je dévoile publiquement tout ce que mon instruction m'a appris?

RAYMOND. — Je l'exige.

GONDOIN. — Monsieur, la personne qui a pris les vingt mille francs dans le tiroir du secrétaire est M. Fernand Lagardes, votre fils.

RAYMOND, *se levant et prêt à se jeter sur Gondoin.* — Vous en avez menti!

Mouvement général. Richard et Isabelle retiennent Raymond.

RICHARD. — Raymond!

GONDOIN. — Vous me surprenez, monsieur Lagardes. Vous n'avez pas le droit de...

RAYMOND. — Je vous répète que...

ISABELLE. — Raymond!... Raymond, je t'en conjure... (*A Gondoin.*) Mon mari aime passionnément son fils, monsieur, et, pour nous qui connaissons Fernand, une pareille supposition est si inacceptable!

RICHARD. — Nous ne nous y arrêtons pas une seconde!

MARIE-LOUISE. — Vous vous êtes trompé, monsieur Gondoin!

GONDOIN. — Mesdames, vous êtes témoins de mes efforts pour épargner à M. Lagardes...

RAYMOND. — Oh! peu m'importe que vous ayez accusé ce garçon, — la droiture, la loyauté mêmes, — devant ma femme et devant mes amis. Vous le voyez, tout le monde se moque de vous.

GONDOIN. — Alors, il me paraît préférable de me retirer.

RAYMOND. — Ah! non! A présent vous ne vous en irez pas sans avoir reconnu...

GONDOIN. — Monsieur Lagardes, j'ai rempli consciencieusement la mission que vous m'aviez confiée. Je comptais, bien entendu, vous en faire un rapport fidèle, fournir mes documents, administrer la preuve. Mais je n'obéirai pas à des injonctions de cette sorte et je n'admets pas que vous me réduisiez au rôle d'inculpé.

ISABELLE. — Mon chéri, reprends ton sang-froid!

RICHARD. — Mais oui! Ecoutons et discutons avec calme. Monsieur Gondoin sera le premier, je n'en doute pas, à reconnaître bravement son erreur. (*Un temps.*) Mon vieux Raymond!...

RAYMOND. — Vous avez raison!... Monsieur Gondoin, je regrette cette violence. Elle n'est pas dans mon caractère. Veuillez m'excuser et vous expliquer.

GONDOIN. — Je ne demande pas mieux, monsieur, que d'oublier les termes dont vous vous êtes servi, et puisque vous voici redevenu maître de vous, je suis prêt à vous indiquer sur quelles évidences repose ma conviction.

RAYMOND. — Je me charge de vous réfuter ensuite.

GONDOIN. — S'il vous plaît. Je vous prie, d'abord, de ne pas perdre de vue que l'étage où se trouve situé le boudoir, et qui ne comprend que les appartements de M. et Mme Lagardes et ceux de M. et de Mme Voysin, est peu propice aux expéditions clandestines. De ce côté, du côté gauche, le château domine une sorte de ravin, une dégringolade de rochers. De plus, un escalier intérieur particulier et fort exposé aux regards.

RAYMOND. — Dépêchons! Je tiens pour certain qu'aucun étranger, qu'aucun malfaiteur du dehors n'a pu pénétrer dans ce boudoir à notre insu. C'est cela que vous vouliez démontrer?

GONDOIN. — Monsieur, votre impatience se conçoit, mais je vous assure que je ne prononce que les paroles indispensables. (*Il a tiré de son portefeuille un papier qu'il consultera de temps à autre.*) Ce point posé, je m'engage sur le terrain brûlant. (*A Raymond.*) Pour plus de rapidité, je vous serais reconnaissant, monsieur, de répondre chemin faisant à quelques questions. Primo, depuis trois ou quatre ans, l'humeur de M. Fernand ne s'était-elle pas assombrie notablement?

RAYMOND. — Fernand a toujours été un petit être réservé, assez distant.

GONDOIN. — J'ignore son enfance, mais je demande si son caractère ne s'est pas assombri depuis votre mariage?

RAYMOND. — Franchement, quel rapport?...

GONDOIN. — Soyez persuadé, monsieur, que je ne potine pas. J'ai conscience de la cruauté de...

ISABELLE. — C'est la vérité, monsieur Gondoin, notre Fernand, qui chérissait, qui chérit son papa, avait d'abord envisagé sans plaisir notre union. Mais l'hiver dernier une détente s'est manifestée... (*A Raymond.*) N'est-ce pas?... Nous nous sommes même réjouis d'apercevoir chez cet enfant une gaieté à laquelle...

GONDOIN. — Ah! vous avez donc constaté l'hiver dernier...

ISABELLE. — Oui.

GONDOIN. — Et voici que cet été, dès votre installation au château, cette gaieté s'envole. M. Fernand redevient aussi taciturne qu'autrefois. Il est plus que

GONDOIN. — PARDON, JE NE COMPRENDS PAS.

taciturne, il se montre presque farouche.

RAYMOND. — Farouche!

GONDOIN. — Il n'adresse la parole à personne, il s'isole constamment, il paraît la proie des préoccupations...

RAYMOND. — Nous attribuons à un peu de neurasthénie...

GONDOIN. — Parfaitement! Vous vous êtes inquiétés de ce changement. (*Geste de Raymond.*) Enfin, vous l'avez remarqué?

RAYMOND, *après une pause et agacé.* — Oui.

GONDOIN. — Autre ordre d'idées. Quelle somme allouez-vous mensuellement à monsieur votre fils pour ses menus plaisirs?

RAYMOND. — Trois cents francs. Il est défrayé de tout et j'estime qu'à dix-neuf ans...

GONDOIN. — Certes, il n'a pas lieu de se plaindre. Saviez-vous que monsieur votre fils entretînt une liaison?

RAYMOND. — Une liaison?

GONDOIN. — Avec une demi-mondaine, jolie, réputée, qui mène grand train.

RAYMOND. — Quelle est cette histoire?

GONDOIN. — Cette demi-mondaine s'appelle Mlle Jessie Arnold. Elle habite un petit hôtel, 9, rue de Prony. Elle a tenu récemment et sans beaucoup d'éclat un rôle au théâtre de la Madeleine

RAYMOND. — Plaisanterie! Mon fils n'a pas de maîtresse!

GONDOIN. — Mes renseignements ne permettent aucun doute. Il vous est d'ailleurs si facile de vérifier...

RAYMOND. — Mon fils n'a pas de maîtresse!

RICHARD. — Et quand il en aurait une! Quand ce gamin et cette petite femme se seraient amourachés l'un de l'autre! Qu'est-ce que cela prouverait? Passons!

GONDOIN, *doucement.* — Passons!... Savez-vous que monsieur votre fils fréquente les champs de courses?

RAYMOND. — Mon fils va le jeudi et le dimanche aux courses avec mon autorisation. Il aime ce sport.

GONDOIN. — Bien. Saviez-vous qu'il jouât?

RAYMOND. — Il risque parfois dix francs.

GONDOIN. — Jeudi, il a parié à deux reprises mille francs.

RAYMOND. — Cela, je le nie!

GONDOIN, *se référant à son papier.* — Il a mis dans la quatrième course mille francs au pari mutuel, bureau A-2, sur un animal appelé Cachemire, qui a été battu.

RAYMOND. — C'est faux!

GONDOIN. — Et mille francs dans la dernière course, bureau A-1, sur un animal nommé Gagne-Toujours, qui a été battu.

RAYMOND. — Je le nie! Je le nie!

GONDOIN. — Monsieur, un de mes agents a suivi M. Fernand pas à pas.

RAYMOND. — Je les connais ces surveillances... ces « filatures »!

GONDOIN. — Je réponds de cet agent comme de moi-même.

RICHARD. — Pardon, un mot. Votre homme ne vous a-t-il pas signalé d'autres paris?

GONDOIN. — Un seul, insignifiant, dans la deuxième course. Vingt francs sur un cheval à qui l'on n'accordait aucune chance.

RICHARD. — Eh bien, c'est clair! Lorsque Fernand misait un louis, il jouait son propre argent et lorsqu'il misait cinquante louis, il faisait une commission pour quelqu'un... pour une femme... ou pour un des jeunes gens, très riches, avec lesquels il sort.

RAYMOND. — C'est possible!

GONDOIN. — Messieurs, je n'apporte pas des hypothèses, moi, j'apporte des faits.

RAYMOND. — Enfin, j'aime à croire que ce n'est pas sur des présomptions aussi vagues...

GONDOIN. — Bien entendu, je n'ai fait jusqu'ici qu'esquisser les mobiles probables. Une dernière question, la plus importante. Quel motif monsieur votre fils peut-il avoir de monter à l'étage que vous habitez et que nous appellerons l'étage du boudoir?

RAYMOND. — Aucun motif. Aussi, jamais il n'y a paru!... D'ailleurs, un sentiment de discrétion le retiendrait... Je partage la chambre de ma femme et... Enfin, on n'a jamais, jamais vu Fernand là-haut!

GONDOIN. — Il est certain, pourtant, que M. Fernand a visité un grand nombre de fois le fameux étage.

RAYMOND. — Impossible, monsieur Gondoin, impossible!... Pour mille raisons!...

GONDOIN. — M. Fernand a visité un très grand nombre de fois l'étage du boudoir.

RAYMOND. — Comment le savez-vous?

GONDOIN. — Et de préférence aux heures où il risquait le moins d'être surpris.

RAYMOND, *plus fort.* — Comment le savez-vous?

GONDOIN. — Je vous indiquerai très volontiers mes sources d'informations, mais gagnons du temps. Tout me porte à croire que, parmi les personnes présentes, il s'en trouvera pour confirmer ce que j'avance.

RICHARD. — Quant à moi, je vous donne ma parole d'honneur que...

GONDOIN. — Il n'est pas question de vous, monsieur. (*Se tournant vers Isabelle.*) Madame?

ISABELLE. — Mais...

Un temps.

RAYMOND. — Parle! Parle!

GONDOIN. — Vous accomplirez un devoir madame. Vous est-il arrivé de rencontrer M. Fernand dans le boudoir?

ISABELLE. — Pas dans le boudoir!

GONDOIN. — Ou sur l'escalier qui mène à ce boudoir?

Un temps.

RAYMOND, *nerveux.* — Parle donc!

ISABELLE. — Il me semble que j'ai croisé Fernand sur l'escalier... Oui.

GONDOIN. — Souvent?

ISABELLE. — Quatre ou cinq fois!

GONDOIN. — Pas davantage?

ISABELLE. — Peut-être cinq ou six fois..

GONDOIN. — Ou dix ou douze fois.

ISABELLE. — Je ne me rappelle vraiment pas.

RAYMOND. — Et tu ne l'as pas questionné ?

ISABELLE. — Tu sais dans quels termes nous...

RAYMOND. — Enfin, tu devais être surprise de le voir là?... près de ta chambre?

ISABELLE. — Sur le moment!... Et encore!

RAYMOND. — Et, quand tu découvres les vols, ce souvenir ne surgit pas dans ton esprit!

ISABELLE. — Ma foi, non!... Une pareille pensée était si loin de moi!... Fernand!

RAYMOND. — Extraordinaire!

GONDOIN, *à Marie-Louise.* — Et vous, madame? Vous avez entendu la question... Puis-je vous prier...

MARIE-LOUISE. — Ecoutez, monsieur...

RAYMOND, *de plus en plus nerveux* — Ma petite, il faut répondre!

MARIE-LOUISE. — Eh bien, oui, j'ai aperçu Fernand de ce côté... mais rarement!

GONDOIN. — Dans le boudoir ou sur l'escalier?

MARIE-LOUISE. — Je ne sais plus!... Je vous assure! De ce côté... sur l'escalier, je crois...

RAYMOND. — Et vous non plus, vous ne vous êtes pas étonnée?

MARIE-LOUISE. — Pas un instant!... Pourquoi?

GONDOIN. — Je prévoyais ces témoignages. Les dames ne détestent pas remettre, après le repas, un peu de poudre de riz... arranger leurs coiffures... Les rencontres avaient dû se produire!

RAYMOND. — Somme toute, je ne constate que des coïncidences... des coïncidences assez troublantes, je le concède... troublantes pour vous... pour un étranger, mais mon fils se justifiera d'un mot! Si vous ne possédez rien de plus précis...

GONDOIN. — Monsieur! Vous oubliez que j'ai accusé formellement! Donc, je possède une preuve... la preuve irréfutable, éclatante! La voici. (*A ce moment un valet de pied et un maître d'hôtel entrent. Le valet de pied porte des verres d'orangeade et de sirop sur un plateau qu'il dépose. Ensuite les deux domestiques réunissent et emportent les tasses de café, les carafons de liqueur. Gondoin s'est tu. Les autres personnages demeurent sur place, oppressés, silencieux, attendant la sortie des gens. Quand elle s'est effectuée et que la porte s'est refermée, Gondoin reprend.*) (1) Voici cette preuve! J'avais demandé à M. Lagardes une provision de deux mille francs. Ce matin, j'ai converti les deux billets en billets de cinquante et de cent francs que j'ai marqués tous du même petit signe. A peine le déjeuner termine, je me suis esquivé, j'ai grimpé, en courant, et j'ai enfermé la somme entière dans le fameux tiroir dont M. Lagardes m'avait confié la clef. A partir de ce moment, je n'ai pas quitté M. Fernand du regard. Au cours de l'après-midi, il n'est pas monté, il ne s'est même pas dirigé vers l'aile gauche du château. Arrive le dîner. Après le dîner, même jeu. Dès notre sortie

RAYMOND — COMMENT LE SAVEZ-VOUS?

de table, je m'éclipse. Vous vous en êtes aperçus. Je retourne rapidement au boudoir et je constate que pas un centime ne manque. J'étais accompagné de mon valet de chambre, qui n'est pas, vous le supposez, un vrai valet de chambre. Je laisse cet agent en faction dans la cage de l'escalier, à un endroit où des plantes le dissimulent fort bien, et je reparais presque aussitôt au salon. Alors, il se passe ceci : M. Fernand, qui lisait le *Temps*... ce numéro du *Temps*!.. pose

(1) Cette entrée de domestiques peut-être supprimée à la représentation.

son journal, se lève, sort, se glisse le long de la galerie, parvient au bas de l'escalier, jette autour de lui des regards inquiets, puis monte sur la pointe des pieds.

MARIE-LOUISE. — Mais, monsieur, moi-même je suis allée...

MARIE-LOUISE — FERNAND! FERNAND!

GONDOIN. — Madame, de grâce pas un mot! Au bout de quelques minutes, M. Fernand descend, repasse devant ma sentinelle invisible, en faisant les mêmes enjambées silencieuses, en jetant les mêmes regards craintifs!... Le voici de retour parmi nous. Je m'adresse à lui, et négligemment : « Je parie que vous venez du chenil! Vous n'avez pas résisté à l'envie de caresser les petits fox, les nouveau-nés! » Et il répond, en s'efforçant de me sourire pour la première fois : « C'est vrai! » Là-dessus, Mme Voysin s'absente à son tour. A son tour, elle prend la galerie, l'escalier, et elle gagne sa chambre en chantant un air de la *Tosca* — votre air favori, madame! Mon homme entend qu'une porte claque et il perçoit même le bruit d'une chute...

MARIE-LOUISE — Oui, j'ai brisé mon beau vaporisateur. J'étais montée pour prendre...

GONDOIN, *l'interrompant.* — De grâce!... Les domestiques servent le café, et presque en même temps Mme Voysin rentre. Elle porte ce fichu de dentelle dont elle s'est parée dans sa chambre. Vous voyez, madame, que je ne néglige rien. Le café pris, les cigares fumés, nous passons au billard. Mais, avant de disputer notre match, je m'évade de nouveau. Mon agent me jette au passage le nom des deux seuls visiteurs. J'entreprends ma troisième ascension. Pour la troisième fois j'ouvre précipitamment le tiroir. Je compte... Quatre cent cinquante francs viennent d'être volés. Je rejoins les joueurs qui m'attendent et, dès le dernier carambolage, je déclare à M. Lagardes que mon enquête est close. (*Se tournant vers Raymond.*) En résumé, monsieur, à neuf heures cinq, le tiroir du secrétaire contenait deux mille francs. A dix heures dix, il n'en contenait plus que quinze cent cinquante. Dans l'intervalle, trois personnes... et trois personnes exclusivement, ont pu franchir le seuil du boudoir, ont pu commettre l'acte délictueux. Ces trois personnes sont Mme Voysin, M. Fernand et moi-même. Ne nous occupons pas de moi. Il convient également de mettre hors de cause Mme Voysin que mon instruction n'a pas épargnée plus que les autres. Vous êtes documenté, comme je le suis, sur les bizarreries de caractère de monsieur votre fils, sur sa conduite, sur ses dépenses suspectes, sur ses excursions insolites. Concluez. J'ai fini. Pour le cas où vous souhaiteriez quelques renseignements complémentaires, je demeure à votre disposition.

Il s'écarte de quelques pas. Un silence.

RAYMOND. — Eh bien? (*Un nouveau silence.*) Eh bien, vous voilà tous retournés...

RICHARD. — Vieux! l'heure n'est pas aux protestations. Nous sommes tes amis. Je ne tiens pas Fernand pour coupable, parce que je ne condamnerai jamais un homme sans l'entendre. Mais je te confesse que, parfaitement incrédule au début des explications de M. Gondoin, je me sens à présent... Enfin, je suis... impressionné.

ISABELLE *s'approche de Raymond qui s'est assis, lui passe un bras autour du cou et embrasse son mari.* — Raymond, mon chéri!

Un silence.

RAYMOND, *qui a pris la main d'Isabelle.* — Que faire?

RICHARD. — Informer au plus tôt Fernand des accusations qui pèsent sur lui.

RAYMOND. — Evidemment! (*Un temps.*) Mais qui se chargera de cette commission?

RICHARD. — Toi?

RAYMOND. — A aucun prix!

RICHARD. — Pourtant!...

RAYMOND. — A aucun prix. Les mots ne passeraient pas. Fernand respecte son père, et moi je rends à Fernand de l'estime. J'estime mon fils... J'ai toujours considéré ce petit comme un honnête homme et comme un beau caractère. Et je continue, en dépit des apparences qui l'accablent.

RICHARD. — Raison de plus pour...

RAYMOND. — Impossible! Fernand connaît mes sentiments!... De ma part ce serait un tel soufflet... Impossible! Et puis, ça ne se discute pas... je te le répète, les mots resteraient là!

RICHARD. — Je le déplore.

RAYMOND. — Mais toi, Richard.

RICHARD, *doucement.* — Ah! non!

RAYMOND. — Ta situation est toute différente... En grand camarade, en grand frère, avec des paroles cordiales...

RICHARD. — Non, Raymond!

RAYMOND. — Tu refuses?

RICHARD. — Je refuse.

RAYMOND. — Sans raison?

RICHARD. — Avec une raison. Depuis son accès de mauvaise humeur, de misanthropie, de neurasthénie, Fernand me témoigne plus que de la froideur, une hostilité...

RAYMOND. — Oh!

RICHARD. — Marquée.

RAYMOND. — Voyons!

RICHARD. — Je ne suis pas le seul à l'avoir observé. Interroge Isabelle et Marie-Louise.

MARIE-LOUISE. — C'est vrai!

RICHARD. — Je te laissais ignorer ce détail, mais je t'assure qu'entamée par moi la conversation n'aboutirait pas.

ISABELLE. — Je me proposerais. Seulement...

MARIE-LOUISE, *vivement.* — Et si je parlais à Fernand... nous sommes très copains!

RAYMOND. — Que lui diriez-vous, Marise?

MARIE-LOUISE. — La vérité!

RAYMOND. — A brûle-pourpoint?... Chut!... On marche sur le gravier!

Tous écoutent.

MARIE-LOUISE, *qui a déjà gagné l'entrée de la serre.* — Mais non! mais non!... Alors, j'y vais?

RAYMOND. — Mais pas de brusquerie... Croyez-moi!

MARIE-LOUISE. — Soyez tranquille!

RICHARD. — Sers-toi de la tendresse de Fernand pour son père!... Raconte-lui que Raymond te semble cacher un chagrin...

MARIE-LOUISE, *de la serre.* — Oui! oui!

RAYMOND, *la suivant.* — Fernand n'a-t-il rien à se reprocher?...

RICHARD, *même jeu.* — Là-dessus, s'il se dérobe, s'il se cabre, bats en retraite. Nous aviserions!

MARIE-LOUISE. — Entendu! (*Elle sort rapidement. On l'entend dans le parc qui crie.*) Fernand! Fernand!

La voix s'éloigne.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins MARIE-LOUISE.

RAYMOND. — Pourvu qu'elle le trouve! (*Tirant sa montre et avec stupéfaction.*) Onze heures trois quarts!... Comment se peut-il que Fernand ne soit pas rentré?

ISABELLE. — Par une si belle nuit!

RAYMOND. — Mais il est onze heures trois quarts! Nous sommes généralement couchés... vraiment, tout conspire...

RICHARD. — Rassure-toi! Ton fils a oublié l'heure!

RAYMOND. — Ah! ce petit! Jamais je n'avais douté de son cœur... Nous étions de tels amis!... si tendres! si francs!... Oui... mon mariage avait un peu embrumé l'horizon. Mais la brume se dissipait... Fernand sentait le charme d'Isabelle.. sa bonté... il lui revenait! Nous touchions au bonheur. Et maintenant!... Non! Non! Non!... (*Un temps.*) Mais pourquoi diable cet enfant n'est-il pas rentré?

ISABELLE. — Mon Raymond, tu te tracasses inutilement.

RAYMOND. — Voyons, monsieur Gondoin, vous qui devinez les pensées, vous qui lisez dans les âmes...

GONDOIN. — Trop flatté, monsieur.

RAYMOND. — Vous expliquez-vous l'absence prolongée de mon fils?

GONDOIN. — Je n'observe là qu'une étrangeté de plus à l'actif de M. Fernand. Ce jeune homme traverse des temps troublés.

RAYMOND. — Oui... (*Une pause.*) Monsieur Gondoin, vous voyez un père au tourment.

GONDOIN. — Je compatis, monsieur.

RAYMOND. — A votre avis, la tentative de Mme Voysin peut-elle servir? Mme Voysin peut-elle nous rapporter le réconfort, la joie... ou bien...

GONDOIN. — Ou bien des aveux?... Non, monsieur. Je ne suis pas intervenu, vous ne me consultiez pas, mais je blâme énergiquement la tactique adoptée.

RICHARD. — Nous n'avons pas imaginé une tactique.

ISABELLE. — Nous avons agi selon notre conscience.

GONDOIN. — Vous me demandez un pronostic... J'estime que M. Fernand opposera à Mme Voysin une attitude impassible, un

visage impénétrable, des réponses glaciales.

RAYMOND. — En d'autres termes, mon fils est une canaille endurcie.

GONDOIN. — Votre fils est un jeune être ardent qui aime pour la première fois, et qui a mal choisi le sujet. Il subit une mauvaise influence, mais il la subit bien!

RICHARD. — Que nous auriez-vous conseillé?

GONDOIN. — De me laisser jusqu'au bout la direction de cette enquête. Je ne réclamais plus, d'ailleurs, que cinq minutes, et, je crois, je répète, je crois que moi, Gondoin, j'obtenais des aveux!

RICHARD. — Comment procédiez-vous?

GONDOIN. — Ah! par les grands moyens!

RAYMOND. — La fouille! La violence!

GONDOIN. — Que non! Je n'eusse souhaité qu'une brève conversation avec M. votre fils, et de préférence devant les quatre personnes qui m'ont écouté tout à l'heure!... Mais, à présent, l'éveil est donné, et...

RICHARD. — Voici Marie-Louise.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARIE-LOUISE

ISABELLE. — Ah!

RAYMOND. — Parlez!

MARIE-LOUISE, *essoufflée*. — Je ne le vois pas!... Il n'est pas dans le parc.

RAYMOND. — Allons donc!

MARIE-LOUISE. — Sûrement! Je viens du grand bois, et j'ai appelé, appelé! Il doit être remonté chez lui! Sa chambre est éclairée...

GONDOIN. — Ah! tant mieux! tant mieux!

RAYMOND. — Sans nous dire bonsoir!

GONDOIN. — Monsieur Lagardes, puisque toutes choses restent en l'état, voulez-vous me donner l'autorisation d'interroger votre fils; de l'interroger à ma manière?

RAYMOND. — Qu'en penses-tu, Richard?

RICHARD. — Si j'étais de toi, je consentirais. Cette atmosphère est irrespirable!

RAYMOND. — Soit! Je vais le faire appeler!

Il s'avance pour sonner. A ce moment, Fernand entre par la porte du hall.

SCÈNE IX

LES MÊMES, FERNAND

FERNAND. — Bonsoir!

RAYMOND. — Bonsoir, Fernand!

Un silence.

GONDOIN. — Monsieur Fernand, vous trouvez des visages et des cœurs tristes. Votre famille, vos amis, sont consternés.

FERNAND. — Pourquoi?

GONDOIN. — Que je vous révèle, d'abord, la véritable raison de mon séjour parmi vous. Je suis envoyé par le procureur de la République.

FERNAND. — Par le procureur!

GONDOIN. — Oui... Des vols ont été commis au château.

FERNAND. — Ici!

GONDOIN. — Ici. Le voleur a dérobé une très grosse somme.

FERNAND, *d'un ton surpris*. — Ah!

GONDOIN. — J'ai pensé que vous pourriez nous fournir certains éclaircissements. Mes soupçons se sont arrêtés sur le maître d'hôtel.

FERNAND. — Louis!

GONDOIN. — Louis. Le vieux Louis. Je conçois votre émotion. Cet homme sert votre famille depuis trente ans.

FERNAND. — Mais Louis n'a pas volé!

GONDOIN. — Vous le jugez incapable d'une action malhonnête?

FERNAND. — Absolument incapable.

GONDOIN, *qui regarde fixement Fernand*. — Et vous seriez prêt à renouveler cette déclaration sous la foi du serment? devant un tribunal?

FERNAND. — Tout prêt!

GONDOIN. — Alors, dites-moi le nom du voleur!

FERNAND. — Mais, je l'ignore!... Comment voulez-vous...?

GONDOIN. — Vous ne connaissez pas le voleur?

FERNAND. — Le voleur!

GONDOIN. — Mais si, vous le connaissez!

FERNAND. — Est-ce que vous plaisantez?

GONDOIN. — Vous connaissez bien Mlle Jessie Arnold?

FERNAND, *sursautant*. — Dites donc, vous! Je vous défends...

GONDOIN. — Ne vous fâchez pas! Racontez-nous ce que vous faisiez, là-haut, ce soir, à neuf heures un quart.

FERNAND, *troublé*. — Là-haut?

GONDOIN. — A l'étage qu'habite Mme Lagardes.

FERNAND, *baissant de ton*. — Je ne suis pas allé là-haut.

GONDOIN. — On vous a vu monter. A neuf heures un quart!

FERNAND, *même jeu*. — C'est une erreur!... Je ne suis pas allé là-haut!

GONDOIN. — D'ailleurs, vous montez souvent!

FERNAND, *très troublé*. — Mais non! C'est une erreur!

GONDOIN. — Vous n'êtes jamais entré dans le boudoir de Mme Lagardes?

FERNAND. — Jamais!

GONDOIN. — Hein? Regardez-moi.

FERNAND, *hésitant.* — Je ne me rappelle pas... Non, jamais!

GONDOIN. — Regardez-moi donc!... C'est vous le voleur!

FERNAND, *faiblement.* — Moi?... Mais vous vous trompez, monsieur. Je n'ai rien volé.

GONDOIN. — C'est vous qui avez pris l'argent de Mme Lagardes, dans le tiroir du secrétaire.

FERNAND. — Je vous répète...

GONDOIN. — Inutile de nier! Vous n'osez pas lever les yeux.

FERNAND, *regardant Gondoin en face, mais parlant sans conviction.* — C'est faux!... Je n'ai pas pris cet argent.

RAYMOND. — Fernand! Fernand! Tu ne sens pas que le ton, que l'accent de tes réponses te perdent?

GONDOIN. — Avouez donc, mon ami!

FERNAND. — Non... Je n'ai pas pris cet argent!

RAYMOND. — Mais indigne-toi!... Mais hurle!...

GONDOIN. — Il est raisonnable!... Il sait que je le tiens, que je l'ai vu!... Je vous ai vu!... Avouez, mon garçon. Ne prolongez pas cette situation qui est affreuse pour les hôtres.

Un temps.

RAYMOND. — Eh bien?

FERNAND. — Je veux te parler, papa... A toi seul.

RAYMOND. — Inutile! A présent, ton infamie est publique!

Il s'assied, accablé.

GONDOIN. — Allons, vous avouez? (*Signe affirmatif de Fernand.*) Parbleu! Comment saviez-vous que Mme Lagardes déposait son argent dans ce tiroir?

FERNAND, *après une hésitation.* — Mais je... je le savais.

GONDOIN. — Et comment l'ouvriez-vous, le tiroir?

FERNAND. — J'avais essayé plusieurs clefs... je n'y arrivais pas... alors, j'ai glissé la lame de mon canif dans la rainure... et j'ai abattu le pène.

GONDOIN. — Exact. (*Se retournant vers les autres et avec un sourire professionnel.*) J'ai constaté que presque tous les tiroirs de la maison peuvent être ouverts de la sorte! Et pour refermer?

FERNAND. — Je me servais d'une clef quelconque... la clef du bahut... Elle n'ouvrait pas, mais elle refermait...

GONDOIN. — Combien avez-vous pris, en tout?

FERNAND. — Vingt et un mille cinq cents francs!

GONDOIN. — Où sont cachés les quatre cent cinquante francs de tout à l'heure?

FERNAND. — Je ne les ai pas cachés... Les voici!

GONDOIN, *examinant les billets.* — Parfaitement. Je retrouve les marques. (*A Raymond.*) Monsieur...

RAYMOND, *à Fernand.* — Va m'attendre dans ta chambre!... Je te parlerai tout à l'heure!...

FERNAND. — Bien, papa!

Il sort.

RICHARD, *à Raymond.* — Mon pauvre vieux! Mon pauvre grand!

RAYMOND. — Mes amis! Il faut me laisser. Ne me parlez pas!... Laissez-moi avec ma femme!... C'est un coup cruel! Je réclame un peu de solitude... Il faut me laisser.

Le rideau baisse, tandis que les personnages, sauf Raymond et Isabelle, sortent en silence.

MARIE-LOUISE. — OUF!... MON RIKY, JE N'EN PEUX PLUS!

ACTE DEUXIÈME

Au château. Une chambre à coucher, gaie et coquette. Porte d'entrée et porte du cabinet de toilette. Au lever du rideau, l'obscurité est à peu près complète. On devine le décor, grâce à la fenêtre ouverte et aux clartés d'une nuit très étoilée.

SCÈNE UNIQUE

MARIE-LOUISE, RICHARD

Ils entrent en se donnant le bras. Ils sont habillés comme à l'acte précédent, mais Richard a sur la tête un chapeau de paille dont il se débarrassera aussitôt. Marie-Louise porte, jeté sur les épaules, un manteau léger et elle a couvert ses cheveux du fichu dont il a été parlé. Dès leur entrée, Richard tourne un commutateur. La pièce est éclairée doucement, à travers de petits abat-jour de couleur. On aperçoit sur le lit la chemise en dentelle de Marie-Louise, le pyjama de Richard.

MARIE-LOUISE. — Ouf!... Mon Riky, je n'en peux plus! Oh! que je suis fatiguée!

RICHARD. — Si fatiguée, mon amour! Pour une demi-heure de balade autour des pelouses?

MARIE-LOUISE. — C'est que tu as marché, marché!... Je trottais à côté de toi sans me plaindre, mais vrai... Tu faisais des pas comme ça!

RICHARD. — Cette sacrée affaire m'énerve, me travaille.

MARIE-LOUISE. — On s'en aperçoit.

RICHARD, *qui, au cours de ces répliques, enlèvera son smoking et son gilet et passera un veston de chambre.* — Ma parole, tu ne sembles pas émue! Ah! les femmes sont merveilleuses! Elles vivent parmi les catastrophes comme dans leur élément naturel.

MARIE-LOUISE. — Les catastrophes! Tu grossis un peu l'événement!

RICHARD. — Mais non!

MARIE-LOUISE. — Je suis très affligée, très surprise aussi...

RICHARD. — Surprise! Mais j'en demeure ahuri, moi! Fernand!... Qui aurait pu soupçonner Fernand?

MARIE-LOUISE. — Je confesse...

RICHARD. — Certes, j'aimais ce gamin

malgré ses allures bougonnes... mais je l'aimais surtout parce qu'il est le fils de mon meilleur ami... Enfin, la tendresse ne m'aveuglait pas... Eh bien, j'aurais répondu de son honnêteté comme de la mienne, comme de la tienne. Le petit misérable!

MARIE-LOUISE. — Ne l'accable pas!

RICHARD. — Je pense à Raymond. Pauvre garçon! Tu sais que, jusqu'à la dernière minute, il a cru, dur comme le fer, à l'innocence de son fils. Les aveux lui sont tombés sur la tête en coup de massue. Il était assommé.

MARIE-LOUISE. — Il m'a fait beaucoup de peine à ce moment-là!... J'ai senti les larmes me monter aux yeux.

RICHARD. — Il est à plaindre, je te le jure! Est-ce qu'il y a encore de la lumière chez eux?

MARIE-LOUISE, *qui regarde par une des fenêtres.* — Oui! Oui! Toute la maison est éclairée.

RICHARD. — Parbleu! Raymond doit faire la navette entre sa chambre et celle de Fernand! Charmante soirée! Et quelle situation pour Isabelle! J'irais bien, moi, frapper à leur porte, appeler Raymond, et...

MARIE-LOUISE. — A aucun prix! Raymond ne nous a pas caché son désir de rester seul avec sa femme.

RICHARD. — C'est vrai! Du reste, je le comprends. Je comprends que toute présence le gêne! Il est atteint au vif, le malheureux! Un être si droit, si chic! Quelle tristesse!

MARIE-LOUISE. — Ecoute, mon chéri, il se remettra. Fernand est un jeune homme un peu trop vivant, qui a commis une bêtise!

RICHARD. — Il n'a pas commis une bêtise, il a commis des vols, une série de vols.

MARIE-LOUISE. — Dans trois mois, vous regarderez tous cet affreux crime comme une folie de jeunesse!

RICHARD. — Inouï!... Comment, toi, tu n'aperçois pas la gravité...

MARIE-LOUISE. — Mon biquet, il est une heure un quart du matin. Depuis trois grandes heures, j'assiste aux péripéties de ce drame! J'ai passé, comme les autres, une fin de journée plutôt désagréable, donne-moi une nuit meilleure! Nous aurons beau discuter, tu auras beau empoigner ton grand nez...

RICHARD. — Je suis préoccupé, Marise! J'aime mes amis.

MARIE-LOUISE. — Riky!... Et ta femme, tu ne l'aimes plus?

RICHARD, *tendrement.* — Petite brute!

MARIE-LOUISE. — Eh bien, prends-la dans tes bras!... Je me sens toute triste, toute délaissée... J'ai envie de pleurer.

RICHARD. — Oh! ma chère petite chérie!

MARIE-LOUISE. — Bien sûr! Tu me parles durement.

RICHARD. — Moi?

MARIE-LOUISE. — Tu fais des grands gestes, tu m'envoies au diable à chaque mot!

RICHARD. — Je t'aime!

MARIE-LOUISE. — Alors embrasse! (*L'arrêtant.*) Bien, tu sais.

Un long baiser sur les lèvres, puis :

RICHARD. — Je t'aime! je t'aime! je t'aime!

Il la reprend. Nouvelle étreinte. Un second baiser plus long encore, éperdu. Un silence.

MARIE-LOUISE. — C'est bon!

RICHARD. — Oui?

MARIE-LOUISE. — Oui. (*Un temps.*) Bien bon. (*Avec une fureur subite.*) Oh! Oh! Oh!

RICHARD. — Qu'est-ce qui t'arrive, mon enfant aimée?

MARIE-LOUISE. — Il sera deux heures quand nous nous mettrons au lit, tu seras agité, tu voudras te lever avant tout le monde et on devait se coucher très tôt; demain dimanche, on devait faire la grasse matinée et je m'étais tant promis une longue, longue nuit près de toi, contre toi!... C'est dégoûtant!

RICHARD. — Tu t'étais promis! Tu penses donc à ces choses-là dans la journée?

MARIE-LOUISE. — Oui, je pense à ces choses-là! J'y pense tout le temps. Tu n'y penses jamais, toi?

RICHARD. — Si. (*Un temps. Pendant les dernières répliques, Marie-Louise a tiré de son corsage un petit porte-cartes. Elle l'a placé sous du linge dans le tiroir supérieur de la commode. Elle a ensuite refermé le tiroir à clef, et elle a jeté la clef à son tour dans le tiroir de la table de nuit.*) Quelle relique enfermez-vous avec ce soin?

MARIE-LOUISE. — Si on vous le demande, vous répondrez que vous n'en savez rien.

RICHARD. — Ainsi, toute l'existence tu comptes promener ma photographie dans ton corsage?

MARIE-LOUISE. — Oh! toute l'existence! Comme tu y vas. Aussi longtemps que je t'aimerai.

RICHARD. — Coquine!... Dire, mon bon monsieur, que j'ai connu ça petite fille! Une étrange petite fille brusque et qui rougissait, qui pâlissait, qui détournait constamment ses beaux yeux, qui me tendait une main glacée... glacée!... Ah! je te troublais un peu à cette époque!

MARIE-LOUISE. — Oui, mon vieux, mais tu l'as tout de même épousée, la petite fille!

RICHARD. — Je ne le nie pas. Je suis un galant homme!

Il s'allonge.

MARIE-LOUISE, *se croisant les bras et d'une voix formidable.* — Eh! là-bas, le galant homme! Ne vous fatiguez pas, mon ami! Surtout, ne vous fatiguez pas! Faudra-t-il vous le demander à genoux de m'aider?

RICHARD. — Debout Français, debout!

MARIE-LOUISE, *même jeu.* — Et dépêchons-nous! (*Richard s'apprête à dégrafer le corsage. Marie-Louise lui donne une claque sur la main.*) Enlevez d'abord cette écharpe! Doucement!... Elle est prise dans une épingle.

RICHARD, *obéissant.* — Prise dans une épingle! Quel français, ma pauvre femme!

MARIE-LOUISE. — Quoi! prise dans une épingle à cheveux! Et puis ne t'occupe pas de mon français! Occupe-toi de mon fichu! Si tu déchires la dentelle, gare à toi!

RICHARD. — La voilà, ta dentelle!... Jolie, d'ailleurs... très jolie!

MARIE-LOUISE. — Elle te plaît?

RICHARD. — Elle est épatante! Vieux point d'Angleterre, je gage!

MARIE-LOUISE. — Oui, grue, vieux point d'Angleterre! Dieu que tu m'agaces quand tu parles chiffons!

RICHARD. — Mais tu te ruines, ma fille!

MARIE-LOUISE. — Non! Une occasion inouïe.

RICHARD. — Où l'as-tu dénichée? Toujours chez la mère Breton?

MARIE-LOUISE. — Toujours chez la mère Breton! Seulement, je sais acheter.

RICHARD, *doctoral.* — Tu es très forte!

MARIE-LOUISE, *qui a plié soigneusement l'écharpe et l'a rangée.* — Tu veux me dégrafer, le Riky?

RICHARD. — Oui, mon mignon... Ah! que me réserve la nouvelle robe? Bon! Cinquante-cinq minutes de travail! Elle les vaut d'ailleurs.

Il est assis et défait par derrière le corsage de Marie-Louise.

MARIE-LOUISE. — Avoue qu'elle a du chic, cette petite robe!

RICHARD. — Adorable!

MARIE-LOUISE. — Enfin! elle obtient un regard!

RICHARD. — Pardon! Je me suis extasié... Elle est bonne, celle-là! A ton entrée, j'ai crié: « Hourrah! pour la petite Aline. »

MARIE-LOUISE. — C'est exact!

RICHARD. — Il faut reconnaître que cette jeune personne t'habille à ravir.

MARIE-LOUISE, *flattée.* — Oui?

RICHARD. — Sérieusement! Autrefois, elle ne réussissait pas ainsi!

MARIE-LOUISE. — Maintenant, elle se procure tous les modèles des grands couturiers.

RICHARD. — Par exemple, quand elle travaille pour Isabelle!...

MARIE-LOUISE, *riant.* — Tu te souviens! La robe en linon brodé?

RICHARD. — Quelle horreur! Pourtant Isabelle porte bien la toilette.

MARIE-LOUISE. — Toujours la même méthode...

Pour la troisième fois depuis qu'il a commencé de la déshabiller, elle se retourne et l'embrasse.

RICHARD. — Mon enfant, si tu désires que je te dégrafe...

MARIE-LOUISE. — Oh! pardon, mon chéri... (*Elle se replace.*) N'est-ce pas, c'est une mauvaise méthode... Isabelle essaye deux fois! Elle a la prétention d'être servie chez cette petite couturière de quatre sous comme à la rue de la Paix! Moi, je suis tout le temps fourrée chez Paquin. Je choisis mon modèle; je note un tas de détails et, au besoin, je tire mon petit calepin, mon petit crayon et vite, dans un coin, un bout de croquis... (*Cependant Richard a terminé et s'est levé. Marie-Louise a enlevé son corsage, a laissé glisser sa jupe. Elle est en corset et en jupon.*) Eh bien?... ma robe de chambre!

RICHARD. — Oh! pardon!

Il prend la robe de chambre et la présente à Marie-Louise.

MARIE-LOUISE. — Tu es dans les nuages, toi! A quoi penses-tu, ma beauté?

RICHARD. — Mais je ne...

MARIE-LOUISE. — Toujours à Fernand! Toujours à « l'affaire »?

RICHARD. — Oui. Ne me contrarie pas!

MARIE-LOUISE. — Mais non, mon grand!

RICHARD. — Je te le répète, je souffre pour Raymond! Nous sommes si fraternellement unis!

MARIE-LOUISE. — Je le sais.

RICHARD. — Alors, ne sois pas fâchée? Malgré moi...

MARIE-LOUISE. — Pourquoi serais-je fâchée? Seulement je me demande...

RICHARD. — Vois-tu, le ton de Fernand, le ton de ses aveux me revient en ce moment... Ce petit s'est si mal défendu... enfin si peu défendu... Cela ne t'a pas frappée?...

MARIE-LOUISE. — Il se sentait pris... Et puis M. Gondoin l'interrogeait avec une telle adresse... et avec une telle hardiesse...

RICHARD. — Le fait est... Il m'a donné froid dans le dos. N'importe! Drôle de petit individu que ce Fernand! Est-il inconscient? est-il cynique? Tiens, sa façon de tendre les billets de banque... et tout, tout!... Ses réponses tantôt vagues, tantôt précises, trop précises!... Ce luxe de détails sur l'effraction... des détails faux, d'ailleurs...

MARIE-LOUISE. — Faux?

RICHARD. — On n'ouvre pas une serrure avec un canif.

MARIE-LOUISE. — Allons donc!

RICHARD. — Qu'est-ce que tu en sais?

MARIE-LOUISE. — Tu te rappelles ce que M. Gondoin nous a froidement raconté tout à l'heure, lorsque nous nous sommes trouvés seuls avec lui... Il a visité, cet après-midi, nos propres tiroirs en se servant d'un couteau.

RICHARD. — Pff! Gondoin s'est servi de passe-partout. A présent il bluffe. Il joue à l'homme qui a tout pratiqué, tout deviné

MARIE-LOUISE. — Entre parenthèses, le

MARIE-LOUISE. — AVOUE QU'ELLE A DU CHIC, CETTE PETITE ROBE !

procédé est vif. Ce monsieur pénètre dans notre chambre, fouille...

RICHARD. — Il avait reçu mission de rechercher le coupable...

MARIE-LOUISE. — De le rechercher parmi les domestiques!...

RICHARD. — S'il s'était limité aux domestiques!...

MARIE-LOUISE. — En tout cas, Raymond aurait pu le prier de ne pas étendre ses investigations jusqu'à nous!

RICHARD. — Voyons, ma petite Marise chérie, Raymond n'a même pas songé...

Pendant les dernières répliques, Richard a pris un canif et s'est approché de la commode.

MARIE-LOUISE, *brusquement*. — Qu'est-ce que tu fais?

RICHARD. — Je tente une expérience! (*Se penchant sur la commode.*) Je veux en avoir le cœur net!

MARIE-LOUISE, *qui est allée vivement à lui*. — Laisse-donc ce tiroir!

RICHARD. — Pourquoi?

MARIE-LOUISE, *frappant du pied*. — Laisse ce tiroir! A la fin, tu m'ennuies.

RICHARD, *se retournant*. — Comme tu es mauvaise, ce soir.

MARIE-LOUISE, *lui prenant la main*. — Mon Riky, déshabillons-nous! Couchons-nous!

RICHARD. — Mon joli amour, qui vous empêche de passer dans le cabinet de toilette. (*Il reprend son opération.*) Je parie que je serai au lit avant vous.

MARIE-LOUISE. — Oh!

RICHARD, *faisant aller et venir le canif dans la rainure* — Parbleu! J'en étais sûr! Pas moyen! Tu vois!... Que signifie cette invention?... (*Il s'éloigne un peu de la commode. Marie-Louise, rassurée, hausse les épaules, se détourne et change, sur le lit, la disposition des oreillers Cependant Richard est revenu à la commode.*) Tiens, en soulevant... Mais si, on y parvient. Si! Si! Gondoin avait raison! Le tiroir est ouvert.

MARIE-LOUISE, *qui est accourue, repoussant le tiroir que Richard a légèrement tiré*. — Eh bien, tu es satisfait?

RICHARD, *rouvrant le tiroir à moitié*. — Délicieuses serrures!

MARIE-LOUISE. — Viens-tu?

RICHARD. — Oui, madame Patience!... Marise, ma petite Marise, les merveilles que nous possédons là! Hou! quelle mousse!

Il soulève une petite pile de linge fin.

MARIE-LOUISE. — Dieu que tu m'agaces! Pose cela! Je ne bouleverse pas tes affaires!

RICHARD. — Sapristi! Je n'ai pas de chance aujourd'hui! J'espérais qu'au premier compliment, le sourire...

MARIE-LOUISE. — Tu abîmes ce linge!

RICHARD. — Je l'abîme! Impolie! Moi qui m'attendrissais sur tes petites chemises, sur tes petits pantalons!

MARIE-LOUISE. — Ecoute, prends pitié de moi! Je me sens fatiguée!

RICHARD. — Pitié! Du moment que nous sortons les grands mots!... (*Il replace les affaires.*) Bonsoir, petites chemises!... Bonsoir, petits pantalons!... (*Au moment de fermer définitivement le tiroir.*) Eh! la photo! la photo sacrée!

MARIE-LOUISE, *avec une soudaine violence*. — Richard, ne touche pas à ce porte-cartes!

RICHARD, *s'emparant de l'objet*. — Parce que?

MARIE-LOUISE. — Je te l'ai défendu une fois pour toutes.

RICHARD. — Tu me tentes!

Il recule en tenant le porte-cartes à bout de bras.

MARIE-LOUISE. — Si tu ne me rends pas immédiatement ce...

RICHARD, *même jeu*. — Qu'arrivera-t-il?

MARIE-LOUISE. — Je te jure que je ne te parlerai plus jamais!

RICHARD. — Invraisemblable.

MARIE-LOUISE. — Richard, je suis superstitieuse... tu le sais.

RICHARD, *taquin*. — Je flaire une blague, une farce... Ton irritation...

Cependant, ils luttent.

MARIE-LOUISE. — Richard, oui ou non...

RICHARD. — LES MERVEILLES QUE NOUS POSSÉDONS LA!

RICHARD. — Non! (*Plaisantant.*) Madame, vous dissimulez le portrait de votre amant et je veux le connaître, votre amant, pour le tuer. Et je regarde (*Il échappe à Marie-Louise et ouvre le porte-cartes.*) Et je suis bien attrapé! C'est moi! C'est ma jolie gueule que j'aperçois!

MARIE-LOUISE. — A présent, consentiras-tu...

RICHARD, *offrant sa joue.* — D'abord caresse et absous...

MARIE-LOUISE. — Non! rends-moi d'abord...

RICHARD. — Tenez! (*Il lui tend le portefeuille, puis le retire brusquement.*) Comme il est épais, ce portefeuille! Que cachez-vous encore là-dedans?

MARIE-LOUISE. — Rien.

RICHARD. — Pardon!... (*Toujours taquin.*) Les lettres, sans doute, les coupables lettres!

La lutte a repris.

MARIE-LOUISE. — Tu n'es même pas drôle!

RICHARD, *qui palpe, les mains derrière le dos.* — On dirait du parchemin.

MARIE-LOUISE. — Ce sont des papiers d'affaires!...

RICHARD. — Des papiers d'affaires!

MARIE-LOUISE. — Non! de l'argent!... Es-tu content?

RICHARD. — De l'argent?

MARIE-LOUISE. — Mes économies! Oh! là, là!

RICHARD. — Voyez-vous cette petite poulette qui fait des économies!... Mais oui... six cents francs... (*Regardant les billets qu'il a tirés du portefeuille.*) Hein? six cents francs!... Tu as six cents francs d'économies?

MARIE-LOUISE, *à présent immobile, d'un ton sec.* — Il faut le croire!

RICHARD, *surpris.* — Pas possible! Tu as trouvé le moyen de mettre de côté...

MARIE-LOUISE. — Probablement!

RICHARD. — Mais... mais, ce matin, tu m'as demandé.. Tu étais à court!

MARIE-LOUISE *énervée.* — Je t'assure que rien ne m'est désagréable comme ces conversations. Tu aurais si bien pu m'éviter celle-ci.

RICHARD. — En quoi cette conversation...

MARIE-LOUISE, *crescendo.* — Tu ne te plains pas de la manière dont je dirige ta maison? Est-ce que je commets des folies? Non? Alors, ne te mêle pas de mes comptes, de mon petit budget, je t'en prie.

RICHARD. — Bien, bien.

MARIE-LOUISE, *près de pleurer.* — Tu me vois un peu nerveuse et on jurerait que tu prends plaisir à...

RICHARD. — Calme-toi, mon enfant. Je me croirais le droit de plaisanter. (*Lui remettant le portefeuille.*) Calme-toi et range ton argent.

MARIE-LOUISE, *replaçant le portefeuille dans le tiroir qu'elle repousse. Un silence. S'efforçant de sourire.* — Plaira-t-il maintenant à mon seigneur et maître que nous nous déverions?

RICHARD. — Il y a une heure que je t'en prie.

MARIE-LOUISE. — Te voilà de mauvaise humeur?

RICHARD. — Pas le moins du monde.

MARIE-LOUISE. — Alors, au dodo?

RICHARD. — Evidemment.

MARIE-LOUISE, *qui se dirige vers le cabinet de toilette.* — A tout à l'heure, monsieur.

RICHARD. — A tout à l'heure!

Elle sort. Regards et pensées de Richard, qui ne rit plus. Au bout de quelques secondes, Marie-Louise reparaît sur le seuil du cabinet de toilette.

MARIE-LOUISE. — Mon Riky, envoie-moi un petit baiser! (*Richard s'exécute.*) Je t'ai parlé comme une vilaine! Tu m'en veux? (*Geste négatif de Richard.*) Dans cinq minutes, je me ferai pardonner tout à fait! Je me dépêche...

Elle sort.

RICHARD, *presque aussitôt.* — Marise! (*Plus haut.*) Marise!

MARIE-LOUISE, *revenant.* — Mon chéri?

RICHARD. — Entre! Oui, entre... ferme ta porte... viens... viens ici!

MARIE-LOUISE, *s'approchant.* — Qu'est-ce qu'il y a?

RICHARD, *après l'avoir regardée.* — Une minute!

MARIE-LOUISE. — Mais que se passe-t-il?

RICHARD. — Une minute!

MARIE-LOUISE. — Je ne comprends pas!

RICHARD. — Donne-moi une minute.

MARIE-LOUISE. — Tu m'as appelée!...

RICHARD, *brusque.* — Je t'ai appelée et maintenant je te prie de m'accorder une minute. C'est clair!

MARIE-LOUISE. — Tu m'effrayes, Richard! Que signifie cette colère? C'est la première fois...

RICHARD. — Tu as raison. J'aurais tort de m'emporter. Marise, depuis notre mariage, jamais une ombre n'a passé sur notre tendresse. Entre nous, rien d'obscur jusqu'ici, rien de vilain. Du moins je me suis plu à l'imaginer.

MARIE-LOUISE, *riant.* — Et aujourd'hui tu doutes?

RICHARD, *lui prenant la main.* — Ma femme, ma chère femme, je désire que tu m'expliques vite, bien vite, comment cette somme se trouve en ta possession.

MARIE-LOUISE. — Tu recommences!

RICHARD. — Je ne recommence pas, je commence. Et j'ai hâte que nous ayons fini. Réponds-moi.

MARIE-LOUISE, *candide.* — Mais, mon pauvre loup, j'ai économisé comme on économise... en grattant, en marchandant...

RICHARD. — Non.

MARIE-LOUISE. — Je t'affirme...

RICHARD. — Non! Non! Non!

MARIE-LOUISE. — Enfin, Richard...

RICHARD. — Non! Déjà ton ingéniosité, ton savoir-faire, ton sens pratique nous émerveillaient tous. Sans dépasser nos revenus qui sont relativement modestes, tu accomplis le tour de force de te montrer aussi élégante que les plus riches.

MARIE-LOUISE. — Oh!

RICHARD. — Parfaitement. Chaque jour, tu reçois des félicitations. Eh bien, j'admets ce grand luxe à peu de frais...

MARIE-LOUISE. — Bien le merci.

RICHARD. — Mais je n'admets pas et ton luxe et un prélèvement de six cents francs en moins d'une année. Le tour de force deviendrait un miracle, et moi, je ne crois pas aux miracles. Explique-toi.

MARIE-LOUISE. — Richard, je te plains! Tu me blesses profondément, mais je te plains de tout mon cœur!

RICHARD. — Si tu me plains, explique-toi sur-le-champ!

MARIE-LOUISE. — Tu sais très bien que depuis quatre mois nous vivons au château... que nous sommes des invités...

RICHARD. — Nss! Nss! Ne nous égarons pas dans du vague, dans des discussions piteuses et interminables... Formule une réponse précise! Délivre-moi d'une obsession!

MARIE-LOUISE. — Tu veux tout savoir?... Eh bien, mes six cents francs ne constituent pas exactement des économies... Je dois le montant de leurs factures à certains fournisseurs... Je les ai remis à plus tard... et j'ai retenu l'argent... tu saisis?

RICHARD. — A peu près. (*Un temps.*) Alors, en me répondant que tu avais amassé cette réserve sou par sou, à force d'épargne, tu ne disais pas la vérité?

MARIE-LOUISE, *riant.* — Non.

RICHARD. — Et maintenant, tu ne la dis pas davantage.

MARIE-LOUISE, *effrayée.* — Comment?

RICHARD. — Tu les inventes, ces dettes. Tu acquittes tes notes régulièrement. Tu ne dois pas un franc à Aline.

MARIE-LOUISE. — Mais j'ai d'autres...

RICHARD. — Et ce matin, j'ai vu le compte de Mme Breton. Il ne mentionne que des articles récents. Le reste est réglé.

MARIE-LOUISE. — Mon petit Richard, je suis brisée. Je n'en peux plus. Si demain tu veux que nous causions tranquillement, je justifierai centime par centime, puisque tu l'exiges...

RICHARD. — Je suis plus pressé que toi. Ah! comme j'aurais préféré une grande révolte à ces offres de te disculper... demain.

MARIE-LOUISE. — Mais je ne cherche pas à me disculper! Tu oses employer un pareil mot! De quel droit? Que veux-tu, à la fin? Pourquoi me torturer.

RICHARD. — Ne pleure pas, Marise. Tes larmes ne m'arrêteront pas. Est-ce que je pleure? Ecoute.

MARIE-LOUISE, *qui pleure.* — Je n'écoute plus rien.

RICHARD. — Oh! mais il faut m'écouter. Ma petite Marise, nous sommes ainsi faits que nous accueillons, sans les vérifier, sans les contrôler, les affirmations des êtres qui nous sont chers. Isabelle et Raymond te tiennent pour une jeune sœur, et à leurs oreilles ta parole sonne comme la vérité elle-même.

MARIE-LOUISE. — Mais que viennent faire...

RICHARD. — A plus forte raison, moi qui t'aime d'amour, je te donnais toute ma foi...

MARIE-LOUISE, *joignant les mains.* — Richard, s'il te plaît...

RICHARD, *lui imposant silence.* — S'il te plaît. Mais parfois un indice, un détail, un rien, un coup d'œil suspect, une invraisemblance entre mille nous éveille tout à coup et tout à fait! C'est douloureux! C'est, au sortir d'une nuit calme et lourde, un grand jour trop brusque. Eh bien, j'y suis plongé en plein dans ce grand jour cru et cruel.

MARIE-LOUISE. — Je rêve! Je rêve!.;.. A cause de cette misérable tire-lire...

RICHARD. — Pff! Laissons là tes six cents francs, je ne m'en occupe plus! Je vois plus loin! Tu n'as pas thésaurisé, Marise, pour cette bonne raison que nos revenus ne suffisaient même pas à tes dépenses.

MARIE-LOUISE. — Hein?

RICHARD. — Je déclare, je jure que notre fortune ne te permet pas le train que tu mènes.

MARIE-LOUISE. — Tu deviens fou!

RICHARD. — Cette certitude, qui n'existait pas pour moi, il y a une demi-heure, m'éblouit à présent.

MARIE-LOUISE. — Voyons! De quoi m'accuses-tu?

RICHARD. — Je n'accuse pas encore. Je demande, je mendie une explication!

MARIE-LOUISE. — Mais pour l'amour de Dieu, quelle explication?

RICHARD. — D'où te vient tout cet argent?

MARIE-LOUISE. — Quel argent?

RICHARD, *empoignant le fichu de dentelle.* — L'argent de ça! (*Empoignant la robe.*) L'argent de ça. (*Ouvrant le tiroir de la commode et jetant le linge à terre.*) L'argent de ça!

MARIE-LOUISE. — Tu divagues! Je t'apporterai mes factures.

RICHARD. — Je me fiche des preuves que tu as accumulées par avance! Tu me reprochais tout à l'heure de me connaître en chiffons. C'est exact. J'ai vécu ma vie de mauvais sujet et j'ai su un peu le prix des choses. Seulement, vous nous envoûtez, vous autres! Sur un mot de toi, j'oubliais! Je ne remarquais plus rien, j'attribuais aux objets la valeur de ton choix! Mais je te l'ai dit, on s'éveille! D'où vient cet argent?

MARIE-LOUISE. — Ecoute... Je profite d'un tas d'occasions. Aujourd'hui même...

RICHARD. — Pas de bêtises! Tes chapeaux sont-ils d'occasion et les robes nou-

velles que tu exhibes à tout bout de champ?

MARIE-LOUISE. — Mais Aline...

RICHARD. — Aline ne travaille pas à perte! Allons, Marise, allons! J'ai mendié une explication! Je ne mendierai plus très longtemps. D'où vient cet argent!

MARIE-LOUISE. — Richard, ne crie pas ainsi!

MARIE-LOUISE. — RICHARD, JE TE PLAINS! TU ME BLESSES PROFONDÉMENT, MAIS JE TE PLAINS DE TOUT MON COEUR!

RICHARD. — Je crierai si bon me semble. D'où vient cet argent?

MARIE-LOUISE. — Richard, tu vas éveiller nos amis.

RICHARD. — Nos amis ne dorment pas. D'où vient cet argent?

MARIE-LOUISE. — Ils peuvent t'entendre.

RICHARD. — Que t'importe!

MARIE-LOUISE. — Cela m'est bien égal, mais pour toi...

RICHARD. — Si cela t'est égal, pourquoi es-tu blanche de terreur?

MARIE-LOUISE. — Richard, veux-tu...

RICHARD. — N'espère rien! n'espère rien! Je ne te lâcherai pas que tu ne m'aies dit d'où vient cet argent! (*Une pause. Marie-Louise détourne la tête et baisse les yeux. Tout près d'elle et presque bas.*) Tu es mêlée à cette affaire des vingt mille francs? Hein?... Réponds! Réponds donc! Chacune de tes attitudes te dénonce! Fernand ne volait pas seulement pour son compte? Ou bien, tu volais aussi? Dis!

MARIE-LOUISE. — Fernand n'a rien volé.

RICHARD. — Alors?

MARIE-LOUISE, *dans un murmure.* — Fernand s'est accusé pour me sauver. C'est moi qui ai volé les vingt mille francs.

RICHARD. — Oh!

Instinctivement il recule. Puis il s'assied écrasé. Marie-Louise s'est laissée glisser à terre et sanglote éperdument, un temps très long.

MARIE-LOUISE, *toujours effondrée.* — Richard... Richard...

RICHARD, *sans bouger, sans relever la tête, d'une voix sourde.* — Pourquoi as-tu fait cela?

MARIE-LOUISE. — Pour être parée, pour être belle... pour te plaire!

RICHARD. — Pour me plaire!...

MARIE-LOUISE. — C'est la vérité!

RICHARD, *haussant les épaules.* — Oui!

MARIE-LOUISE. — Je ne connais que cette raison d'agir... que cette raison de vivre... C'est la vérité!

RICHARD. — Toi, toi! une voleuse!... N'est-ce pas, une chose pareille, ça vous... je ne sais pas, moi!... ça vous fauche... ça vous jette par terre... enfin on... on reste là... (*Douloureusement.*) Mais, sacredieu, le mobile, le motif!

MARIE-LOUISE. — Mon **affolement...** des menaces!

RICHARD. — Des menaces?... Du reste, je ne te crois plus.

MARIE-LOUISE. — Je souffre, Richard.

RICHARD. — Je ne te crois plus!

MARIE-LOUISE. — Je ne souffre pas à ta manière. Je souffre de te faire souffrir... Je souffre d'entendre cette voix d'ennemi, de penser que c'est nous... Je voudrais me châtier de mon erreur, de ma bêtise, de ma gaffe!

RICHARD. — A présent, chaque mot qui sort de ta bouche sonne le mensonge.

MARIE-LOUISE. — Alors, Richard, il est inutile que j'essaye de me défendre... enfin, que je te montre... que je te raconte...

RICHARD. — Dis tout de même! On est si bête!

MARIE-LOUISE. — Eh bien, oui... Eh bien, oui... Si seulement je te prouvais que mon

amour, mon grand amour, mon mauvais et fol amour m'a emportée!... Richard, te rappelles-tu qu'un jour... Non!... Ce n'est pas ça... Il faut remonter plus haut... Quand Isabelle et Raymond se sont mariés, j'ai ressenti un chagrin inconnu jusque-là. Pas de l'envie! J'ignore ce sentiment. Mais, je pensais: « Moi qui ne suis ni belle, ni riche, comme mon amie, je ne rencontrerai pas l'homme que j'aimerai et qui m'épousera; je vieillirai ainsi, solitairement... » Et alors, de mélancolie, je pleurais... C'est assez fréquent... c'est le sort d'une foule de jeunes filles... mais je pleurais... un peu... tous les jours. Et là-dessus, je deviens amoureuse, je m'éprends du meilleur ami de Raymond, d'un homme séduisant, réputé... Cette fois, je me suis mise à souffrir pour tout de bon! Je te plaçais si haut, que je n'osais pas élever mon regard vers toi, que je n'aurais confié mon cœur à aucun être humain, que je m'avouais à peine ma folie. A mon tour, tu m'as aimée. D'abord, je ne m'en suis même pas aperçue. Après, je ne t'ai pas cru. Un pareil espoir était si loin de moi! Pendant nos fiançailles, je vivais dans une atmosphère étrange. Il me semblait que je t'avais gagné au jeu et que je te reperdrais... Vraiment! Chaque jour, je risquais mon bonheur... Et notre mariage ne m'a pas donné le repos...

RICHARD. — Des paroles, des paroles!

MARIE-LOUISE. — Non, mon petit Richard, non, non! J'apporte, j'étale ma vie d'une année. Depuis un an, matin et soir, cette pensée roule dans ma tête: je veux garder mon mari!... Je m'étais enquise de ton existence, de tes aventures. Je n'ignorais rien. Tu avais eu des tas de femmes, des femmes très élégantes... les plus élégantes... Je me suis dit: « Surtout il faut que Richard ne regrette pas le passé!... Je veux garder mon mari! »

RICHARD, *amèrement*. — Tu n'as pas hésité sur le choix des moyens!

MARIE-LOUISE. — Je n'ai pas commencé par mal faire. D'abord, j'ai tenté loyalement de m'arranger de nos ressources. Je ne mentais pas, au début. Je me servais chez les petits fournisseurs, chez Aline. Parfois, je me trouvais gentiment mise. Mais nous fréquentons des femmes qui dépensent beaucoup pour leur toilette et aussitôt, en leur compagnie, je perdais toute joie, toute confiance. Si souvent, je t'ai guetté, à la dérobée! J'ai vu que tes yeux faisaient la comparaison. Chaque fois j'étais poignardée!

RICHARD. — Absurde!

MARIE-LOUISE. — Oui, absurde! Tiens, ma première belle robe fut la cause de tout le mal... C'était une robe décolletée... une merveille, celle-là!... Tu t'en souviens?

RICHARD. — Je ne me souviens de rien!

MARIE-LOUISE. — Je l'avais commandée rue de la Paix, dans un coup de tête. Je l'ai inaugurée à un dîner chez les Hartmann... Tu m'attendais au petit salon pour partir... Je me présentai devant toi, le cœur sautant dans la poitrine. Tu n'as rien dit... tu m'as regardée.. tu m'as regardée dans la glace, mais tu n'as rien dit... Seulement, au dîner, tu me souriais de temps à autre, d'un petit sourire en dessous, câlin... Et je me sentais si vive, si fière, si légère! Les choses brillaient autour de moi! Nous sommes rentrés à la maison assez tard; sur le palier, avant d'ouvrir la porte, tu m'as prise dans tes bras, tu m'as embrassée... un long, long baiser... et tu as murmuré, textuellement! (*Se touchant le front.*) Vois-tu, ce souvenir est là enregistré!... tu as murmuré: « Petite Marise, ton mari t'admire. » J'étais perdue. Tu ne comprends pas... Une femme amoureuse me comprendrait. Ah! vois-tu, un compliment, pour une femme amoureuse, un compliment!... C'est une chaleur qui descend... c'est du vertige... c'est du vin, on est grise... J'étais perdue. A dater de ce soir-là, je n'ai plus voulu que les grands couturiers, que les toilettes très chères. Ensuite, j'ai désiré de très beaux dessous, du très beau linge, des chapeaux hors de prix. Cela devenait un besoin, une manie, cela s'étendait sans cesse... Et les dettes grossissaient, terriblement!... Un matin du mois de février, Aline me relance. Elle se déclarait au désespoir de ne plus me compter parmi ses clientes. Dans la conversation, je lui révèle mes ennuis. Tout de suite, elle me propose de me tirer d'embarras. Elle connaît une lingère, une Mme Breton, qui prendra à son compte toutes mes notes, les anciennes et les nouvelles. Bien entendu, je souscrirai des billets à cette personne, je lui paierai des intérêts — quels intérêts! — et toutes deux, Mme Breton et Aline, m'enverront pour la vraisemblance des factures très raisonnables.

RICHARD, *entre ses dents*. — Les canailles!

MARIE-LOUISE. — Je devais les rembourser à loisir, à ma guise. Mais, au bout de peu de temps, mes acomptes ne leur suffisaient plus. Elles commencèrent à me presser, à me harceler, à me traquer!

RICHARD. — Pourquoi ne pas t'être jetée dans mes bras et...

MARIE-LOUISE. — Je ne sais pas! Je ne sais plus! En avril, tu t'es plaint de la Bourse, de la baisse... Et puis, il aurait fallu cette grande confession et, à ce moment-là!... Enfin, je ne sais plus! Je sais seulement que je me suis tue, que peu de jours après notre arrivée au château, comme je venais de recevoir un coup de téléphone terrifiant, Isabelle a, devant moi, jeté négligemment quelques milliers de francs dans son secrétaire... Dix minutes plus tard, je repassais seule par le boudoir. En apercevant le meuble, j'ai senti un grand choc là-dedans! Sans concevoir presque mon action je me suis approchée, j'ai tiré sur une des poignées... le tiroir a résisté... Il y avait un coupe-papier qui traînait sur la table, et... Richard, Riky, je te demande pardon!

Elle tombe à genoux, prend la main de son mari et la couvre de baisers.

RICHARD, *amèrement*. — Tu me demandes pardon! (*Un temps.*) Bien, bien, reste là, attends-moi.

Il se lève.

MARIE-LOUISE, *soudain dressée*. — Où vas-tu?

RICHARD. — Annoncer à ce pauvre Raymond qu'il peut dormir en paix, que c'est moi qui ne le peux plus.

MARIE-LOUISE. — Tu veux lui raconter tout de suite...

RICHARD. — Notre entretien? Sans doute! Comment lui apprendre la vérité?

MARIE-LOUISE. — Tout de suite?... Cette nuit?...

RICHARD. — A l'instant même. De quel droit laisserais-je ces pauvres gens une heure de plus dans l'affliction!

MARIE-LOUISE. — Mais...

RICHARD. — Mais quoi?

MARIE-LOUISE. — Mais... causons d'abord!...

RICHARD. — Causer! Nous ne faisons pas autre chose depuis une heure!

MARIE-LOUISE. — Accorde-moi encore quelques minutes... cinq minutes.

Elle lui barre la sortie.

RICHARD. — Marie-Louise, épargne mes nerfs, ma tête! Une aventure de cette force secoue son homme.

MARIE-LOUISE. — Richard, je te promets que...

RICHARD. — Sous ce crâne, aucune pensée ne s'agite plus. Seule, une bonne petite douleur ronge, ronge...

MARIE-LOUISE. — Tu ne me refuseras pas...

RICHARD. — Si! Je refuse! Il est urgent que je me libère, que je nous libère, que j'accomplisse ce pèlerinage sans charme. Ensuite, je me livrerai tout entier à ma migraine. Demain, si tu le désires...

MARIE-LOUISE. — Demain, il ne sera plus temps! Je t'en conjure! Cinq minutes! Donne-moi cinq minutes... cinq petites minutes... je t'en conjure...

RICHARD. — Sois. Dis vite.

MARIE-LOUISE. — Richard, quelles sont tes intentions?

RICHARD. — Mes intentions?

MARIE-LOUISE. — A mon égard?

RICHARD. — Comment l'entends-tu?

MARIE-LOUISE. — Notre existence?...

RICHARD. — Je crains que cet événement ne l'assombrisse plutôt.

MARIE-LOUISE. — Enfin, tu me gardes? Tu ne me chasseras pas?

RICHARD. — Quel enfantillage! D'abord je ne te considère comme responsable qu'à demi.

MARIE-LOUISE. — Bien! Maintenant, Richard, examine! examine attentivement! Ce pardon méprisant que tu me jettes...

RICHARD. — Tu te trompes...

MARIE-LOUISE. — Mais oui! mais oui! méprisant! Ce pardon méprisant sera celui de nos amis. Peut-être n'iront-ils pas seulement jusque-là!

RICHARD. — J'espère beaucoup de leur bonté!

MARIE-LOUISE. — N'en espère pas l'impossible! Pour ma part, leur opinion m'importe peu! Je ne regretterai rien, — même pas une rupture!

RICHARD. — Permets-moi de le déplorer!

MARIE-LOUISE. — Ah! je ne me déguise plus!... Une menace qui passe sur mon amour balaye tout! D'ailleurs, il ne s'agit pas de moi, il s'agit de toi! Nous ne nous ressemblons pas, Richard, nous sommes très différents et je t'en félicite! Des deux, tu es le meilleur. Tu fais la part très grande, toi, aux souvenirs, aux amitiés! Ton attachement pour Raymond, pour Isabelle, embellit ton existence!

RICHARD. — Et puis?

MARIE-LOUISE. — Si tu m'as épousée, sans même un regard en arrière, c'est un peu parce que notre mariage resserrait encore une intimité très chère.

RICHARD. — Et puis?

MARIE-LOUISE. — Une révélation la disloquera, cette intimité.

RICHARD. — Et puis?

MARIE-LOUISE. — Et puis, tu porteras sans cesse le regret du passé. Tu m'en voudras cruellement. Il se peut aussi que tu en viennes à détester tes amis. Enfin, tu seras très malheureux, Richard!

RICHARD. — Il fallait le prévoir, mon malheur. Conclusion?

MARIE-LOUISE. — Cherchons ensemble s'il existe un moyen de ne pas saccager l'avenir, sans pour cela... je veux dire: tout en respectant... enfin, en conciliant...

RICHARD. — Là! là! Je préfère t'aider. Tu n'en sortirais pas! Tu comptes me proposer, sous une forme ou sous une autre, de garder le silence?

MARIE-LOUISE. — Peut-être, mais à condition que...

RICHARD. — Tu ne le nies pas! Eh bien, tu perds ta salive, ma petite, et tu pousses l'inconscience un peu loin.

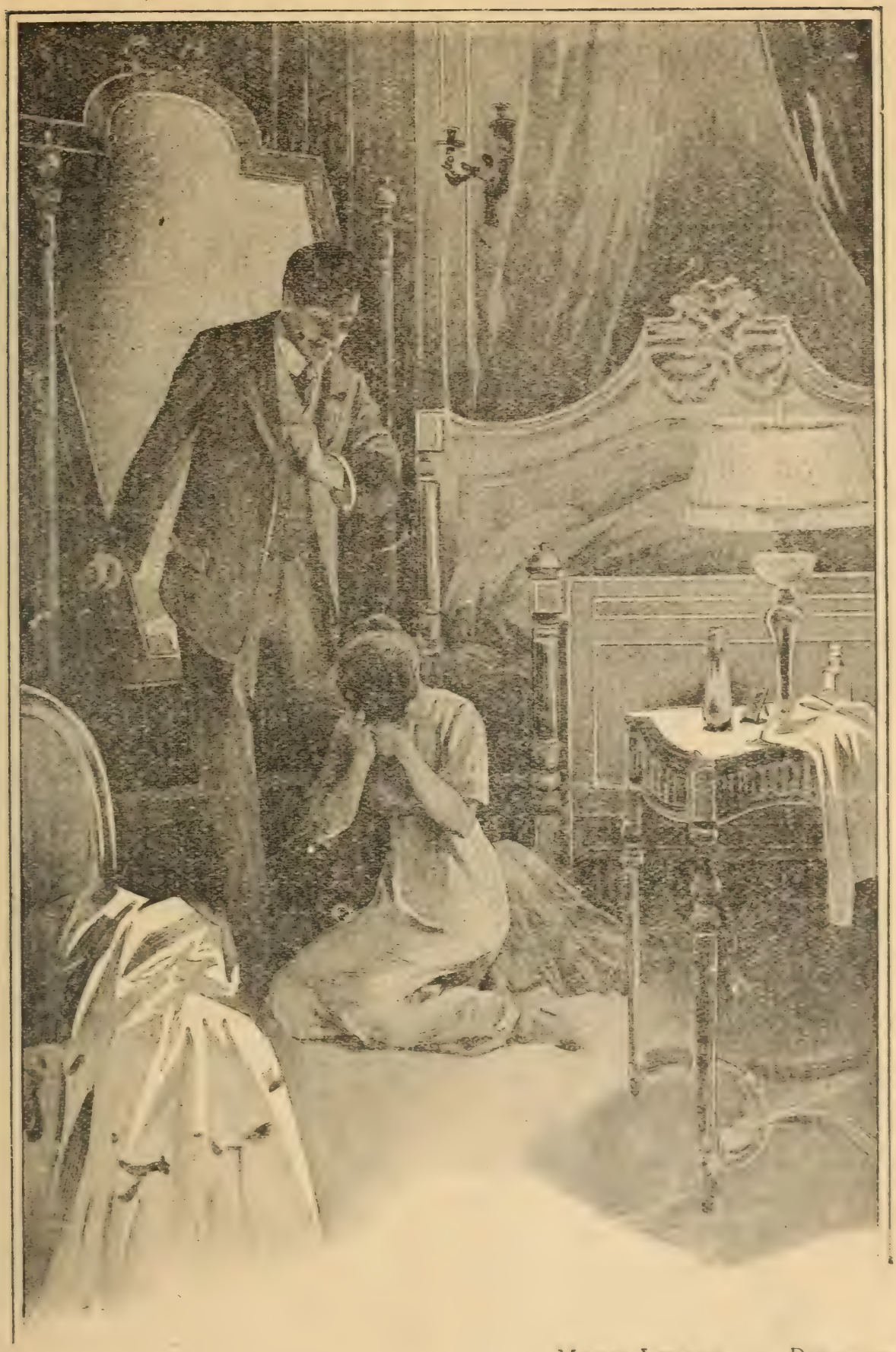
MARIE-LOUISE. — Attends!...

RICHARD. — Assez! Assez! Tu ne feras pas de moi ton complice.

MARIE-LOUISE. — Oh! mais...

RICHARD. — Tu as admis tout à l'heure que nous n'étions pas de la même espèce, tâche de t'en souvenir! Tu m'offenses sans t'en douter!

MARIE-LOUISE. — Et toi, tu m'outrages inutilement! Pourquoi me soufflettes-tu de ta supériorité? Je le sais que tu es plus honnête, et plus fort, et plus intelligent, et plus noble que moi! Si tu n'étais pas mon



MARIE-LOUISE. — RIKY, JE TE DEMANDE PARDON !

maître, est-ce que je t'aimerais comme je t'aime, à l'idolâtrie! Malgré tout, j'ai bien le droit de tenir à mon bonheur! de le défendre! Richard, sauvons, sauvons notre bonheur!

RICHARD. — Trop tard!

MARIE-LOUISE. — Non! Non! Il sera trop tard quand tu m'auras dénoncée! Alors, tu épieras leurs regards, leurs manières, tu sauras qu'ils savent, et ton amour sera souillé!

RICHARD. — Je n'y peux rien!

MARIE-LOUISE. — Si! Si! Je te jure que si! J'ai trouvé un moyen... un moyen acceptable, honorable!...

RICHARD, *qui, de nouveau, se dirige vers la porte.* — Folie!...

MARIE-LOUISE, *dans un cri désespéré qui arrête Richard et le ramène vers elle.* — Tu t'es engagé à m'entendre! Ne me condamne pas sans m'entendre! Ne me condamne pas à ce tourment! Ce serait l'enfer de te voir me haïr! Car tu souffrirais! Car tu souffres déjà! Tu m'aimes, Richard, et tu souffres déjà! Depuis une heure tu ne te bats pas avec une migraine, tu luttes contre les larmes... Elles brûlent le bord de tes paupières... (*Lui touchant la figure.*) Elles sont là, là tout près!... Tu ne l'avoueras jamais! Je connais ton orgueil! Je t'ai chéri aussi pour ton orgueil. Mais les larmes sont tout près.

RICHARD. — Et si cela était?...

MARIE-LOUISE. — Je t'adore, mon amant chéri! Dans notre lit, nous pleurerons ensemble! Je te tiendrai contre moi, je mettrai ta petite figure aimée contre ma figure et je sentirai tes larmes couler sur mes yeux, sur mes lèvres, sur mon corps. Mais ne leur dis rien!

RICHARD. — Que me demandes-tu? De garder l'argent de Raymond?

MARIE-LOUISE. — Tu es fou! Tu rembourseras Raymond jusqu'au dernier sou! Et tu verras ma joie de me priver, comme je sacrifierai sans un regret l'élégance, les chiffons, les sales chiffons, les sales loques...

RICHARD. — Je ne comprends plus, Marise.

MARIE-LOUISE. — C'est tout simple! Tu gères, en quelque sorte, la fortune de Raymond, tu as le maniement de ses fonds, de sa caisse. Eh bien, à son insu, tu lui rendras les vingt et un mille cinq cents francs.

RICHARD. — Insensé!

MARIE-LOUISE. — Pas d'un coup! En plusieurs fois!

RICHARD. — Impossible!

MARIE-LOUISE. — Pourquoi? J'ignore vos affaires, mais pas besoin d'être sorcier pour glisser une somme par-ci par-là!... Tu imagineras bien un truc... du moment qu'il s'agit d'ajouter!... Et comme chaque fois tu conserveras la preuve...

RICHARD. — Marise, je te répète...

MARIE-LOUISE. — Ne le répète pas!... Je devine à ton accent qu'il y a un espoir... un petit espoir!... Ecoute! écoute! A la fin de la semaine, nous quittons le château. D'ici là, avec Isabelle, nous calmerons Raymond, nous le consolerons... Un père ne cherche que les motifs de pardonner! On lui en suggérera!... Les meilleurs! Dans deux ou trois jours, le souvenir de cette algarade n'existera plus... Je m'en charge!

RICHARD, *qui faiblit.* — Non, Marise...

MARIE-LOUISE. — Et tiens, quand la restitution sera complète, quand nous ne détiendrons plus un centime de ce méchant argent, si une confession doit soulager ta conscience, eh bien... eh bien, libre à toi! Ma faute paraîtra moins grave à ce moment-là, moins laide. Enfin, je ne m'opposerai plus à rien!

RICHARD. — Où nous as-tu menés! Misérable petite! Criminelle!

MARIE-LOUISE, *qui attire Richard vers le lit.* — Oui! criminelle par amour! Petite esclave ivre!... C'est que je t'appartiens terriblement! Je me serais vendue pour une caresse de toi!

RICHARD. — Tais-toi!

MARIE-LOUISE. — Riky, je t'appartiens! Je suis ta servante! Si tu m'ordonnes de tuer, je tuerai! Si tu m'ordonnes de mourir, je me tuerai! Je suis ta servante! Exige! Humilie-moi! Abuse de mon corps! (*Richard lui met sur les lèvres une main qu'elle écarte.*) Laisse! Laisse! c'est si bon ces mots-là! C'est si bon, c'est si voluptueux d'être asservie à ce point!... J'en jouis!... Mon amour, j'ai envie de toi! Prends-moi, Riky! prends-moi, tout habillée, comme l'autre jour! Viens!

RICHARD, *penché sur elle.* — Gueuse! Gueuse! Ma petite maîtresse!...

MARIE-LOUISE, *sur le lit, pâmée.* — Richard, je t'aime! J'ai si envie de toi!...

RICHARD, *se redressant tout à coup.* — Ah çà, je deviens gâteux, moi... J'oublie le plus beau!

MARIE-LOUISE. — Mon chéri...

RICHARD. — Marise... Mais, Marise... pourquoi Fernand s'est-il accusé? Pourquoi Fernand prend-il ta faute à son compte?

MARIE-LOUISE. — Parce que je le lui ai demandé!

RICHARD. — Voyons, voyons, voyons!... Tu le lui as demandé...

MARIE-LOUISE. — Oui!

RICHARD. — Où? Quand?

MARIE-LOUISE. — Ce soir... dans le parc...

RICHARD. — Ce soir?

MARIE-LOUISE. — Lorsque je vous ai quittés... lorsque je suis allée à la recherche de Fernand!

RICHARD. — Tu l'as donc trouvé?... Tu es revenue en déclarant...

MARIE-LOUISE. — Pour ne pas éveiller les soupçons!

RICHARD. — Ainsi, ton retour sans lui... puis son entrée, c'était un stratagème... Vous vous étiez concertés?

MARIE-LOUISE. — Oui, Richard.

RICHARD. — Ah!... (*Un temps.*) Et tu avais imaginé, séance tenante, toute cette comédie?

MARIE-LOUISE. — Je m'étais rendu compte, en écoutant Gondoin, que son erreur me laissait une chance de salut... oui... au prix d'une autre mauvaise action... La frayeur m'a inspirée... Sois pitoyable!

RICHARD. — Tu étais donc sûre de rejoindre Fernand?

MARIE-LOUISE. — Je l'avais vu s'éloigner vers le petit lac...

RICHARD. — En tout cas, tu étais sûre de son obéissance... Ton calme, ton sang-froid...

MARIE-LOUISE. — J'espérais qu'il me rendrait ce service.

RICHARD. — Tu n'as pas eu le loisir de lui demander un service! Non!... Tu ne t'es absentée que quelques minutes... le temps de donner des instructions, un ordre.

MARIE-LOUISE. — Un ordre...

RICHARD, *avec un regard de menace.* — Un ordre.

MARIE-LOUISE. — En effet, Fernand a accepté presque aussitôt...

RICHARD, *trop calme.* — Avoue, Marie-Louise, que tout cela est étrange! Je te défie de répondre à cette simple question : comment...

MARIE-LOUISE. — Ne la pose pas. Il est entendu que je ne te cache plus rien, ni mes pensées, ni mes actes. Je me suis adressée à Fernand parce qu'il me faisait la cour.

Richard est revenu au milieu de la chambre et Marise l'a suivi.

RICHARD. — Tiens, tiens!

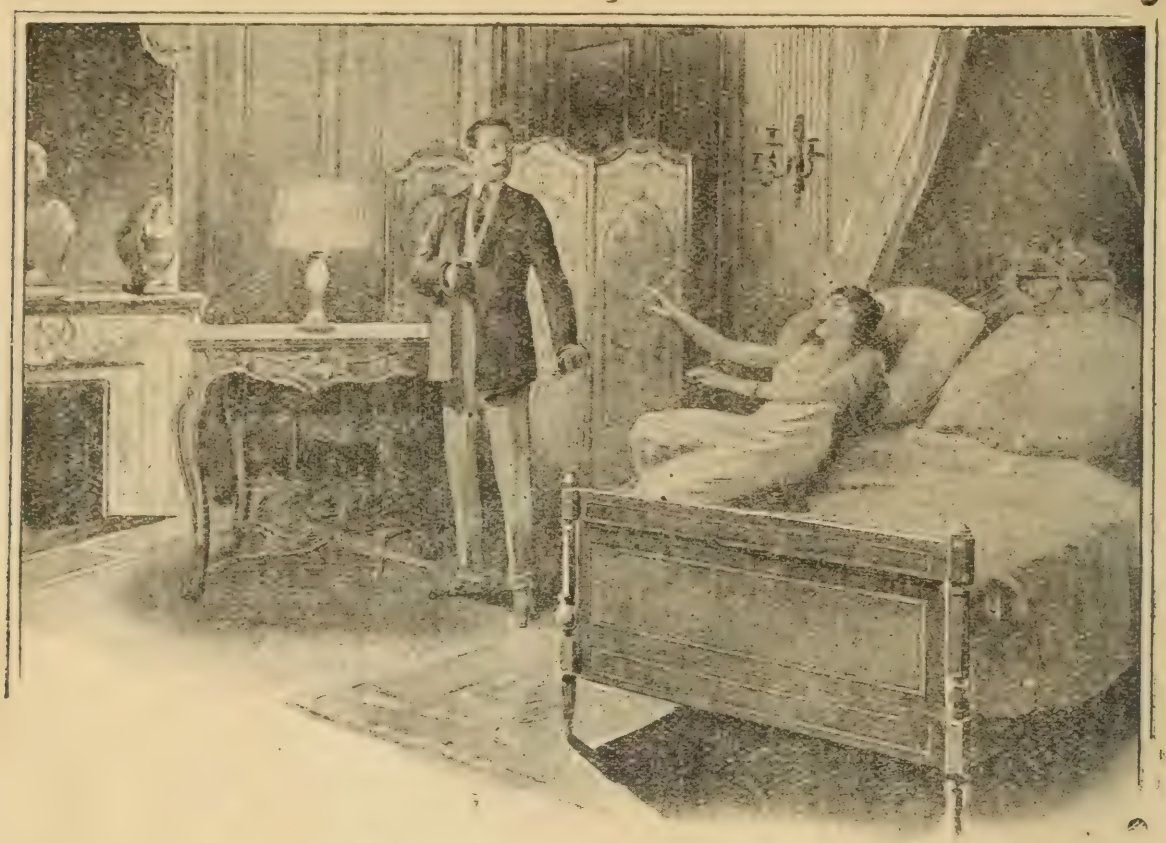
MARIE-LOUISE. — Une cour de gamin, de collégien, tu le devines...

RICHARD. — Il te faisait la cour depuis longtemps?

MARIE-LOUISE. — Depuis assez longtemps. Depuis le début de notre villégiature.

RICHARD. — Et tu ne m'as pas averti?

MARIE-LOUISE. — Cet enfant ne me paraissait pas bien dangereux! D'ailleurs, je ne redoute aucun homme, aucune tentation. Je t'aime!



MARIE-LOUISE. — RICHARD, JE T'AIME!

RICHARD. — Tu m'aimes, mais pendant quatre mois tu as toléré que...

MARIE-LOUISE. — Je me reproche cette coquetterie.

RICHARD. — Bon! Nous voici déjà à la coquetterie!

MARIE-LOUISE. — Je me reproche mes torts, mais envers Fernand seul; j'aurais dû le rabrouer plus tôt.

RICHARD. — Tu l'as donc rabroué?

MARIE-LOUISE. — Ce soir même!

RICHARD, *de plus en plus menaçant.* — Ah! Ah! ce soir!... Comme ça tombe!... Pas bien sévèrement, j'imagine, puisque deux heures après tu réclamais de lui un dévouement formidable... Formidable! A ta prière, ce garçon, la fierté même, se reconnaît publiquement coupable d'une indignité qu'il n'a pas commise! C'est héroïque! C'est sublime!... C'est curieux!

MARIE-LOUISE. — J'ai fait un vilain cal-

MARIE-LOUISE. — TU NE ME CONNAIS PAS, RICHARD !

cul. J'ai abusé de sa générosité... Je devinais chez Fernand un sentiment profond...

RICHARD. — Bah!... A la seconde, tu parlais des sentiments d'un collégien!

MARIE-LOUISE. — Ne tente pas de me faire trébucher dans mes mots! Je dis la vérité, Richard.

RICHARD. — Oh! Oh! Profitons de cette veine! Si Fernand ne volait pas, pourquoi entrait-il sans cesse dans nos appartements, en l'absence de Raymond, en l'absence d'Isabelle, en mon absence?

MARIE-LOUISE. — Et en mon absence!... Il montait à cette chambre pour cacher, pour déposer des lettres qui m'étaient destinées.

RICHARD. — Vous correspondiez?

MARIE-LOUISE. — Grand nigaud, je n'ai jamais écrit une seule ligne. Si tu avais pu les lire, ces lettres, tu comprendrais à quel point...

RICHARD. — Bien entendu, aucune ne subsiste.

MARIE-LOUISE. — Non. Je les ai rendues à Fernand, pour qu'il les détruise.

RICHARD. — Tu les a rendues à Fernand!... J'y suis! j'y suis!... Tu les auras rendues ce soir, sans doute?...

MARIE-LOUISE. — Parfaitement, ce soir...

RICHARD, *qui se contient à peine.* — Gredine! est-ce que tu as fini de te moquer de moi?

MARIE-LOUISE, *essayant d'embrasser son mari.* — Richard, mon biquet, mon aimé, tu plaisantes... c'est un jeu!

RICHARD, *la repoussant durement.* — Ah! va-t'en! Tu ne m'empaumeras pas deux fois!

MARIE-LOUISE, *violente aussi.* — Mais que supposes-tu à la fin?

RICHARD, *éclatant.* — Je ne suppose plus! J'ai eu dix-huit ans, ma petite, comme ce chérubin! Moi aussi je me suis glissé dans des chambres!... Moi aussi je me serais immolé.

MARIE-LOUISE. — Richard! prends garde, prends garde! tu regretteras tant!

RICHARD. — Je ne regrette rien! Je suis heureux, je suis ravi de te voir, de te voir enfin, de te voir telle que tu es!... Tu n'appliquais pas ta ruse uniquement à crocheter un tiroir, à vider une caisse! Tu me trompais aussi!

MARIE-LOUISE, *hors d'elle.* — Imbécile!

RICHARD. — Tu me trompais!... Tu me trompes! Seule une maîtresse dispose ainsi d'un gigolo!

MARIE-LOUISE. — Imbécile! Infâme!

RICHARD, *au paroxysme.* — Quitte ces airs d'amoureuse révoltée! Je ne marche plus! Amoureuse, tu ne le seras jamais! Une femme dépravée, te voilà! Des sens, oui! Du vice, oui! Tant qu'on veut, plus qu'on n'en veut!

MARIE-LOUISE, *d'une telle voix qu'elle oblige Richard à se taire.* — Tais-toi!... Je t'ordonne de te taire!... A présent, c'est ta vanité de mâle qui hurle et tu ne m'atteins plus! Mais je ne veux pas que tu te dégrades ainsi! Je ne veux pas aimer un goujat!

RICHARD. — Oh! tes injures...

MARIE-LOUISE. — C'est entendu! J'ai volé! j'ai volé! j'ai volé!... Crache-moi à la figure! Livre-moi! Publie ma honte! Mais je t'interdis de salir notre passé! Je te défends de toucher à ça!

RICHARD. — Et moi, j'ai assez écouté tes boniments!... Bonsoir!

MARIE-LOUISE, *se jetant devant la porte.* — Que prétends-tu faire?

RICHARD. — Eveiller ton petit monsieur, ma belle, et lui dire deux mots!

MARIE-LOUISE. — Tu ne sortiras pas!

RICHARD. — Ah! méfie-toi!

MARIE-LOUISE. — La jalousie t'égare, et je...

RICHARD. — Allez! place!

Il la saisit par un bras et la fait tournoyer.

MARIE-LOUISE, *qui est tombée à genoux.* — Richard!... Un seul mot!... Tu vois ces fenêtres... Si tu sors...

RICHARD. — Jette-toi sur les rochers! Je m'en fous!

Il est à la porte.

MARIE-LOUISE, *qui s'est relevée, s'élançant vers la fenêtre.* — Tu ne me connais pas, Richard!

RICHARD, *qui s'est ravisé.* — Arrête!... A quoi rime ce chantage?

MARIE-LOUISE. — Tu ne t'aviliras pas!

RICHARD. — Espères-tu m'emprisonner à perpétuité?

MARIE-LOUISE. — Je te demande de réfléchir! Le matin venu, agis comme il te plaira! Mais, d'ici là, si tu bouges...

RICHARD. — C'est bon! je cède! Allez!... allez!... (*Il l'oblige à quitter la fenêtre.*) Mais tu n'y gagneras rien. Nous passerons la nuit ainsi, face à face!

MARIE-LOUISE. — Je n'en souhaite pas davantage!

RICHARD, *levant la main sur elle.* — Garce!

MARIE-LOUISE. — Oui, frappe-moi!

RICHARD, *haineux.* — Tu serais trop contente! Attendons le jour!

MARIE-LOUISE. — TU ES DÉCIDÉ A NE PLUS RÉPONDRE ?

ACTE TROISIÈME

Neuf heures du matin. La bibliothèque du château.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE-LOUISE, RICHARD

Marie-Louise a revêtu une robe du matin, très simple. Richard est en veston. Tous deux paraissent nerveux et fatigués.

MARIE-LOUISE *prononce après un long, un très long silence.* — Tu es décidé à ne plus répondre? (*Mouvement d'impatience de Richard. Un silence.*) Au moins, fais-moi connaître ton verdict! A quoi suis-je condamnée? (*Un nouveau silence.*) Enfin, que crains-tu? Cette abominable nuit m'a brisée moralement et physiquement!... Je ne m'enfuirai pas! Je ne lutterai plus. (*Encore un silence.*) Tu as tort Richard!... Pourquoi m'infliger, par surcroît, cette angoisse?... Qu'as-tu résolu?

RICHARD. — Je viens de faire prévenir Raymond que je l'attendais ici. Tu sais quelle sera notre conversation. Ensuite on réglera l'autre compte. Je verrai si M. Fernand joue aussi serré que toi.

MARIE-LOUISE. — Mes compliments!... Ainsi, tout espoir est perdu! Dans cinq minutes tu auras cassé...

RICHARD. — Dans cinq minutes, j'aurai accompli mon devoir. Du reste, je t'en prie...

MARIE-LOUISE. — Sois tranquille! Je ne discute pas! Mais laissons là le devoir. A deux heures du matin, tu avais entendu ma confession, tu n'ignorais pas ma faute, mon crime, et ta conscience te permettait, cependant, de me pardonner, de me sauver... Oui, de me sauver! Et brusquement, parce que le plus inepte, le plus ignoble des soupçons traverse ton esprit....

RICHARD. — Soit! Mettons que, seule, la jalousie me pousse! Et c'est vrai! Raison de plus pour ne pas raisonner!... Les mots, c'est très joli, mais aussitôt que j'avais le dos tourné, Fernand se faufilait, Fernand grimpait à tes appartements! Voilà un fait! (*Mouvement de Marie-Louise.*) Non, Marie-Louise, non! J'ai cédé à ta menace! J'ai subi le délai que tu m'imposais, mais à présent il faut que je sache! Pendant ces heures d'effroyable contrainte, chacun de mes souvenirs, chacune de mes réflexions, chacune de tes réponses m'a rejeté devant la même sale image! Et, je te le dis, il faut que je sache!

MARIE-LOUISE, *qui s'est levée, qui se trouve près de la porte du hall, et qui prête l'oreille, à demi-voix.* — Chut!... Richard, on vient! Richard, je t'aime, je n'aime que toi! Je te jure que je n'ai jamais aimé que toi!... Il est temps encore! Une dernière fois, je te supplie...

RICHARD, *riant*. — J'admire ta vitalité. Tu m'amuses, tiens!

SCÈNE II

LES MÊMES, ISABELLE

ISABELLE. — Bonjour, mes amis.

RICHARD. — Bonjour, Isabelle.

ISABELLE. — Je suis rompue!... Je suis morte!... morte!... Cette nuit que nous venons de passer!... Ah! vous ne pouvez pas vous imaginer...

RICHARD. — Mais si! Mais si!

ISABELLE. — Nous ne nous sommes pas couchés, vous savez! Il y a une heure, je portais encore ma robe d'hier soir...

RICHARD. — Isabelle, j'ai prié que l'on remît un mot urgent à Raymond... Je lui demandais quelques minutes de conversation... Est-ce que...

ISABELLE. — Oui, oui, il va descendre... il s'habille... Je me suis dépêchée... Je tenais à le précéder... à vous parler à tous les deux... Mes enfants, une folie se prépare. Il faut qu'à tout prix vous détourniez Raymond du parti auquel il s'est arrêté.

RICHARD. — Quel parti?

ISABELLE. — Voici... Hier soir, après cette belle séance, lorsque Raymond et moi nous sommes remontés dans notre chambre, une crise de désespoir a chaviré ce malheureux homme... Il a sangloté... mais sangloté comme un enfant... Il pleurait, la tête appuyée sur mon épaule... enfin, un petit enfant... Un peu de calme reconquis, Raymond s'est rendu auprès de son fils. Leur entretien a duré trois heures... trois mortelles heures pendant lesquelles j'ai attendu mon mari anxieusement, je n'ai cessé de guetter son pas, son retour!... A la fin, il revient, maître de lui-même en apparence, mais très pâle, parlant d'une voix brève, un peu enrouée, avec des gestes, des tics que je ne lui connaissais pas. Au moins dix fois, il a répété dans un pauvre rire qui faisait mal: « Bizarre! très bizarre, on me l'a changé, on m'a changé mon fils! » Moi, je ne voulais pas interroger avidement, mais, aux quelques phrases prononcées, j'ai compris que Fernand ne témoignait qu'un très vague repentir, montrait une inconscience effrayante. Ah! ce garçon! Quelle énigme!... Bientôt, Raymond m'a priée de me mettre au lit et de le laisser méditer sur la situation. J'ai refusé de me coucher. J'ai ouvert un livre et j'ai fait semblant de lire. Raymond s'est abîmé profondément. A je ne sais quelle heure, au petit jour, il s'est levé tout à coup, il a sonné pour qu'on éveillât Aubry, son secrétaire, puis il m'a regardée très tendrement, il m'a embrassée, et il m'a annoncé du ton le plus naturel qu'il prenait une décision, celle d'exiler Fernand!

RICHARD. — De l'exiler!...

ISABELLE. — Enfin, de l'envoyer au loin!

RICHARD, *surpris*. — Ah!

ISABELLE. — Oui! Pour très longtemps!

RICHARD, *plus posément*. — Ah!... (*Un temps.*) Et où l'enverrait-il?

ISABELLE. — A Rio, ou, plus exactement, à Montefaccio!

RICHARD. — A la plantation?

ISABELLE. — Oui! Raymond n'écoute même pas mes prières. Fernand doit partir sur-le-champ. Il restera là-bas deux ans, jusqu'à sa majorité.

RICHARD, *d'un ton réfléchi*. — Ah!

ISABELLE. — Vous ne bondissez pas?

RICHARD. — Permettez, ma chère Isabelle, que j'examine...

ISABELLE. — Et toi, Marise, tu ne dis rien!

MARIE-LOUISE, *que l'émotion bouleverse, craintive, regardant Richard*. — Mais, Isabelle, je pense comme toi... Je...

RICHARD, *doucement*. — C'est bien, je préfère que Marie-Louise n'intervienne pas.

ISABELLE. — Vraiment, vous m'ahurissez l'un et l'autre! Vous aimez bien Fernand, cependant! Il est coupable, il est très coupable... j'en conviens... Mais, sans doute, nous ignorons certaines circonstances... Et, avant tout, le bonheur de Raymond! Mon pauvre grand se déchire lui-même, se mutile... Quand Fernand sera banni de la maison, quand il vivra au diable, à l'autre bout du monde, son père souffrira en dedans comme il a souffert devant moi depuis hier soir!... Non, mes chéris! je compte sur vous pour jeter bas ce projet qui est lamentable, qui est funeste, qui mènerait à...

SCÈNE III

LES MÊMES, RAYMOND

RAYMOND. — Pourquoi t'interrompre, mon enfant?

ISABELLE. — Raymond, j'ai dit à nos amis ta résolution.

RAYMOND. — Je ne te le reprocherai certes pas!... Je me disposais à les instruire.

ISABELLE. — Et puisque je ne suis plus consultée, puisque tu négliges mes avis...

RAYMOND, *tendrement*. — Isabelle!

ISABELLE. — J'engage énergiquement Marise et Richard à user de leur pouvoir pour que tu reviennes sur cette résolution!

RAYMOND. — Ma chère femme, comprends donc que tous les motifs qui existent d'incliner vers l'indulgence, mon cœur me les a ré-

pétés et répétés pendant cette mauvaise nuit. Aucun ne prévaut! Tu m'aimes, Isabelle, et tu ne te préoccupes que de mon sort, que de mon bonheur! Mais moi, sous peine de me comporter en pauvre sire, je dois faire bon marché de ces bêtises-là, je dois préserver l'avenir de mon fils.

MARIE-LOUISE. — QUEL EST CE JEU...

ISABELLE. — Seulement, tu ne lui tiens pas compte de son passé!

RAYMOND. — Pardon! Je ne l'oublie pas, ce passé. Fernand mérita longtemps mon immense confiance. Je continue à le prétendre.

ISABELLE. — Tu vois!

RAYMOND. — Je vois que mon gamin n'est pas armé pour son métier d'homme. Je vois que la première tentation l'a terrassé, qu'au premier jupon il se déshonore, qu'une gredine quelconque l'ensorcelle. Voilà ce que je vois!

ISABELLE. — Voilà ce que tu supposes!

RAYMOND. — Fernand ne s'en défend même pas! Pendant ma conversation avec lui, je guettais âprement des sanglots, un éclat, le remords!... J'ai attendu en vain!... Oh! on a versé quelques larmes, à cause de mes larmes à moi! Mon fils voulait bien me plaindre! Mais ce n'était pas de la pitié que je venais chercher! (*Imposant silence à sa femme.*) Crois-moi! Croyez-moi! Il faut que je mette des lieues et des lieues entre ce faible gosse et cette fille, entre ce malheureux gosse et Paris, les pièges, les turpitudes de Paris. Demain, un bateau des Messageries part de Pauillac. Eh bien, dans quelques minutes, Fernand quittera la maison et, ce matin même, il prendra le train pour Bordeaux. L'automobile est commandée, les malles sont prêtes. Aubry, qui entreprend sa douzième traversée, accompagne Fernand, me répond de lui, ne le lâchera pas d'une semelle pendant tout le séjour.

ISABELLE. — Raymond, c'est une chose affreuse!

RAYMOND. — Bien moins affreuse que tu ne l'imagines? On n'en meurt pas, Dieu merci, d'habiter le Brésil! J'y ai passé un tiers de mon existence!... Richard a fait le voyage cinq fois. Et puis, à quoi bon prolonger un débat cruel? Ici, mon petit court un péril et rien ne m'empêchera de l'y arracher, de l'expédier vers une existence robuste, vers sa régénération! Richard, tu désirais me parler?

RICHARD. — En effet, je comptais précisément t'entretenir de cette affaire, t'offrir de chercher avec toi une solution. Mais je viens de t'écouter, de t'écouter attentivement et... je n'ai plus rien à te dire.

ISABELLE. — Comment l'entendez-vous, Richard?

RICHARD. — Dans un cas aussi sérieux, un père m'apparaît non seulement comme le seul maître, mais encore comme le seul bon juge.

ISABELLE. — Oh!... Voyons, Marise...

Marie-Louise, terrifiée, presque défaillante, et que Richard n'a pas quittée des yeux, se tait.

RAYMOND, *interrompant Isabelle, et à Richard.* — Mon vieux, c'est parfait, nous nous comprenons. Et maintenant, à tous trois, j'adresse une prière! Fernand ignore la mesure prise, il ignore même que les domestiques achèvent d'emballer ses affaires. Je lui ai donné l'ordre de s'installer dès son réveil dans le petit fumoir et de me rejoindre ici à neuf heures. (*Regardant sa montre.*) Il va venir et apprendre mes intentions. Chers amis, je vous demande de demeurer, de m'entourer... Aussi bien, il faut que Fernand prenne congé des uns et des autres... et puis, hier soir, vous avez comme moi recueilli ses paroles, et puis... et puis... ces exécutions, je n'en ai vraiment pas l'habitude... Je suis malheureux... assez malheureux... et malgré... malgré tout... je me méfie un peu de moi-même! Voulez-vous rester?

RICHARD. — Certainement.

RAYMOND, *s'approchant d'Isabelle qui tente encore de le fléchir.* — Chut!... Chut!... c'est ainsi...

MARIE-LOUISE, *bas à Richard.* — Richard j'étouffe, j'étrangle... Quel est ce jeu... Tu as donc abandonné ton idée?... Tu ne parleras pas?

RICHARD, *à demi-voix, et impassiblement.* — Il faut le croire.

MARIE-LOUISE, *même jeu.* — Mais alors, pourquoi encourager Raymond? Pourquoi ne pas t'opposer à...

RICHARD, *même jeu.* — J'ai mes raisons.

MARIE-LOUISE, *même jeu.* — C'est atroce!... Tu me fais mourir. Tu sais, je sors... je m'en vais... je refuse d'assister à...

RICHARD, *même jeu.* — Reste ici!

MARIE-LOUISE. — Richard, pour rien au monde... je n'assisterai à...

RICHARD, *d'une voix très douce, mais en tenant fortement Marie-Louise par le poignet.* — Reste ici.

MARIE-LOUISE, *près de s'évanouir.* — Richard, par charité...

RICHARD, *qui articule à peine.* — Reste ici.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FERNAND

FERNAND. — Il est neuf heures... tu m'avais prié de...

RAYMOND. — Oui. Assieds-toi. (*Un temps.*) Mon enfant, nous nous sommes expliqués, toi et moi, longuement, très longuement, suffisamment. Tu n'entendras plus ni semonces, ni reproches. Je veux espérer que le Fernand d'autrefois n'est pas mort tout à fait et que déjà s'éveille en toi un passionné désir de recouvrer ta propre estime. Or, la vraie, la belle réhabilitation consisterait à acquérir par ton travail et à restituer, petit à petit, la somme dérobée. N'est-ce pas?

FERNAND. — Oui.

RAYMOND. — Eh bien, je vais te donner le moyen de gagner ta vie, de gagner cet argent. Oh! le programme ne te sourira probablement pas, mais en l'acceptant sans murmurer, tu commenceras à te relever à nos yeux. Tu te destinais à la diplomatie. Tu devras renoncer à cette carrière. Tu deviendras un industriel comme moi. A dater d'aujourd'hui tu fais partie de notre maison, tu toucheras des appointements. J'espère que tu t'initieras vite et qu'après ton service militaire je pourrai t'octroyer une part de bénéfices, enfin, te prendre comme associé. Je t'ai réservé un avenir assez enviable encore. Seulement, Fernand, tu n'ignores pas que nos principaux intérêts, que le centre de nos affaires, se trouvent au Brésil. Tu accompliras donc, comme le font tous nos employés, grands et petits, un stage dans l'Amérique du Sud. Et puisqu'en ces derniers temps l'atmosphère de Paris ne te réussit pas à merveille, j'ai décidé que tu t'embarquerais immédiatement.

FERNAND. — Immédiatement?

RAYMOND. — Immédiatement. Je suppose, d'ailleurs, qu'après l'incident d'hier, un délai de quelques jours te paraîtrait plutôt pénible. Il est des regards, des souvenirs que tu tiens certainement à éviter.

FERNAND. — Mais, papa, tu ne...

RAYMOND. — Enfin, mon cher garçon, quel que soit ton sentiment, il ne te reste qu'à obéir. Le bon Aubry, que tu aimes et qui t'aime, te sera un compagnon fidèle. Il t'attend à la gare d'Orléans. La voiture va t'y conduire et ce soir vous coucherez à bord du paquebot qui...

FERNAND. — Mais, papa, ce n'est pas possible. Ce n'est pas vrai! Tu ne vas pas me chasser ainsi!

RAYMOND. — Je ne te chasse pas, Fernand!

FERNAND. — Mais combien de temps faudra-t-il que je... que je...

RAYMOND. — Tu séjourneras, comme il est habituel, comme il est nécessaire, un an à Montefaccio et un an à Rio.

FERNAND, *dont le chagrin éclate.* — Deux ans! Je passerai deux ans sans vous voir, sans te voir!...

RAYMOND, *qui maîtrise son émotion.* — Deux ans, oui, Fernand.

FERNAND. — Deux ans! Ce n'est pas possible! Ce n'est pas possible! Deux ans!... Non, réfléchis encore!

RAYMOND. — C'est tout réfléchi, et tu te heurtes en vain.

FERNAND. — Mais c'est épouvantable!... Mais tu ne peux pas sérieusement... Non!...

RAYMOND. — Ne me force pas à te donner des raisons. Tu m'as causé une grande douleur, n'y ajoute pas la torture!

FERNAND. — Papa, cherche une autre punition... un châtiment...

RAYMOND. — Mon but n'est pas de châtier!

FERNAND. — Ecoute!... Ecoute!... Si je te promets, si je te jure que dans l'avenir...

RAYMOND. — Ah! tais-toi! pas ces mots-là! Je ne veux pas que tu sois le polisson que l'on met à la porte! Sépare-toi de nous en gaillard qui s'est ressaisi, qui comprend, qui approuve! Plus une parole!... (*Prenant Fernand par les mains.*) Au revoir, mon fils! Bonne chance! (*Il l'attire à lui, l'embrasse, et, très remué.*) Au revoir, mon grand garçon! Deviens et reviens un brave homme. (*Un court silence. Fernand, comme hébété, ne bouge pas. Energiquement.*) Allons! Fernand! Allons!... Fais tes adieux à Isabelle, à tes amis... Allons...

Un silence.

FERNAND. — Bien, bien... (*Un temps.*) Bien... (*Presque chancelant il s'approche d'Isabelle.*) Au revoir, Isabelle.

ISABELLE, *qui retient à grand'peine ses larmes, l'embrassant.* — Au revoir, mon cher petit..

FERNAND. — Au revoir, Richard.

RICHARD. — Au revoir, Fernand.

Ils se serrent la main. Fernand se dirige vers Marie-Louise, qui se raidit pour ne pas tomber. Leurs lèvres remuent, mais l'on ne perçoit aucune parole. Leurs mains se touchent à peine, puis lentement Fernand gagne la porte du hall. Au moment de l'atteindre, il se ravise, revient sur ses pas et tombe à genoux devant son père.

FERNAND. — Papa!... papa, aie pitié de moi!

RAYMOND. — Ah! va-t'en! J'ai honte de ton humiliation... Va-t'en! va-t'en! va-t'en!... C'est toi qui es à genoux et c'est moi qui supplie! Va-t'en!...

Fernand, éperdu, se relève et sort en courant.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins FERNAND

RAYMOND, *en pleurant.* — Mes enfants, nous venons de vivre une heure abominable.

RICHARD, *prenant Raymond par le bras.* — Et maintenant, Raymond...

ISABELLE. — Marise se trouve mal... (*S'élançant.*) Marise, Marise, ma petite Marise!

MARIE-LOUISE, *qui étouffe.* — Non!... rien... je n'ai rien!... rien!... Laisse! Laisse!... (*Elle écarte Isabelle et crie.*) Raymond, courez, arrêtez cette voiture! C'est moi qui ai pris l'argent!... C'est moi, c'est moi! c'est moi!

RAYMOND. — Hein?

MARIE-LOUISE. — Oui! oui! moi seule!... Mais courez!... courez! Raymond! puisque je vous dis que c'est moi! moi! moi!...

RAYMOND. — Qu'est-ce qu'elle raconte?

RICHARD. — La vérité! C'est ma femme qui vous a volé vingt mille francs.

RAYMOND. — Mais...

RICHARD. — Ai-je l'air de plaisanter? Va, rappelle cet enfant!

ISABELLE. — Dépêche-toi, Raymond!

Raymond s'élance au dehors.

SCÈNE VI

MARIE-LOUISE, ISABELLE, RICHARD

ISABELLE. — Richard, m'expliquerez-vous?

RICHARD. — Marie-Louise m'a devancé et j'en suis fort aise!... Oui, Isabelle, vous saurez toute la jolie vérité, mais d'abord, ménagez-moi, s'il vous plaît, un moment de tête à tête avec cette chère petite Marise!

ISABELLE. — Vous me terrifiez! Je vous demande en grâce de...

RICHARD, *trop calme.* — Excusez-moi, Isabelle. Force m'est d'insister pour que vous nous laissiez seuls, pendant une minute

---

SCÈNE VII

MARIE-LOUISE, RICHARD

RICHARD. — Eh bien, je suis enchanté, si enchanté que je n'éprouve aucun remords! Alors que je la croyais manquée, mon expérience réussit au delà de tout espoir!

MARI-LOUISE, *accablée.* — Hein? Comment?... Je ne sais pas.

RICHARD. — Ne fais pas l'innocente! Afin que je ne révèle pas tes méfaits, toute une nuit tu t'es débattue, tu t'es traînée, roulée, cramponnée, offerte et sans souci, bien entendu, de mes révoltes, de ma peine!... Tu mendiais le silence, la complicité, le salut! Tu regardais une dénonciation comme la déchéance la plus atroce, comme une mort! Et après tout ce travail, après tant d'efforts, tant de crispations, au premier sanglot du petit ami, sans me laisser le temps de proclamer la vérité, tu t'accuses toi-même à plein gosier, à pleins poumons. (*Riant faux.*) Ah! Ah! merci! Bravo!... Je suis renseigné!... (*Un temps.*) Oh! c'est commode de hausser les épaules!... Mais réponds plutôt! Réponds si tu le peux!...

MARIE-LOUISE. — Mon pauvre Richard!

RICHARD. — Ne me plains donc pas! J'ai voulu voir! J'ai vu!

MARIE-LOUISE. — Qu'est-ce que tu as vu?... Evidemment, je n'avais pas deviné que tu te livrais à une expérience!... Je me figurais que, par jalousie, par colère, tu... enfin, des bêtises!... Et je te le dis, j'aurais voulu tomber morte, sur place. Mais, quand Fernand s'est enfui en pleurant, quand Isabelle et Raymond ont pleuré, quand j'ai entendu l'automobile, quoique je ne te représente qu'une fille sans âme... tu as raison d'ailleurs... une petite bête de ruse et de mensonge... eh bien, j'ai tout de même senti quelque chose!... Et alors, j'ai crié!... j'ai crié pour délivrer le brave, le pauvre petit Fernand... Oui. Et j'ai crié aussi pour me délivrer moi-même, pour que le beau passé revive un jour, pour te reprendre, mon chéri!... Enfin, je ne peux pas t'expliquer... je m'explique mal, très mal... mais tu te rends compte, et tu me crois!... Sûrement, tu me crois!... Ne dis rien, ne dis rien!... Je n'ai pas fini... Mon amour, nous nous aimons... Quand on a souffert comme nous venons de souffrir, c'est qu'on s'aime... Tant pis pour toi! Tu partageras le sort de cette inconsciente de Marise, de cette scélérate... Richard, écoute-moi!... Tu me reproches mon explosion de tout à l'heure, mes aveux! Et, n'est-ce pas, la force invincible qui m'a jetée en avant, qui a précipité les mots, malgré moi, c'est ma folle passion pour Fernand... J'entendais garder le bien-aimé. Je n'entendais pas être séparée de lui!... Voilà ta pensée! Eh bien, moi, je te propose de nous expatrier tous les deux, toi et moi! De nous embarquer pour Rio à sa place! De changer de pays, de changer de continent, et de ne revenir que lorsqu'il te plaira... Tiens! de ne jamais revenir!... Je l'accepte avec joie! Allons, c'est une preuve, cela. Tu ne le nies pas, c'est une preuve, une vraie preuve!... (*Un silence.*) Richard, tu ne doutes plus? Tu ne me fais plus cette insulte? Je dis ce qui est, Richard! (*Un nouveau silence.*) Tu m'abrutis! Ah! je ne te connaissais pas. (*Un temps.*) Tout ce que je donnerais pour retrouver le détail, le fait qui convainc, qui éblouit... Attends! Non! Non! J'ai beau me griffer le cerveau... (*Soudain.*) Richard! Veux-tu sonner? Veux-tu faire appeler Fernand? Tu le questionneras, tu lui poseras toutes les questions qui te viendront. Ne me ménage pas, va!... Compare nos réponses! Cette humiliation que je redoutais par-dessus toutes les autres, maintenant je la subirai, je demande à la subir! Je la réclame. Je la veux!... Je veux me

RICHARD. — OH! C'EST COMMODE DE HAUSSER LES ÉPAULES!...

défendre, sortir de cette boue!... Cette nuit, au moment des six cents francs, tu as bien su interpréter ma pâleur, lire dans mes yeux, dans ma tête, me traquer, me forcer... Eh bien, use des mêmes moyens!... Aie le courage de révéler à l'autre tes soupçons. Mets-nous en présence là, à cette place! Acharne-toi sur lui, comme tu t'acharnes sur moi depuis des heures! Obtiens la vérité, coûte que coûte, et, si tu es un homme, tu reconnaîtras, ensuite, que tu m'outrages sans droit! Allons, Richard, sonne! Sonne, je t'en prie.

RICHARD, *qui s'est levé.* — Oui!

Un silence. Il traverse la scène et sonne.

MARIE-LOUISE. — Je suis contente!... Lorsque Fernand entrera, je lui dirai simplement qu'il ne te cache rien, et puis je me tairai, interroge.

Paraît un domestique.

RICHARD. — Priez M. Lagardes de vouloir bien venir jusqu'ici.

MARIE-LOUISE, *au domestique.* — M. Fernand!

RICHARD, *doucement.* — Non... M. Lagardes.

LE DOMESTIQUE. — Bien, monsieur!

Il sort.

MARIE-LOUISE. — Raymond!... Pourquoi?

RICHARD. — Patiente une seconde.

MARIE-LOUISE. — Oh! Richard! J'ai honte! J'ai honte!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RAYMOND

RAYMOND. — Eh bien?

RICHARD. — Ah! Raymond... Fernand t'a mis au courant?

RAYMOND. — Pas le moins du monde. Impossible d'arracher une réponse à ce garçon! Et je ne te le dissimule pas, j'ai hâte de...

RICHARD. — Je m'en doute. Voici donc l'affaire en deux mots. Elle est fort simple d'ailleurs... enfin fort simple à comprendre!... D'abord ton fils est innocent, absolument innocent.

RAYMOND, *un imperceptible soupir de soulagement.* — Ah!

RICHARD. — Oui, il n'a jamais pris, il n'a jamais songé à prendre un centime.

RAYMOND. — En ce cas...

RICHARD. — Chut!... Permets!... C'est, je te le répète, Marie-Louise qui ouvrait le tiroir d'Isabelle... Le mobile, tu le sauras... Moi, j'ai appris toute l'histoire entre une heure et deux heures du matin. Tu me connais depuis longtemps, Raymond, tu me tiens, je le crois, pour un brave homme et tu devines que mon premier mouvement a été de courir à ta chambre. Seulement, je me suis arrêté au seuil de la mienne. Marise s'accrochait à moi comme s'accroche une noyée... J'avais un peu pitié d'elle... Bref, pour la première fois de ma vie, j'ai hésité entre la chose propre et une chose moins propre... pas propre... Par exemple, je n'ai pas eu le temps d'hésiter beaucoup. Presque à la même seconde le plus désagréable des soupçons me pinçait, me happait... Il faut que je te dise tout bravement... J'ai été jaloux de Fernand.

RAYMOND. — Hein?

RICHARD. — Oui, oui, jaloux. Figure-toi que ce jeune homme s'est toqué de ma femme!... pour de bon!...

RAYMOND. — Voyons, Richard!...

RICHARD. — Je ne plaisante pas. Et lui non plus! Ton fils s'accusait, se sacrifiait par amour!

RAYMOND. — Enfin.

RICHARD. — Evidemment, c'est un peu vif, mais d'autre part c'est assez chic. En tout cas, c'est la vérité. Somme toute, il s'agit d'un grand caprice d'enfant. En d'autres circonstances, j'en aurais souri... (*Avec un regard à Marie-Louise défaillante d'émotion heureuse.*) A présent que je suis redevenu un homme net et bien portant, je ne m'y arrête plus... Mais, dans le désarroi de ma nuit, de ma découverte, et les coïncidences aidant, mon imagination a fumé!... Je me suis attribué des droits d'inquisiteur. J'avais mis en balance le chagrin d'un père déçu, l'inquiétude d'un mari qui... Et puis, tiens, je te raconte des blagues!... Je n'ai rien pesé du tout... Je ne me fichais pas mal de ta douleur à toi! La jalousie me mordait! J'ai souffert comme un blanc-bec, comme une brute. Je voulais savoir!... Ce matin encore j'ai poussé à la roue, j'ai encouragé cette confrontation idiote, barbare... Je voulais savoir! je voulais savoir et... Et je te demande pardon. Veux-tu me pardonner? (*Raymond hausse les épaules et lui tend simplement une main que Richard serre longuement. Un temps.*) Eh bien, mon vieux, je te remercie.

RAYMOND. — Non.

RICHARD. — Si. (*Désignant Marie-Louise blottie misérablement dans un fauteuil et qui cache son visage.*) Et maintenant, regarde... Oh! je ne fais pas le malin! Je l'aime plus que je ne le supposais... Et de son côté, elle tient à moi. Elle volait pour se faire jolie, pour que je la trouve jolie... aussi jolie, aussi chic que les autres... Tu comprends?... Bien sûr, le vol, il n'y a rien de plus bas!... de plus laid!... Mais elle est éprise, elle est inquiète, elle est passionnée, et dans ce domaine-là!... Quand on voit

FERNAND. — JE SOUFFRE, MARISE, JE SOUFFRE TANT!

un gaillard de ma trempe avec mes épaules, un gaillard qui passe pour solide, tourbillonner comme une poussière... N'est-ce pas?... Et puis, tout à l'heure, elle a eu ce cri. Il était bien, son cri!... Depuis qu'elle m'a parlé, je lui sais gré d'avoir osé ça, d'avoir crié l'innocence de Fernand, sous mon regard, malgré mon regard... Et aussi, j'avoue des torts... Nous autres, nous n'enseignons qu'un devoir à nos femmes: celui de plaire... Lorsqu'elles sont désirables, désirées, c'est nous qui triomphons. Elles le savent bien... Cette petite, au lieu de chercher en elle une compagne, une vraie, je l'ai inconsciemment dressée à la coquetterie... Enfin, mon pauvre vieux, il faut que tu lui pardonnes à elle aussi, car je l'aime... Regarde-moi... Tu sais ce que ça veut dire?... Je l'aime...

RAYMOND. — Eh bien, prends-la dans tes bras!

RICHARD. — Minute! Je mets une condition à ta clémence!... Tu jugeais que cette algarade méritait le Brésil. Je partage ton avis! Si tu n'as pas perdu toute confiance en ton vieux copain, j'accepte la situation que tu m'offrais avant mon mariage. C'est nous qui nous embarquerons à Pauillac.

RAYMOND. — Vous ne comptez pas vous mettre en route demain?

RICHARD. — Non, nous prendrons le paquebot suivant. Il me faut quinze jours pour régler mes affaires. Mais, ces quinze jours, nous les passerons à Paris et loin de vous.

RAYMOND. — Oh!

RICHARD. — Mon ami, je me suis fourré cette idée-là dans la tête, et rien ne l'en délogera. L'automobile est prête, eh bien, elle va nous transporter à Paris. Ce soir, la femme de chambre et les bagages nous rejoindront.

RAYMOND. — Mes enfants, ne serait-ce que pour éviter les racontars...

RICHARD. — Raymond, je sais que ton bon cœur t'inspirera mille ruses. Ne les emploie pas. Nous avons passé un fichu quart d'heure, elle et moi, et nous avons besoin de prendre du large. Je t'assure...

RAYMOND, *résigné*. — Alors...

RICHARD. — Cependant n'oublions personne... Il reste Fernand... ce Fernand!... Nous ne pouvons pas disparaître ainsi, sans le revoir!... D'abord, ce serait... ce serait bête, tu ne trouves pas?... Envoie-le-moi, hein?

RAYMOND. — Je vous l'envoie... (*Au moment de sortir.*) Marise...

MARIE-LOUISE, *sans lever les yeux*. — Raymond?

RAYMOND. — Ma petite Marise, avec Isabelle, je vais vous attendre. Nous vous attendrons pour vous souhaiter bon voyage... pour vous embrasser. Vous viendrez, n'est-ce pas?

MARIE-LOUISE, *avec gratitude*. — Oui, Raymond.

RAYMOND. — A tout à l'heure!

SCÈNE IX

MARIE-LOUISE, RICHARD

RICHARD, *après un temps*. — Approche!

MARIE-LOUISE, *quand elle est tout près de son mari*. — Richard...

RICHARD. — Tais-toi!

Il la prend et la serre contre lui. Une longue étreinte.

MARIE-LOUISE. — Mon cher mari...

RICHARD. — Tais-toi! Tais-toi!... (*Un silence, changeant de ton.*) Ah! occupons-nous de ce jeune homme!

MARIE-LOUISE. — Ne le bouscule pas.

RICHARD. — Sois tranquille.

MARIE-LOUISE. — Que vas-tu lui dire?

RICHARD. — Je lui dirai... des tas de choses... Je lui dirai: « Tu t'es conduit comme un petit galopin, et comme un petit héros. » Non, non... Je lui dirai que l'heure sérieuse a sonné, qu'il faut sortir du roman... Tiens, je lui dirai l'attitude d'Isabelle, comme elle l'a défendu, comme elle s'est battue pour lui, en vraie maman. Je lui dirai surtout...

SCÈNE X

LES MÊMES, FERNAND

FERNAND. — Me voici, Marise.

MARIE-LOUISE. — Fernand, c'est Richard qui désire vous parler.

RICHARD, *prenant aux épaules Fernand prêt à se cabrer*. — Ecoute, toi!... (*Un silence. Richard lâche Fernand et fait simplement.*) Non. (*Puis à Marie-Louise.*) Dis-lui adieu!

Il sort.

SCÈNE XI

MARIE-LOUISE, FERNAND

FERNAND. — Alors, vous partez?

MARIE-LOUISE. — Vous avez été très bon, Fernand.

FERNAND. — Vous partez?

MARIE-LOUISE. — Oui... Je n'oublierai jamais votre secours. J'en emporte le souvenir humble et profond.

FERNAND. — Vous vous en allez pour longtemps?

MARIE-LOUISE. — Notre exil remplacera le

MARIE-LOUISE. — MON CHER MARI...

vôtre. Il le faut. Je quitterai cette demeure la tête basse.

FERNAND. — Et puis un second voyage de noces n'a rien qui vous déplaise... Evidemment... c'est logique... c'est très bien. Au revoir, amusez-vous!

MARIE-LOUISE. — Ne me soyez pas injuste!... N'ayez pas ce chagrin-là!... J'ai si peur, Fernand.

FERNAND. — Peur?

MARIE-LOUISE. — Peur de vous!...

FERNAND. — De moi?

MARIE-LOUISE. — Peur de vous laisser... peur d'un malheur.

FERNAND. — Ah! vous craignez que je ne me tue?... que je n'assombrisse votre lune de miel?

MARIE-LOUISE. — Je crains votre désespoir. Ne vous vengez pas de la vie en faisant une malheureuse!

FERNAND. — Rassurez-vous! D'abord, je suis têtu, moi! J'espère toujours et quand même. J'attendrai votre retour!

MARIE-LOUISE. — Vous mentez, mais votre voix ne ment pas! Mon petit sauveur, je vous implore!... Montrez-vous généreux et beau jusqu'au bout... Jurez sur..

FERNAND. — Vous avez ma parole que...

MARIE-LOUISE. — Jurez-le sur moi!

FERNAND. — Pourquoi?... puisque...

MARIE-LOUISE. — Jurez-le sur moi!...

Un silence.

FERNAND, *éclatant en sanglots.* — Marise, vous partez!... vous partez... Je vous perds!... Je souffre!... Je souffre, Marise, je souffre tant!

Il s'est laissé tomber sur une chaise.

MARIE-LOUISE. — Et l'heure viendra si vite où vous regarderez votre douleur d'aujourd'hui avec surprise, avec les yeux d'un étranger... Mon Fernand, vous qui pleurez, vous rirez! Oui, vous rirez en songeant que vous vouliez mourir pour la misérable petite créature que je suis!... pour Marise!

FERNAND, *que les larmes étouffent.* — Vous partez! vous partez! C'est déchirant!

MARIE-LOUISE. — Le temps presse!... De grâce...

FERNAND. — Ne redoutez rien! Je jure...

MARIE-LOUISE. — Sur moi?

FERNAND. — Sur vous!

Le bras appuyé sur la table, la tête cachée au creux du bras, il pleure convulsivement.

MARIE-LOUISE, *courbée vers lui.* — Fernand, mon ami, mon frère...

Elle se penche davantage, l'embrasse et sort.

A MON CHER MAITRE ET AMI

CATULLE MENDÈS

H. B.

JOUJOU

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase, le 26 novembre 1912.

PERSONNAGES

	MM.
MAURICE ROYERE	CALMETTES.
HUBERT LE CERTIER	HUGUENET.
MAX DALICET	RICHE.
UN MAITRE D'HOTEL	DARCY.
	Mmes
JOUJOU	JEANNE GRANIER.
BLANCHE ROYERE	SUZANNE DESPRÉS.
GERMAINE DALICET	RYTER.
THERESE	A. ROGÉ.

MAURICE. — TOUTES LES FEMMES DOIVENT ENVIER TON SORT

ACTE PREMIER

Un salon dans un château. Ameublement sympathique et franchement élégant. A droite, porte-fenêtre sur le parc et piano à queue. A gauche, porte cintrée ; au fond, grande porte vitrée à travers laquelle on aperçoit le hall.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCHE, MAURICE

Blanche, trente ans, le charme des irrémédiables maladies, peignoir d'après-midi estival chic et simple. Elle est à demi étendue sur la chaise longue. Maurice, type d'homme très homme, trop homme pour plaire beaucoup aux hommes ; il est en smoking et se tient, au lever du rideau, debout devant la porte fenêtre.

MAURICE, *tapotant sur la vitre une sorte de marche plutôt funèbre et à trois notes.* — Pom, pom, pom... Pom, pom, pom... Pom, pom, pom... Pom, pom, pom... (*Il va à la table, allume une cigarette puis retourne à la fenêtre et reprend ses :*) Pom, pom, pom...

BLANCHE, *interrompant la lecture d'une revue.* — Très jolie, Maurice, ta petite chanson !

MAURICE. — N'est-ce pas ? (*Un temps. Il bâille.*) What's the time ?

BLANCHE. — Six heures moins le quart.

MAURICE. — Eh bien ! ils ne se pressent pas de rentrer, Joujou et Max ! A quelle heure sont-ils partis ?

BLANCHE. — Tout de suite après le déjeuner, tu faisais ta méridienne.

MAURICE. — Alors, je dormais bien, l'automobile ne m'a pas éveillé... Et Joujou est sortie sur cet engin ? Je lui souhaite de l'agrément.

BLANCHE. — La voiture a dû marcher aujourd'hui.

MAURICE. — Ce serait bien extraordi-

naire... Dis donc, elle songe sérieusement à nous quitter, Joujou?

BLANCHE. — Sa mère l'attend, elles ne se sont pas vues depuis des éternités...

MAURICE. — Aussi, on n'a pas une mère qui habite la Normandie toute l'année. Tu sais qu'elle va joliment me manquer!

BLANCHE. — Je comprends ça!

MAURICE. — Tâche de la retenir jusqu'à la fin du mois. Malverney sans Joujou... triste... triste!...

BLANCHE. — Tu peux compter que je ferai l'impossible!

MAURICE. — Cette Joujou! quelle belle gaieté franche, pas factice! Ah! la jolie nature! (*Bâillant.*) Pas moyen de s'ennuyer avec cette femme-là! (*Un temps.*) Tu la trouves bien, physiquement, Joujou?

BLANCHE. — Cette question! Joujou est une femme séduisante.

MAURICE. — N'est-ce pas? Et puis ce sourire... Le sourire de Joujou, c'est comme de la musique très douce sur des paroles spirituelles... Il a quelque chose de tendre et de moqueur... (*Maurice est devant la cheminée et s'examine dans la glace. Avec un coup de poing sur le marbre.*) Tonnerre de tonnerre!

BLANCHE, *sursautant.* — Quoi?

MAURICE. — Ma figure engraisse.

BLANCHE. — Oh! que tu m'as fait peur!

MAURICE. — J'engraisse! (*Allant à elle.*) Tiens, regarde!

BLANCHE. — Pas d'une ligne!

MAURICE. — Oui, oui... (*Retournant à la glace.*) C'est normal, du reste, trente-neuf ans et demi, le menton s'empâte, bientôt le cheveu tombera.

BLANCHE. — Enfin, Maurice, tu rêves! ta figure n'a pas changé le moins du monde; tu as très bonne mine, voilà tout.

MAURICE. — J'ai bonne mine? Oui, c'est vrai, j'ai bonne mine... J'engraisse un peu, mais j'ai une mine adorable... Je me trouve, moi aussi, assez appétissant; la campagne, ça n'est pas toujours drôle, mais ça vous retape son homme! (*Se palpant.*) Blanche, je suis en forme, en pleine forme; je bous, je gronde, je suis sous pression!... Ah! là là! se bien porter, c'est tout de même la plus belle des sensations. (*Un temps.*) A propos, tu vas mieux, toi?... Oh! tu vas beaucoup mieux.

BLANCHE. — Aujourd'hui, précisément, je ne me sens pas trop vaillante; je suis très oppressée, j'ai mal dormi.

MAURICE. — Pff! Quelle idée! oppressée avec ces couleurs-là!...

BLANCHE. — Oh! dans l'ensemble il y a du progrès, beaucoup de progrès; à moi aussi notre été me profite... Je vis assez heureuse à Malverney... D'abord, j'y vis très près de toi, je te vois souvent, à déjeuner, à dîner, dans la journée...

MAURICE. — Je ne sache pas qu'en hiver tu mènes l'existence d'une femme abandonnée.

BLANCHE. — Non, non! mais à Paris tu es très pris; tu n'as souvent que cinq minutes à me consacrer le matin, et tu passes quelquefois un jour ou deux sans prendre de repas à la maison; note que je trouve ça trop naturel... je ne peux guère sortir, et toi tu as tes affaires, tes relations... Seulement j'apprécie d'autant plus ta constante présence ici... Ici même, quand tu n'es pas auprès de moi, je te sais dans les environs, je sais que tu ne tarderas pas à rentrer... C'est plus gentil, n'est-ce pas?... Enfin, moi je... enfin, oui, ça me fait plaisir.

Elle lui a pris la main.

MAURICE. — Oh! oh! c'est une déclaration.

BLANCHE. — C'en est une, je l'avoue, mais avoue, toi, que je n'abuse pas du genre; je ne t'ennuie pas souvent.

MAURICE. — Mais tu ne m'ennuies pas du tout! Je trouve ça très... très naturel...

BLANCHE. — Si tu trouves ça naturel, tout va bien!

MAURICE, *qui lui caresse machinalement les cheveux.* — Ne te paie pas ma tête.

BLANCHE. — Veux-tu me faire un plaisir.

MAURICE. — Avec plaisir.

BLANCHE. — Veux-tu m'embrasser?

MAURICE. — Je veux.

Il se penche et l'embrasse sur les yeux.

BLANCHE. — Mieux que ça; comme si tu m'aimais beaucoup.

MAURICE. — Mais je t'aime beaucoup.

Il l'embrasse sur la bouche.

BLANCHE. — Je suis un peu ridicule aujourd'hui...

MAURICE. — Comment, tu pleures?

BLANCHE. — Non, non... ne fais pas attention.

MAURICE. — Je ne reconnais pas ma petite Blanche si raisonnable!

BLANCHE. — C'est vrai, je me trouve grotesque. Tu sais que je ne suis pas la femme de ces histoires-là... C'est fini, du reste. Excuse-moi, j'ai été tout à fait grotesque. (*S'efforçant de sourire.*) Cette nuit, je me suis sentie assez souffrante; alors, j'ai eu des pensées un peu tristes, tout cela m'est revenu tout à l'heure...

MAURICE, *accroupi près de la chaise longue.* — Mais quelles pensées? Des pensées folles! Parce que tu as été légèrement malade l'année dernière? Mais tu es complètement guérie! Des pensées tristes avec une vie comme la tienne!... Que peux-tu bien souhaiter de mieux? Tu habites à Paris un appartement merveilleux, un beau château à la campagne, tu es entourée d'amis qui t'adorent et qui sont charmants, tu as un mari... je ne trouve pas d'adjectifs dignes

BLANCHE. — LA VOITURE A DU MARCHER AUJOURD'HUI.

de moi... toutes les femmes doivent envier ton sort; alors vraiment je me demande...

SCÈNE II

LES MÊMES, HUBERT LE CERTIER

Le Certier, quarante-cinq ans, de l'allure.

LE CERTIER, *se cachant la figure dans son chapeau.* — Oh! pardon!... je ne savais pas, je n'ai rien vu, je repasserai.

BLANCHE. — Mais, entrez donc notre oncle.

LE CERTIER. — Non, non, je vous dérange.

BLANCHE. — Notre oncle, vous ne nous dérangez jamais!

LE CERTIER. — C'est que je m'ai tout l'air d'interrompre un tête-à-tête.

BLANCHE. — Oh! de vieux mariés comme nous...

MAURICE. — De vieux mariés... de vieux mariés... Si Hubert n'était pas arrivé fort mal à propos...

LE CERTIER. — Je peux m'en aller.

BLANCHE. — Il serait trop attrapé!

LE CERTIER. — Alors, la sage Blanche se livre entre chien et loup à ces petits jeux conjugaux!

BLANCHE. — Bien rarement, notre oncle, bien rarement!

MAURICE, *vivement à Le Certier.* — D'où sors-tu, toi?

LE CERTIER. — Mais de mon petit pavillon, de mon logement.

MAURICE. — Ah! tu n'es pas un invité encombrant, on ne te voit jamais!

BLANCHE. — Vous savez qu'en septembre, il y fera très froid, dans le petit pavillon!

MAURICE. — Il n'y a pas de cheminée.

BLANCHE. — Venez habiter le château, je vous donnerai la grande chambre de la rotonde.

MAURICE. — Viens donc, tu seras tout aussi isolé.

LE CERTIER. — Mes chers amis, si vous avez pour moi ça d'affection, il faut me laisser dans votre pavillon où je vis si heureux.

MAURICE. — Elles te tiennent à cœur, tes petites habitudes, hein, vieux maniaque?

LE CERTIER. — Parfaitement; et puis là-bas, mon valet de chambre habite au-dessus de chez moi, je n'ai qu'à frapper au plafond avec ma canne pour le faire descendre, j'adore ça.

MAURICE. — Encore un qui doit avoir la vie grise avec ce valet de chambre!

BLANCHE. — Est-il vrai que vous lui donnez vos ordres par signes?

MAURICE. — Oui; il prétend que tu ne lui a pas adressé la parole depuis douze ans.

LE CERTIER. — Il exagère.

BLANCHE. — Enfin, notre oncle, à quoi passez-vous vos journées?

LE CERTIER. — Je les passe avec vous, en partie.

BLANCHE. — En très petite partie! Et le reste du temps?

LE CERTIER. — Le reste du temps, je rêvasse; je fais de l'hygiène, je lis, j'écris... tenez, je viens d'écrire longuement à mes neveux...

MAURICE. — Tous les hommes sont tes neveux.

BLANCHE. — Puisque vous êtes notre oncle à tous.

LE CERTIER. — Eh bien, aux fils de feu mon frère, si vous préférez.

MAURICE. — Deux belles fripouilles! Tu en es content?

LE CERTIER. — Assez content... le plus jeune s'est fait refuser à Saint-Cyr, mais l'aîné a été reçu au cercle.

MAURICE. — Tu ne peux rien dire.

LE CERTIER. — A propos, je lui cherche un conseil judiciaire, à l'aîné: j'ai pensé à toi.

MAURICE. — Tu es vraiment bien gentil.

SCÈNE III

LES MÊMES, GERMAINE

Germaine, vingt-six ans et jolie, toilette d'intérieur très élégante.

GERMAINE. — Tiens! vous êtes tous là!

MAURICE. — On le dirait.

BLANCHE. — Qu'est-ce que tu es devenue depuis le déjeuner, ma petite Germaine?

GERMAINE. — J'ai dormi, figure-toi...

BLANCHE. — Tout le temps?

GERMAINE. — D'un trait.

MAURICE. — Joies de la campagne!

GERMAINE, *à Blanche.* — Et toi?... Voyons cette frimousse... un peu pâlotte aujourd'hui...

BLANCHE. — Tu trouves?

MAURICE. — Patatras! Patatras! Voilà une femme, la mienne, qui ne souffre que d'une maladie imaginaire, et ses bonnes petites camarades trouvent fin d'entretenir sa manie. « Tu as les yeux cernés... tu as la figure tirée. » Ah! vous êtes malignes!

GERMAINE. — Il me semble, mon petit ami, que vous avez le verbe un peu haut.

MAURICE. — Votre petit ami vous dit: zut!

GERMAINE. — Pourquoi s'est-il mis en smoking au milieu de l'après-midi?

MAURICE. — Parce qu'il est allé se promener à cheval et qu'il n'a pas éprouvé le besoin de faire deux toilettes avant le dîner.

GERMAINE. — Et puis vous êtes persuadé que le smoking vous sied à ravir... Si! si! vous m'avez confié cela une fois.

MAURICE. — Le smoking me va comme

GERMAINE. — TIENS!
VOUS ÊTES TOUS LA!

MAURICE. — Tu vas mettre ton manteau.

tous les autres vêtements, c'est-à-dire très bien. Il y a certains hommes qui savent s'habiller et d'autres qui ne sauront jamais... Je ne dis pas cela pour votre mari, chère madame.

GERMAINE. — Oh! lui!... A propos, il n'est pas rentré. Max?

BLANCHE. — Pas de nouvelles.

GERMAINE. — Ils s'en paient une balade tous les deux!

MAURICE. — Vous êtes jalouse?

GERMAINE. — Jalouse de Max!!!

MAURICE. — Ou de Joujou.

GERMAINE. — Oh! de Joujou! Ecoute-le, Blanche.

BLANCHE. — On n'est pas jalouse d'une amie de cette trempe-là!

GERMAINE. — Et puis, je suppose que si elle se décidait à... hum! Joujou s'offrirait quelque chose d'un peu mieux que mon seigneur et maître.

MAURICE, *à Germaine*. — Alors, vous croyez sincèrement que jamais Joujou n'a... hum?

GERMAINE. — Je ne le crois pas, j'en suis sûre!

MAURICE. — Les femmes ont autant de candeur que de duplicité.

GERMAINE. — Mais vous êtes fou... Demandez à Blanche, qui a été élevée avec elle et qui connaît son passé pour ainsi dire heure par heure...

BLANCHE. — Maurice le sait bien, Joujou n'a pas à se reprocher l'ombre d'une faiblesse.

GERMAINE. — J'en mettrais nos quatre têtes à couper.

MAURICE. — La vôtre suffit.. Alors, c'est un marbre. Votre amie?

GERMAINE. — Un marbre!

MAURICE. — Dame! a-t-elle été amoureuse de son mari?

BLANCHE. — Ce pauvre Meyran!... Il ne faut pas demander l'impossible!...

MAURICE. — Meyran était un homme des plus estimables.

BLANCHE. — Oh! Maurice, tu ne pouvais pas le souffrir!

GERMAINE. — Il est inouï, ma chère!... Il vous soutiendrait mordicus des choses... Et vous, notre oncle, vous êtes là et vous ne dites rien, défendez Joujou, voyons!

LE CERTIER. — Mes chers amis, voulez-vous mon avis? Je ne trouve pas votre conversation très... très chic.

MAURICE. — Et pourquoi?

LE CERTIER. — Oh! elle n'a rien de criminel, mais enfin Joujou est notre amie très chère, elle nous vient pour ses très chers amis, et certainement elle compte qu'en son absence nous ne la discutons pas, nous ne l'épluchons pas, comme s'il s'agissait de madame Trois Etoiles.

BLANCHE. — Hubert a mille fois raison.

MAURICE. — Hubert tourne au vieux raseur.

LE CERTIER. — Il est possible que je sois un raseur, mais, alors, je l'ai toujours été, car mes opinions n'ont pas varié sur ce point-là. Du reste, à quoi bon tout ceci? Nous sommes très convaincus, toi le premier, que l'existence de Joujou est pure comme cristal et...

MAURICE. — Mais je n'en suis pas convaincu du tout!

LE CERTIER, *nerveux*. — Eh bien, tu es un imbécile!

BLANCHE. — Oh! oh! notre oncle!...

GERMAINE. — Hé! là! Vous n'allez pas vous battre!

MAURICE. — Hein! ces vieillards, quand on les taquine... avez-vous vu?

GERMAINE. — Eh bien, depuis que je connais notre oncle, c'est la première fois que...

LE CERTIER, *très doux*. — Excuse-moi, mon cher Maurice, l'expression a dépassé ma pensée... je voulais dire : « Tu es... tu es un imbécile! »

MAURICE. — Du moment que tu rétractes!... (*A Blanche qui s'est levée.*) Tu sors?

BLANCHE. — Je me sens un peu oppressée vraiment. Il faut que je fasse quelques pas... Tu veux venir avec moi?

MAURICE. — Oui.

BLANCHE. — Tu sais, si ça t'ennuie...

MAURICE. — Pourquoi ça m'ennuierait-il? Seulement tu vas mettre ton mantelet... si, si!

BLANCHE. — La soirée est si douce!

MAURICE. — Tu vas mettre ton mantelet! (*A Germaine et tout en aidant Blanche.*) Qu'est-ce que vous avez à rire, vous? Je n'ai plus le droit de montrer des égards à ma femme?

GERMAINE. — Du calme, mon petit ami.

BLANCHE. — Vous ne nous accompagnez pas tous les deux?

LE CERTIER. — Non, non, nous nous en voudrions de troubler cette petite idylle.

SCÈNE IV

GERMAINE, LE CERTIER

GERMAINE. — Pauvre Blanche!

LE CERTIER. — Oh! elle est mieux portante!

GERMAINE. — Il faut encore les soins les plus minutieux...

LE CERTIER. — Royère assure qu'elle est complètement valide à présent!

GERMAINE. — Il a fini par se le persuader à lui-même; comme ça, il peut faire ses petites farces sans remords! Ah! l'égoïsme des mâles!

LE CERTIER. — Ne m'en parlez pas!

GERMAINE, *suivant le couple des yeux*. — C'est ça, riez!... vous vous valez tous!... (*Regardant dans le parc.*) Cette Blanche, la voilà toute heureuse parce que son mari daigne se promener avec elle.

LE CERTIER. — Moi, je trouve Royère très gentil pour sa femme.

GERMAINE. — Très gentil!... Très gentil ce garçon qui la trompe toutes les cinq minutes!

LE CERTIER, *incrédule*. — Toutes les cinq minutes!

GERMAINE. — Oui, enfin...

LE CERTIER. — Je ne dis pas, je ne dis pas... Royère est un peu coureur, mais l'important, avouez-le, est que Blanche n'en sache rien... Eh bien, elle n'en sait rien.

GERMAINE. — Et je me demande comment elle fait pour n'en rien savoir! Maurice ne prend pas les plus élémentaires précautions.

LE CERTIER. — Mais si, ma chère enfant. Maurice prend des précautions... La preuve, c'est que l'état de choses actuel existe depuis une dizaine d'années. Et croyez-moi, il n'est pas près de cesser; Maurice aura encore beaucoup de maîtresses et Blanche continuera à l'ignorer.

GERMAINE. — Tant mieux! quelle catastrophe si elle apprenait quoi que ce soit!

LE CERTIER. — Parbleu!... Encore une qui « aime! ». Belle invention que l'amour! Vous me faites tous pitié! Vive ma bonne existence simple, égoïste et hygiénique!

GERMAINE. — Allons, allons notre oncle, ne faites donc pas le malin!

LE CERTIER. — Je ne fais pas le malin!

GERMAINE. — Mais si! Le plus sentimental et le plus tourmenté de nous tous, c'est vous!

LE CERTIER. — Moi! Parce que vous m'avez connu une ou deux bonnes amies? Mais, ma chère Germaine, ces histoires-là n'ont

rien de commun avec l'amour, Dieu merci!... ça commence par un billet de banque, ça finit par un chèque. Si vous croyez que je me fais des illusions!

GERMAINE. — Je ne parle pas de vos bonnes amies, notre oncle.

LE CERTIER. — De quoi parlez-vous alors?

GERMAINE. — Ha! ha! (*Un temps.*) Pourquoi vous êtes-vous fâché tout à l'heure?... Oui, à propos de Joujou?...

LE CERTIER, *décontenancé.* — D'abord, je ne me suis pas fâché... Et puis il me semble que j'ai expliqué ma façon de... Et puis surtout, je ne vois pas le rapport!...

GERMAINE. — Ah! vous ne voyez pas... Eh bien, notre oncle, apprenez ceci : je suis beaucoup plus fine que vous ne vous l'imaginez, je remarque un tas de petites choses, moi, et j'en devine un tas d'autres, et je tire du tout des conclusions très intéressantes.

LE CERTIER. — Je comprends de moins en moins.

GERMAINE. — Ah! vous comprenez de moins en moins... Eh bien, notre oncle, apprenez encore ceci : je suis une très bonne amie et vous pouvez bannir toute inquiétude, je ne communique jamais le résultat de mes observations à Joujou...

LE CERTIER. — Quand vous consentirez à vous exprimer autrement que par énigmes...

SCÈNE V

LES MÊMES, MAURICE

MAURICE, *impétueusement.* — Les voilà!

GERMAINE. — Qui?

MAURICE. — Joujou et votre mari; j'ai entendu la trompe de l'automobile.

GERMAINE. — Ah! bon! Du calme, mon petit ami! il ne faut pas vous mettre dans cet état-là!

MAURICE. — C'est mon genre; j'ai toujours été une petite folle, moi!

SCÈNE VI

LES MÊMES, JOUJOU

Joujou, toilette de sport.

JOUJOU. — Bonsoir tout le monde.

MAURICE. — Ah! vous voilà, vous!

GERMAINE. — Eh bien, Joujou, d'où sors-tu?

JOUJOU. — Comment d'où je sors? Mais de votre automobile.

GERMAINE. — Ce que vous avez dû aller loin!

JOUJOU. — Oh non!

LE CERTIER. — Je vous croyais en route depuis des temps et des temps!

MAURICE. — Ils ont peut-être traîné l'auto.

JOUJOU. — Ma foi...

GERMAINE. — Vous avez eu une panne?

MAURICE. — Evidemment!...

GERMAINE. — Une panne importante?

JOUJOU. — Qu'entends-tu par là? Moi, je l'ai trouvée très importante!

GERMAINE. — Comment est-ce arrivé?

JOUJOU. — Oh! très simplement, comme les autres fois... la voiture s'est arrêtée...

LE CERTIER. — Et dans quels parages cet incident?

JOUJOU. — A Bilcoq...

MAURICE. — Ha! ha! charmant petit endroit, Bilcoq!

JOUJOU. — Charmant, plein d'animation!... J'en sors; j'y ai joué au billard une bonne partie de l'après-midi.

GERMAINE. — Au billard!

JOUJOU. — Oui, avec un gros monsieur qui prenait son café à l'auberge et dont j'ai fait la connaissance.

GERMAINE. — Oh! Joujou!

JOUJOU. — Nous avons joué les consommations, c'est moi qui ai perdu...

GERMAINE. — Tu n'as pas fait cela?

JOUJOU. — Et pourquoi ne l'aurais-je pas fait? Il était très bien ce gros monsieur! (*Fouillant dans son sac.*) Il m'a remis sa carte, la voici.

MAURICE, *lisant.* — « Jérôme Laurent, horloger, quincaillier et coiffeur à Bilcoq! » Il cumule.

JOUJOU, *à Maurice.* — Il m'a offert de venir ici.

MAURICE. — Comme invité?

JOUJOU. — Comme fournisseur.

LE CERTIER. — En somme, vous avez passé la journée ensemble.

JOUJOU. — Non; vers quatre heures et demie mon partenaire m'a déclaré qu'à son vif regret, il était obligé de regagner « son magasin ». Alors je me suis assise sur une excellente chaise de paille avec le « Réveil de la Côte-d'Or ».

GERMAINE. — Jolie excursion!

JOUJOU. — Je l'ai lu une fois, deux fois et je me suis endormie d'un bon petit sommeil qui durerait encore si Max ne l'avait interrompu en me disant : « Ma pauvre Joujou, je vous demande pardon de cette grotesque aventure, la machine est enfin réparée. — Ah! eh bien nous repartons? en route! — C'est qu'il n'est pas loin de six heures et, si nous voulons être prêts pour le dîner, il faudrait songer au retour. » Alors, nous voici.

GERMAINE. — De quoi te plains-tu? C'est du sport.

LE CERTIER. — Croyez, ma petite Joujou, que, pour ma part, je compatis bien sincèrement.

JOUJOU. — Vous nous quittez, notre oncle?

LE CERTIER. — Je m'arrache avec peine; mais l'heure du tub froid...

MAURICE. — A sonné?

LE CERTIER. — Va sonner.

MAURICE. — Dépêche-toi!... ne fais pas attendre ton valet de chambre.

LE CERTIER. — Va, mon gros, va! C'est moi qui la pousserai ta petite voiture... (*Aux dames.*) A tout à l'heure! (*Exit.*)

JOUJOU ET GERMAINE, *criant.* — A tout à l'heure, notre oncle!... Bon tub! Bonne réaction!

MAURICE, *criant.* — Enveloppe-toi bien! (*Aux dames.*) Dites donc, mes enfants, si vous montiez vous habiller aussi; ce serait si beau de nous mettre une fois à table exactement.

JOUJOU. — Oh! moi, j'ai bien gagné une demi-heure dans le rocking! Et puis, je suis toujours prête avant tout le monde.

MAURICE. — Alors, vous Germaine, qui mettez deux ans à changer de robe...

GERMAINE. — Oui, mon bon vieux, oui, ne ronchonnez pas. On y va.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MAX

Max, petit, tout petit et immédiatement sympathique comme la majorité des tout petits hommes. Porte pour l'instant la défroque des automobilistes et la complète de figure et de mains maculées au cambouis.

MAURICE. — Ah, le chauffeur! il a une bonne touche!

MAX. — Excusez ma tenue, mais la journée fut rude.

GERMAINE. — La voiture n'est pas abîmée, j'espère.

MAX. — Merci, ma chérie, je ne suis pas trop fatigué.

GERMAINE. — Je t'en prie, réponds-moi ! Est-ce que la voiture?...

MAX. — Ah! la voiture!... Elle est intacte, je viens encore de l'examiner à fond avec le mécanicien; seulement, là-bas, à Bilcoq, j'ai eu une de ces peurs!... J'avais cru d'abord qu'une tête de bielle s'était brisée et que les morceaux avaient défoncé le carter, mais en y regardant de plus près, je me suis aperçu que c'était tout bonnement le flotteur de mon carburateur qui était crevé et qu'alors il y avait surproduction de gaz, et que l'essence envahissant les soupapes d'admission empêchait naturellement toute carburation.

LES TROIS AUTRES. — Oh! alors!

MAURICE. — Si ce n'était que ça!

JOUJOU. — Vous nous en direz tant!

GERMAINE. — Tout s'explique!

MAX. — Mes amis, vous trouvez sans doute spirituel d'étaler votre crasse ignorance...

GERMAINE. — A propos de crasse, une question : comptes-tu dîner dans cet état?

MAX. — Non, mon doux ange, j'ai prié

MAX. — EXCUSEZ MA TENUE. MAIS LA JOURNÉE FUT RUDE.

qu'on me préparât un bain; il doit même être prêt et si tu veux me permettre de t'offrir le bras.

GERMAINE. — Ah! non, ne me touche pas!... Quand tu seras lavé!

SCÈNE VIII

JOUJOU, MAURICE

MAURICE. — Touchant exemple d'amour conjugal. Joujou, ne vous balancez pas comme ça, vous me donnez mal au cœur!

JOUJOU. — Je me balancerai si je veux, c'est mon seul amusement dans la vie.

MAURICE. — Joséphine Meyran, je vous somme de ne pas...

JOUJOU, *se dressant*. — Je vous défends de m'appeler Josephine!

MAURICE. — C'est votre nom de baptême, cependant.

JOUJOU. — Mon nom est Joujou et je vous prie de m'appeler Joujou!

MAURICE. — Je vous appellerai comme il vous plaira, à condition que vous ne vous balanciez plus.

JOUJOU. — Ça devient de l'esclavage, heureusement que je m'en vais dans quinze jours.

MAURICE. — Joujou, ma petite Joujou, vous ne commettrez pas cette vilenie!

JOUJOU. — Je me gênerai!

MAURICE. — Vous nous lâcheriez avant la fin de la saison... Je ne vous le pardonnerais de ma vie.

JOUJOU. — Mais vous êtes toqué, mon pauvre Maurice, je suis déjà restée un mois de plus qu'il n'était convenu.

MAURICE. — C'est un reproche?

JOUJOU. — J'ai une mère, vous n'avez pas l'air de vous en douter.

MAURICE. — Si, si, je m'en doute! vous ne parlez que d'aller la rejoindre.

JOUJOU. — C'est assez naturel.

MAURICE. — Pardon, une question. Madame votre mère se plaît à la campagne?

JOUJOU. — Elle s'y plaît surtout quand elle a sa fille auprès d'elle.

MAURICE. — Laissons-là les nuances : elle se plaît à la campagne et moi je m'y assomme.

JOUJOU. — Ce n'est vraiment pas la faute de maman!

MAURICE. — Ni la mienne. La santé de ma femme rend cette villégiature indispensable, alors, je me sacrifie.

JOUJOU. — C'est beau!

MAURICE. — Oui, c'est beau, car la vie de château me dégoûte; elle me dégoûte même à un point tel que sans votre présence et nos causeries et nos blagues je me demande comment je l'endurerais.

JOUJOU. — Je suis bien tranquille, vous devez avoir dans le pays quelque intrigue qui vous occupera abondamment après mon départ.

MAURICE. — Ah! par exemple, je vous jure que non!

JOUJOU. — Sur quoi?

MAURICE. — Sur n'importe quoi, sur l'honneur.

JOUJOU. — Vous m'étonnez!

MAURICE. — Comme si je ne vous racontais pas tout!... D'abord, avec qui une intrigue?

JOUJOU. — Avec quelque châtelaine des environs.

MAURICE. — Elles sont toutes bisaïeules par ici. (*Chantant.*) « Amis, je viens d'avoir cent ans! »

JOUJOU. — Et la jolie Mme Cazenot?

MAURICE. — Demeure trop loin.

JOUJOU. — Et la belle Mme de Nalin?

MAURICE. — Voyons, Joujou, elle m'est sacrée, c'est la maîtresse de tous mes amis... Non, non, croyez-moi, aucune occasion de polissonner, et, du reste, je n'y songe guère... Je me range depuis quelque temps, je me range énormément. C'est l'âge qui veut cela.

JOUJOU. — Dieu! que vous m'amusez, Maurice! vous êtes menteur comme un autre serait chauve.

MAURICE. — Je n'ai jamais été plus véridique; j'approche de la quarantaine, ma chère amie, et, du reste, je n'en éprouve pas trop de mélancolie; tenez, tantôt, en me regardant dans cette glace, je me suis aperçu que j'engraissais...

JOUJOU. — Vous, pas du tout!

MAURICE. — Si, si, ma figure engraisse... très peu, mais, enfin, j'engraisse Sur le premier moment, la chose m'a taquiné, et puis, à la réflexion, j'en ai été ravi. Je me suis dit : « A la bonne heure! enfin! Tu vas cesser d'être un grand gamin ridicule, dans un an, tu auras du ventre, comme tout le monde, tu éviteras l'adultère par peur de te fatiguer et tu trouveras savoureux de prendre tes repas à la maison et de passer tes soirées avec ta femme. »

JOUJOU. — Voilà qui ferait l'affaire de ma pauvre Blanche!

MAURICE. — Bien sûr, mais je vais traverser tout d'abord une période de dangereux regards en arrière; ce n'est, fichtre pas le moment pour la directrice de conscience de m'abandonner à mes propres ressources! Si vous allez vous promener en Normandie, je ne réponds plus de moi; oh, je deviendrai obèse tout de même, mais je demeurerai noceur. Pour servir à des fins utiles votre gentille affection tutélaire ne doit pas s'éloigner de quelque temps.

JOUJOU. — Farceur, farceur! C'est presque mal d'être aussi peu sincère que vous!

MAURICE. — Enfin, Joujou, vous savez très bien que vous êtes ma meilleure camarade, ma confidente, je ne vous laisse rien ignorer de ma vie.

JOUJOU. — A la campagne.

MAURICE. — Et pas à Paris?

JOUJOU. — Oui, les jours de pluie et parce que j'habite l'entresol.

MAURICE. — Vous êtes d'une injustice!... Je vous raconte mes petites histoires parce qu'elles vous amusent énormément. (*Un temps.*) N'est-ce pas qu'elles vous amusent?

JOUJOU. — Oui.

MAURICE. — Parbleu! Et je vous les raconte aussi parce que vous ne me répétez pas du matin au soir, cette phrase sacramentelle: « Quel abject personnage vous êtes de tromper Blanche qui est charmante et qui vous adore! »

JOUJOU. — A quoi cela servirait-il mon Dieu?

JOUJOU. — LA PARTITION EST BIEN SIMPLE, POURTANT.

MAURICE. — Soyez donc sincère et déclarez que mon ménage constitue une exception et que, si vous m'épargnez les reproches, c'est que je n'en mérite pas.

JOUJOU. — Je trouve que vous en méritez de très graves, Maurice.

MAURICE. — Vous me blâmez de tromper ma femme?

JOUJOU. — Je vous en blâme!

MAURICE. — Et pourquoi?

JOUJOU. — Parce que c'est mal.

MAURICE. — Seriez-vous bourgeoise, Joujou?

JOUJOU. — Si je suis bourgeoise!... Mais dans les moelles, mais dans l'âme! je ne possède que des principes de bourgeoise et qu'un jugement de bourgeoise, il ne faut pas espérer autre chose de moi... Un petite bourgeoise, Maurice, et je m'en trouve très bien!

MAURICE. — Vous m'amusez, Joujou... vous m'amusez et vous m'intriguez. Quelle drôle de femme vous faites! Depuis le temps que je vous connais, je ne suis pas encore parvenu à vous déchiffrer.

JOUJOU. — La partition est bien simple, pourtant.

MAURICE. — Oui, à ce qu'on prétend... Vous savez que ces dames m'ont parlé de vous une bonne partie de l'après-midi.

JOUJOU. — Ah! mon Dieu! Et qu'ont-elles pu dire?

MAURICE. — Du bien, du bien, du bien; que vous étiez honnête, honnête, honnête!

JOUJOU. — Vous autres, vous finirez par me faire mal tourner, vous m'agacez avec mon honnêteté!

MAURICE. — Rassurez-vous, moi, je n'y crois pas.

JOUJOU. — Eh bien, mon bon ami, vous avez vraiment tort; mais là, vraiment! je suis la vertu même, je vous le dis sans fausse honte.

MAURICE. — Au fond, c'est possible.

JOUJOU. — C'est certain! Qu'est-ce qui vous prend?

MAURICE. — Il me prend que j'ai pas mal pensé à vous ces temps derniers; j'ai réfléchi à des tas de choses qui ne m'avaient pas frappé tout d'abord; j'ai raisonné, je me suis dit : on lui a fait la cour énormément!

JOUJOU. — Pas énormément!

MAURICE. — Allons donc!

JOUJOU. — Je vous assure; ces messieurs sont si pressés... quand il est bien établi qu'une femme ne tombe pas dans les quinze jours, les amateurs se font d'un rare!...

MAURICE. — Il y a peut-être du vrai là-dedans; ainsi, moi, je n'ai jamais tenté la moindre démonstration de votre côté, et c'est évidemment parce que...

JOUJOU. — Ne vous excusez pas.

MAURICE. — Tout de même, Joujou, il s'est trouvé des hommes pous vous prendre la main, pour vous dire : je vous aime?

JOUJOU. — Ou quelque chose d'analogue, bien sûr, il s'en est trouvé; il s'en trouve toujours.

MAURICE. — Et le plus audacieux s'est peut-être permis de vous embrasser?

JOUJOU. — Oui, j'ai été embrassée.

MAURICE. — Pas possible!

JOUJOU. — Oh! de force, malgré ma résistance...

MAURICE. — Qu'importe la manière, pourvu que le geste y soit!... Vous avez été embrassée!... que ne le disiez-vous? mais c'est capital! (*Approchant une chaise du fauteuil de Joujou.*) Vous allez me raconter ça!... si, si, si, chacun son tour! (*S'asseyant.*) Alors, vous avez été embrassée?

SCÈNE IX

LES MÊMES, BLANCHE

JOUJOU. — Tiens, Blanche!...

BLANCHE. — Bonsoir, ma petite Joujou.

JOUJOU. — Je te croyais au boudoir là-haut!

BLANCHE. — Non. Maurice m'a oubliée dans le jardin.

MAURICE. — Moi?

BLANCHE. — Oui, toi, tu m'as dit : « Je reviens dans deux minutes », et il y a plus d'une demi-heure que tu es parti.

JOUJOU. — Si j'avais su!

BLANCHE. — Enfin, je te pardonne, puisque tu tenais compagnie à Joujou; de quoi parliez-vous?

MAURICE. — De musique.

JOUJOU. — De musique!... Mais est-il menteur!... Est-ce drôle ce besoin de mentir! Nous ne parlions pas musique le moins du monde. Monsieur veut absolument que j'aie eu des aventures.

BLANCHE. — Oh! Maurice, après ce que nous t'avons dit, Germaine et moi?

MAURICE. — Je suis entêté.

JOUJOU. — Comme il m'était impossible de lui donner satisfaction, il se livrait à une enquête approfondie sur mon passé.

BLANCHE, *à Maurice.* — C'était ton droit, je ne t'aurais pas grondé.

MAURICE. — Si on ne peut plus plaisanter!...

Un silence.

BLANCHE. — Mes enfants, j'étais rentrée me coucher...

JOUJOU. — Tu ne dînes pas avec nous?

BLANCHE. — Vous ne m'en voudrez pas, je suis une pitoyable maîtresse de maison...

JOUJOU. — Oh! ma chérie!

BLANCHE. — Si, si; deux jours sur crois, je disparais à l'heure du dîner, mais je me sens un peu lasse encore, alors je crois que le plus sage...

MAURICE. — Parfaitement, mon loup, tu es très raisonnable; si tu es fatiguée, couche-toi tranquillement. Du repos! surtout du repos!

BLANCHE. — Tu feras les honneurs?

MAURICE. — Compte sur moi.

BLANCHE. — Et tu viendras me dire bonsoir, après le dîner?

MAURICE. — Naturellement; j'irai t'embrasser avant de me mettre au whist.

JOUJOU. — Mais nous grimperons tous, et, si tu n'as pas sommeil, Germaine et moi, nous te tiendrons compagnie... Veux-tu que je monte avec toi maintenant?

BLANCHE. — Ne te donne pas cette peine, ma chérie.

JOUJOU. — Ça ne me donne aucune peine, je t'aiderai à te déshabiller; ta femme de chambre doit être encore à table.

MAURICE. — Mais non, il y a une demi-heure que Louise a fini de dîner.

BLANCHE. — Oui, ma petite Joujou, je vais la sonner; je te remercie.

JOUJOU. — Je t'assure que ça me fera plaisir.

MAURICE, *à Joujou.* — Ma chère amie, vous êtes tout à fait gentille, mais croyez-moi, n'insistez pas... Je sais que Blanche préfère monter seule; n'est-ce pas, mon loup?... Je la connais, si elle s'imagine qu'elle dérange quelqu'un, elle ne se soignera plus. C'est du repos qu'il lui faut, rien que du repos... Va, ma petite Blanche, va te reposer.

BLANCHE. — Je monte, bonsoir.

JOUJOU. — Pas bonsoir.

MAURICE, *qui a accompagné sa femme jusqu'à la porte.* — A tout à l'heure!

SCÈNE X

JOUJOU, MAURICE

JOUJOU. — Vous savez que je trouve chez Blanche, malgré ces petits abattements passagers, une amélioration extraordinaire.

MAURICE. — Blanche se porte, à présent, aussi bien qu'on peut le désirer... Voyons, Joujou, reprenons notre enquête.

JOUJOU. — Vous rappelez-vous sa mine de l'année dernière? j'étais désespérée; il y a une différence tout de même!

MAURICE. — Une transformation! Et grâce à qui, grâce à moi. Et maintenant, vous allez être gentille et me raconter comment certains de vos adorateurs...

JOUJOU. — Dites-moi seulement si le docteur Crépin reviendra?

MAURICE. — Non, j'ai insisté; il m'a répondu que l'amélioration persistante rendait ce déplacement inutile. Mais, il ne s'agit pas de me carotter mes révélations sensationnelles; vous m'avez avoué tout à l'heure que vous avez été embrassée par des tas de gens, et...

JOUJOU. — Comment, par des tas de gens! Vous êtes toqué! j'ai été embrassée par deux hommes en tout, sans compter mon mari, bien entendu.

MAURICE. — Bien entendu. Et dans quelles circonstances avez-vous été embrassée par ces deux hommes?

JOUJOU. — Ça va durer longtemps, cet in-

MAURICE. — JOUJOU, RACONTEZ-MOI CES DEUX ANECDOTES.

terrogatoire? Il me semble que je suis de nouveau fiancée.

MAURICE. — Joujou, racontez-moi ces deux anecdotes et plus jamais je ne vous ennuierai; parole! allons, ne vous faites pas prier!... Le premier de ces messieurs, comme on dit chez le coiffeur!

JOUJOU. — Le premier de ces messieurs... je ne me rappelle plus son nom.

MAURICE. — Son nom m'est bien égal. Où a-t-il commis la chose?

JOUJOU. — Dans mon coupé.

MAURICE. — Tiens! tiens!... Il était jeune ou vieux? Il faut vous arracher les mots!

JOUJOU. — Il était jeune et avocat, et secrétaire, depuis quinze jours, de mon mari. A un bal où j'étais allée seule, je l'avais prié de me reconduire. J'inaugurais, ce soir-là, une très jolie robe assez décolletée et je ne devais pas être trop désagréable à regar-

der, si j'en juge par ce qui est arrivé. En guise de manteau, j'avais une grande pèlerine très lâche comme on en portait cette année-là... Dans la voiture, mon compagnon a commencé par se tortiller la moustache en silence, et puis, tout à coup, il m'a saisi les mains, il a écarté ma pèlerine, et il s'est mis à m'embrasser les bras tant qu'il a pu!

MAURICE. — A travers l'étoffe?

JOUJOU. — Je vous dis que j'étais en décolleté. Je ne sais pas ce qui lui avait pris à ce garçon!

MAURICE. — Je le sais, moi... Vous vous êtes débattue!

JOUJOU. — Plutôt!

MAURICE. — Vous avez crié?

JOUJOU. — Pourquoi crier? je lui ai intimé l'ordre de cesser.

MAURICE. — Et lui?

JOUJOU. — Il a continué.

MAURICE. — Vous avez fait arrêter la voiture?

JOUJOU. — Oh! non! j'ai horreur des scandales inutiles; ces machines-là, c'est bon pour les femmes qui ont besoin de se réhabiliter.

MAURICE. — Alors, il vous a embrassée pendant tout le trajet?

JOUJOU. — A peu près.

MAURICE. — Vous deviez être furieuse?

JOUJOU. — Sur le moment j'ai eu surtout envie de rire.

MAURICE. — Ah! vous n'avez pas été plus révoltée que cela? Au fond, ça vous a peut-être été agréable qu'il vous embrassât... Dites, est-ce que ça vous a été agréable, par hasard?

JOUJOU. — Très agréable!

MAURICE. — Mes félicitations! Et vous l'avez revu, ce jeune homme?

JOUJOU. — Jamais. Le lendemain, je lui ai envoyé un petit mot pour le prier de résigner ses fonctions auprès de mon mari et de ne plus reparaître chez moi. Il a obtempéré.

MAURICE. — A la Marguerite de Bourgogne, quoi!... Et le second embrasseur?

JOUJOU. — Oh! Maurice, si on jouait à autre chose?

MAURICE. — Non, non, non, le second embrasseur?

JOUJOU, *récitant les yeux au ciel.* — Le second embrasseur, officier de cavalerie, a opéré, voilà deux ans, lors d'un séjour que je fis en Normandie.

MAURICE. — Chez votre mère! Je comprends à présent!

JOUJOU. — Vous ne comprenez rien du tout. Nous nous connaissons depuis notre enfance, lui et moi, et jamais il n'avait manifesté la moindre velléité de flirt. Ce soir-là, nous nous promenions dans le jardin, en bavardant de choses indifférentes, quand, sans rime ni raison, il s'arrête au milieu d'une allée et me dit à brûle-pourpoint : « Savez-vous que je vous aime à la folie! » Stupéfaite, je lui réponds : « Depuis quelle heure? — Depuis toujours! — Comme vous avez été discret jusqu'ici! » Je ne sais pas s'il a pris mes paroles pour un reproche ou un encouragement, mais je les avais à peine prononcées que j'étais bel et bien...

MAURICE. — Embrassée?

JOUJOU. — Parfaitement; et que mon agresseur s'enfuyait à toutes jambes.

MAURICE. — Embrassée... en plein?

JOUJOU. — En plein... sur la bouche.

MAURICE. — Il ne se gênait pas l'officier; c'était un hussard, au moins?

JOUJOU. — Non, un dragon.

MAURICE. — Ah! oui... Et cette fois-là aussi, ça vous a été agréable?

JOUJOU. — Très agréable!

MAURICE. — Et lui, non plus, vous ne l'avez jamais revu?

JOUJOU. — Jamais. Je partais le lendemain.

MAURICE. — Vous allez bien dans la petite bourgeoisie!

JOUJOU. — Il n'y avait de ma faute, je suppose...

Un silence.

MAURICE. — Joujou, vous avez peut-être eu tort de ne pas garder pour vous vos petits souvenirs. Tort ou raison, ça dépend du point de vue.

JOUJOU. — Et pourquoi?

MAURICE. — Parce qu'autrefois, vous me représentiez quasiment une sainte; enfin, je vous considérais à peine comme une femme...

JOUJOU. — Vraiment!

MAURICE. — Vraiment; dans ce sens que jamais à votre égard, une pensée un peu... leste ne me traversait l'esprit... J'avoue que ces derniers temps, une métamorphose s'opérait en moi; eh bien, vous venez, en quelques mots, de la rendre complète, la métamorphose... Depuis un instant, vous êtes redevenue une femme... Oh! mais là, tout à fait!...

JOUJOU. — Voyez-vous ça!

MAURICE. — Et comme moi, pendant que vous redeveniez une femme, je n'ai pas cessé une minute de demeurer un homme...

JOUJOU. — Maurice, Maurice, vous allez dire des bêtises.

MAURICE. — Je ne sais pas si je vais dire des bêtises, mais je suis à ça, voyez-vous, à ça de vous faire la plus bouillante des déclarations!

JOUJOU. — Au revoir, à tout à l'heure!

MAURICE, *barrant la sortie.* — Je vous déplais donc si fort!

JOUJOU. — Mon petit Maurice, vous me prenez pour Mme X ou Mme Y... Laissez-moi passer.

MAURICE. — Vous êtes féroce, Joujou...

JOUJOU. — Je veux monter m'habiller.

MAURICE. — Eh bien, vous ne monterez pas!

JOUJOU. — Vous ne désirez pas que je change de robe?

MAURICE. — Vous ne monterez pas avant que je vous aie embrassée.

JOUJOU. — Ah! vous allez me ficher la paix!

MAURICE. — C'est trop injuste! Pourquoi l'officier de dragons et pas moi?

JOUJOU. — L'officier n'avait pas eu le

MAURICE. — C'EST MALIN, CE QUE JE VIENS DE FAIRE LA!

toupet de me prévenir, sans quoi, soyez persuadé que...

MAURICE, *marchant sur elle.* — Pas de raisonnements! je suis pour la justice moi; j'aurai mon baiser comme l'officier et comme l'avocat!

JOUJOU, *près de la table.* — C'est ce que nous verrons.

MAURICE. — Parfaitement.

JOUJOU, *tournant autour de la table.* — Il faudra m'attraper d'abord. (*Marches et contremarches infructueuses de Maurice.*) Nous pourrions continuer longtemps ce petit jeu-là!

MAURICE. — Oh! je suis tenace.

JOUJOU. — Moi idem!

MAURICE. — Eh bien, nous resterons ici.

JOUJOU, *s'élançant vers la porte de gauche.* — Vous avez oublié ce côté-là!

MAURICE, *courant après elle.* — Non, je ne l'ai pas oublié! (*Tous deux disparaissent par la porte de gauche et l'on entend:*) Ha! ha! — Je vous tiens! — Lâchez-moi ou j'appelle! — Vous vous couvrirez de ridicule! — Non! — Si! — Oh!

Et le bruit d'une maîtresse gifle... Joujou donnant des signes non équivoques d'indignation, reparaît et traverse la scène, se dirigeant vers la porte du fond. Elle est suivie de Maurice.

MAURICE, *un peu penaud.* — Joujou!... Ecoutez, Joujou!

JOUJOU. — Vous êtes un misérable!

Elle sort.

MAURICE, *seul et se tâtant la joue.* — Eh bien vrai!... Ayez donc des invités! (*Allant à la glace.*) Ma parole; elle m'a marqué!... Poseuse! (*Un temps, cigarette.*) C'est malin, ce que je viens de faire là!

Depuis la fin de la scène, le jour a commencé à décliner.

SCÈNE XI

MAURICE, GERMAINE

Germaine en robe de dîner, légèrement décolletée.

GERMAINE. — Vous parliez tout seul, à l'instant?

MAURICE. — Moi? pas du tout.

GERMAINE. — Alors, j'ai des hallucinations, je viens de rencontrer Joujou dans l'escalier et j'aurais juré qu'elle aussi parlait toute seule. Elle sortait d'ici, Joujou?

MAURICE. — Non!

GERMAINE. — Elle ne sortait pas d'ici?

MAURICE. — Je vous dis que non.

GERMAINE. — Mais alors, d'où sortait-elle?

MAURICE. — Est-ce que je sais, moi! Je ne suis pas chargé de la garder.

GERMAINE. — Dites-donc, vous pourriez être poli!

MAURICE. — C'est vrai, excusez-moi... je suis agacé, il m'arrive un gros désagrément.

GERMAINE. — Vous avez reçu de mauvaises nouvelles?

MAURICE. — Oui, de très mauvaises.

GERMAINE. — D'une femme?

MAURICE. — Oui, d'une femme.

GERMAINE. — Encore! Pourquoi trompez-vous cette pauvre Blanche du matin au soir?

MAURICE. — Je l'attendais celle-là!... Ça devient énervant à la fin! Est-ce que je vous demande pourquoi vous trompez votre mari?

GERMAINE. — Je ne le trompe pas.

MAURICE. — Laissez-moi rire.

GERMAINE. — En tout cas, mon cher, vous devriez être le dernier à me poser cette question.

MAURICE. — Aussi ne la posé-je point.

GERMAINE. — Et puis il y a une différence, je suppose, Blanche est une femme délicieuse.

MAURICE. — Max est un charmant garçon.

GERMAINE. — Vous êtes très amusant dans ce rôle-là... plus que dans d'autres!... Enfin, moi, j'ai mes raisons.

MAURICE. — Je serais curieux de les connaître.

GERMAINE. — Je trouve très inutile de vous les confier.

MAURICE. — Sont-elles sérieuses au moins!

GERMAINE. — Très sérieuses.

MAURICE. — Vous pouvez bien me les dire alors.

GERMAINE. — Pour que vous vous moquiez de moi!

MAURICE. — Il y a des choses avec lesquelles je ne plaisante pas. J'écoute vos raisons, Germaine.

GERMAINE. — Non, non, vous allez rire.

MAURICE. — Pas du tout, puisque vos raisons sont sérieuses.

GERMAINE. — Elles sont sérieuses pour moi.

MAURICE. — Enfin, je m'engage à une parfaite gravité; voyons, pourquoi trompez-vous ce bon Max?

GERMAINE. — Je le trompe..., je le trompe, parce qu'il est tout petit.

MAURICE. — Hein?

GERMAINE. — Jamais je ne pourrai aimer qu'un homme grand, très grand.

MAURICE. — Eh bien, de toutes les hypothèses, voilà certes la dernière à laquelle je me serais arrêté. Mais il l'a toujours été petit! Vos idées ont donc changé depuis le mariage?

GERMAINE. — Pas du tout; lorsque j'étais jeune fille et que je causais avec mes amies, et que je les entendais dire : « Moi je n'épouserai qu'un artiste » ou « Mon mari sera ingénieur » je pensais : ce que je m'en moque de sa profession, pourvu qu'il soit grand, très grand!

MAURICE. — Alors, je ne comprends plus.

GERMAINE. — Vous allez voir. Un jour, papa me glisse dans la conversation : « Comment trouves-tu Max Dalicet? » Sans me douter de quoi que ce soit, je m'écrie : « Il est très gentil! » et comme j'étais de bonne humeur, j'entame un panégyrique. Au bout de deux minutes, papa m'arrête en souriant et me dit : « Je suis enchanté de te trouver dans ces dispositions, Max est le mari que je te destinais. » Mon père était un monsieur très strict, et jamais je n'aurais osé lui objecter que je rêvais trente centimètres de plus. Et puis, j'avais très envie de me marier, j'ai cru que l'amour viendrait après, alors j'ai consenti et l'amour n'est pas venu... et voilà!

MAURICE. — Nous savons le reste... Ainsi, Germaine, c'est à votre préférence pour les géants que je dois l'insigne honneur...

GERMAINE. — Je vous en supplie, ne parlons jamais de cela.

MAURICE. — Mais si, parlons-en, au contraire, il y a si longtemps que nous n'avons remué tous ces bons souvenirs. Vous rappelez-vous notre petit rez-de-chaussée?... Je l'ai toujours.

GERMAINE. — Depuis quatre ans!

MAURICE. — J'avais oublié de donner congé dans les délais voulus et il m'est resté sur les bras pour une nouvelle période de trois années.

GERMAINE. — Vous avez dû en faire passer des femmes là-dedans!

MAURICE. — Pas une seule.

GERMAINE. — Vous n'y avez pas amené une femme en quatre ans?

MAURICE. — Sur ma vie!

GERMAINE. — Si c'est vrai, c'est très gentil... Ah! il était adorable ce petit rez-de-chaussée, n'est-ce pas?

MAURICE. — Adorable!... Voulez-vous le revoir? Je peux vous prêter la clé!

GERMAINE. — Non, j'aurais peur que cela me fit de la peine.

MAURICE. — Vous y avez donc connu des heures très désagréables?

GERMAINE. — Y retourner après si longtemps... toute seule...

MAURICE. — Préférez-vous, qu'à notre retour, nous y passions un après-midi tous les deux, en guise de pèlerinage?

GERMAINE. — Jamais de la vie!

MAURICE. — Alors, à moins d'y donner une soirée, je ne vois pas...

Un silence.

GERMAINE. — Il y aurait quelque chose à faire cependant, quelque chose de très joli, de très délicat... Mais c'est impossible, il faudrait un homme délicat aussi, un homme de cœur.

MAURICE. — Je vous remercie. De quoi s'agit-il?

GERMAINE. — Eh bien, à présent que nous ne sommes plus que des amis, de bons amis, nous pourrions en tout bien, tout honneur, y déjeuner un matin, mais au galop, vers onze heures et demie...

MAURICE. — Ainsi qu'au temps jadis...

GERMAINE. — Oui, ainsi qu'au temps jadis...

MAURICE. — Voilà qui serait plein de périls pour la pureté de nos relations futures.

GERMAINE. — Evidemment, avec un homme comme vous!

MAURICE, *galant*. — Et surtout avec une femme comme vous!

GERMAINE. — Pourtant, si vous me juriez d'être sage...

MAURICE. — Et si je ne parvenais pas à tenir ma parole? (*Un temps.*) Du reste, il existe un autre inconvénient, ce rez-de-chaussée, depuis assez longtemps, je l'ai sous-loué

GERMAINE. — Sous-loué?

MAURICE. — Oui, à un Anglais... un attaché d'ambassade...

GERMAINE. — Mais alors, de quelle façon vous arrangeriez-vous, pour...

MAURICE. — Justement, il me paraît assez difficile que je prie ce monsieur, que je n'ai vu qu'une fois, de décamper de chez lui pour nous céder la place pendant une journée.

GERMAINE. — Voyons, qu'est-ce que vous me racontez depuis une heure?

MAURICE. — La vérité.

GERMAINE. — Est-ce que vous vous moquez de moi?

MAURICE. — En aucune manière. Mais tantôt, ma chère petite Germaine, vous m'avez demandé pourquoi je trompais ma pauvre femme avec tant de persistance; j'ai voulu vous prouver que, dans notre monde, l'homme le plus ordinaire est en butte à de telles tentations qu'il lui faudrait de l'héroïsme pour ne pas y succomber et j'ajoute qu'il mérite d'autant plus d'indulgence que ces tentations, souvent, sont le fait des personnes les mieux intentionnées pour sa vertu.

GERMAINE. — Vous, vous êtes un joli mufle et je vous revaudrai ce tour-là!

SCÈNE XII

LES MÊMES, MAX

Max, en smoking.

MAX. — Je parie que vous étiez encore en train de vous disputer; vous êtes terribles tous les deux!

GERMAINE. — Monsieur ne vaut vraiment pas la peine qu'on se dispute avec lui! Veux-tu que nous fassions un tour en attendant qu'on sonne pour le dîner.

MAX. — Parfaitement; vous nous accompagnez, Royère?

GERMAINE. — Tu peux choisir entre lui et moi.

MAURICE. — Je m'abstiendrai donc.

MAX. — Mais c'est la grande querelle, alors? Eh bien, je vous bénis, mon vieux; c'est vous qui avez fait amasser le nuage et c'est moi qui vais récolter l'averse.

GERMAINE. — Oh! pas d'esprit, s'il te plaît! Viens-tu oui ou non?

MAX, *la suivant*. — Mais oui, mais oui, je ne suis pas habitué à tant d'honneur, voilà tout!

MAURICE, *seul*. — Ils sont bien gentils tous les deux! Sapristi, on n'y voit plus! Hé, hé, les jours raccourcissent! Il faut qu'on allume!

Il s'avance vers la porte du fond pour sonner. Cette porte s'ouvre; la galerie est éclairée, et Joujou en décolleté se détache sur le carré de lumière.

SCÈNE XIII

JOUJOU, MAURICE

MAURICE. — Bonsoir!

JOUJOU. — Oh! pardon, je ne vous savais pas ici...

Elle fait mine de se retirer.

MAURICE. — Mais entrez, entrez!

JOUJOU. — Non, je vais au fumoir.

JOUJOU. — OH! PARDON, JE NE VOUS SAVAIS PAS ICI...

MAURICE. — Pourquoi au fumoir? En voilà une idée!

JOUJOU. — Je ne désire plus rester seule avec vous.

MAURICE. — Quelle plaisanterie! Mais je ne suis pas devenu un satyre, je vous assure que j'ai retrouvé tout mon sang-froid.

JOUJOU. — Et puis, il fait trop noir.

MAURICE. — Justement, j'allais demander les lampes... Entrez donc! D'abord, j'ai une chose de la plus haute importance à vous dire... sérieusement!... Entrez, voyons; je ne vais pas vous manger.

JOUJOU. — Ce n'est pas de cela que j'ai peur. (*Elle entre, Maurice ferme la porte.*) Quelle est cette chose importante?

MAURICE. — Je vous dois des excuses, des tas d'excuses pour mon attitude... impudique de tout à l'heure. Seulement, reconnaissez qu'il y a un peu de votre faute.

JOUJOU. — Hein?

MAURICE. — Lorsqu'on est désirable comme vous, on sait à quoi on s'expose.

JOUJOU. — Oh! de grâce, pas de bêtises, j'en ai assez entendu pour aujourd'hui. Il ne m'est guère possible de refuser vos excuses, seulement, vous ne vous étonnerez pas que nos relations changent du tout au tout. Et pour commencer, je partirai lundi et je compte que vous ne ferez rien pour me retenir.

MAURICE. — N'y comptez pas le moins du monde.

JOUJOU, *un pas vers la porte.* — Telles sont mes conditions, y souscrivez-vous oui ou non?

MAURICE. — Comme il vous plaira.

JOUJOU. — Et maintenant, parlons d'autre chose.

Un long silence.

MAURICE. — Ça ne nous réussit pas de parler d'autre chose.

JOUJOU. — Quand arrive de Bassac?

MAURICE. — Après-demain. Ah! j'ai bien de la satisfaction en ce moment.

JOUJOU. — Combien de temps passera-t-il chez vous?

MAURICE. — Deux jours, il va à Aix-les-Bains. Ça me suffit amplement, du reste; quel sinistre raseur!

JOUJOU. — Pauvre homme, il faut penser au milieu dans lequel il vit.

MAURICE. — Oh! évidemment!

Un silence.

JOUJOU. — Et il arrive demain?

MAURICE. — Oui, à une heure cinquante-huit.

JOUJOU. — Une heure cinquante-huit? Vous voulez dire une heure quarante-huit.

MAURICE. — Non, une heure cinquante-huit, la correspondance de Dijon.

JOUJOU. — Je croyais que la correspondance passait à une heure quarante-huit!

MAURICE. — Non, à une heure cinquante-huit.

JOUJOU. — Ah! c'est extraordinaire; j'aurais parié pour une heure quarante-huit.

Un long silence.

MAURICE, *se dressant.* — Joujou, je vous déclare que je ne peux plus... Je préfère m'enfuir, m'exiler, mendier mon pain sur les routes, je préfère tout à ce cauchemar d'être traité par ma meilleure amie comme on traite un fournisseur qui est trop familier...

JOUJOU. — Je vous prie de croire que si un de mes fournisseurs...

MAURICE. — Je sais que je me suis mal conduit, mais j'en ai été châtié et immédiatement. Depuis, je vous ai fait de plates excuses, vous ne les aviez pas volées! Aussi, telle que je connais ma Joujou, bonne et simple et sans rancune, elle va oublier ce petit drame et prendre en compassion son vieux camarade qui...

JOUJOU. — Vous avez une façon de comprendre la camaraderie...

MAURICE. — Joujou, vous avez ri!... Oh! si, vous avez ri!... Vous avez ri, donc vous êtes désarmée, je suis pardonné, nous sommes raccommodés!... Voyons ne boudez pas votre sourire et donnez-moi la main.

JOUJOU. — La voici, mais vous allez me jurer...

MAURICE. — Je vous jure ce que vous voudrez, sur ce que vous voudrez... (*Sans lui lâcher la main.*) Vrai! j'étais tout triste... Tiens! vous avez une très jolie main, je ne l'avais jamais remarqué, c'est curieux, n'est-ce pas?

JOUJOU. — Très curieux, mais, voulez-vous me la rendre?

MAURICE, *portant la main de Joujou à ses lèvres.* — Vous permettez d'abord? Cette galanterie est des plus admises.

JOUJOU. — Rien qu'une fois alors!... (*Maurice redouble.*) Voyons Maurice, vous m'avez donné votre parole...

MAURICE, *continuant.* — C'est la joie et puis, je n'ai pris aucun engagement quant à la main!

Il essaie de lui embrasser la paume de la main.

JOUJOU. — Ah! non, pas cela!

MAURICE. — Une petite fois!

JOUJOU, *se débattant.* — Maurice, je vous défends...

MAURICE, *qui est arrivé à ses fins.* — Tant pis, c'est trop bon!

JOUJOU. — C'est mal ce que vous faites-là!

MAURICE. — Mais rien n'est mal...

Il essaie de l'attirer à lui pour l'embrasser.

JOUJOU. — Je ne veux pas!

MAURICE. — Ma petite Joujou, ne soyez pas méchante... Voyons Joujou!...

Lutte silencieuse

JOUJOU. — Chut!...

On entend sonner une cloche. Ils se séparent. Joujou se réfugie près du piano. Quand la cloche s'est tue :

MAURICE. — Ce n'est rien, c'est la cloche du dîner... la première cloche... On resonnera dans dix minutes. Où êtes-vous, Joujou?... il fait nuit noire, vous voulez que je vous cherche à tâtons?

JOUJOU. — Maurice, vous m'aviez promis de faire apporter les lampes.

MAURICE. — De quelle voix vous me dites cela. Comme vous êtes émue... avouez que je serais bien fou d'appeler en ce moment.

JOUJOU. — Je vous en supplie, Maurice, faites allumer, j'ai une angoisse telle dans cette obscurité...

MAURICE. — Mais pourquoi?... (*Allant à la porte-fenêtre.*) Tenez, je vais fermer à clé, les autres ne pourront pas entrer par ici... Joujou, cette minute est délicieuse, je ne vois pas vos yeux, je ne vous vois pas, je vous entends à peine et pourtant de vous à moi a passé ce quelque chose de mystérieux qui, pour l'homme, vaut tous les consentements. Voilà, la porte est fermée, personne ne peut nous surprendre et il fait si sombre qu'on ne nous aperçoit pas du dehors... (*Il baisse cependant un store de soie, puis approchant à pas de loup.*) Joujou, ma chérie, depuis tout à l'heure, j'ai une envie folle de vos lèvres, une envie forcenée.

JOUJOU. — Taisez-vous, taisez-vous, on vient.

MAURICE, *qui a reculé et qui écoute.* — Mais non, vous vous trompez! Ma pauvre chérie, je vous sens toute tremblante, laissez-moi vous prendre dans mes bras et...

JOUJOU. — Maurice, si vous avez un peu pitié de moi, ne bougez pas... rien qu'une seconde... Arrêtez-vous une seconde, je vous en conjure!...

MAURICE. — MA PETITE JOUJOU, NE SOYEZ PAS MÉCHANTE...

MAURICE. — Mais vous me faites peur! Qu'avez-vous?

JOUJOU. — Une seconde, rien qu'une seconde, et je vous dirai quelque chose! Seulement, de grâce, ne bougez pas... quelque chose que j'étais parvenue à vous cacher, que je vous cachais depuis des mois et des mois... Je serais partie et vous ne l'auriez jamais su, mais à présent...

MAURICE. — Joujou, mon amour, je n'ose pas deviner... C'est vrai?

JOUJOU. — Oui, c'est vrai, Maurice... J'étais bien décidée à me taire et à partir, mais contre vous, je suis sans forces... Ne bougez pas! Ah! ne bougez pas, j'ai si peur!... Si maintenant vous me preniez dans vos bras, je me trouverais mal... je vous jure... vous voyez, j'étouffe...

MAURICE. — Joujou, je vous aime!

JOUJOU. — Moi aussi, Maurice, je vous aime. Je vous aime depuis si longtemps sans rien dire... depuis des mois et des mois, parce que c'est mal... Mais ne bougez pas... n'approchez pas... J'ai si peur! Laissez-moi... je vous aime!

La nuit est complète quand le rideau tombe.

JOUJOU. — JE ME DEMANDE S'IL ENTEND.

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'à l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

JOUJOU, puis THÉRÈSE sa femme de chambre, puis LE CERTIER

Au lever du rideau, Joujou, en costume de voyage, prend son petit déjeuner, elle boit son thé, beurre son toast, écrase la coquille vide de son œuf, etc. Elle n'interrompt sa petite cuisine que pour fourgonner dans son nécessaire de voyage qui est posé sur une chaise à proximité. Entre Thérèse.

JOUJOU, *la bouche pleine.* — Eh bien, Thérèse, avez-vous retrouvé le flacon?

THÉRÈSE. — Non, madame, j'ai beau chercher, j'ai dû le laisser à la maison à Paris...

JOUJOU. — A moins que vous ne l'ayez perdu en route. Vous ne vous corrigerez donc jamais de votre étourderie?

THÉRÈSE. — Mais, madame, je l'ai là, devant les yeux, ce flacon, seulement je ne peux plus me rappeler...

JOUJOU. — Sa place n'est pas devant vos yeux, mais dans le nécessaire; à l'avenir, avant de fermer mon sac, faites-moi le plaisir de regarder s'il y manque quelque chose, que ce soit entendu une fois pour toutes.

THÉRÈSE. — Bien, madame.

JOUJOU. — Mme Royère est éveillée?

THÉRÈSE. — Oh! oui, madame, depuis une demi-heure.

JOUJOU. — Savez-vous si elle a bien dormi?

THÉRÈSE. — J'ai vu la femme de chambre; madame n'a pas passé une très bonne nuit.

JOUJOU. — Je monterai la voir dans un instant. (*Un petit silence.*) Ah! nous quitterons la maison à midi moins un quart; vous m'apporterez mon manteau et mon chapeau ici à onze heures et demie... Les bagages?

THÉRÈSE. — Ils sont déjà à la gare, madame.

JOUJOU. — Bon... Et demain, Thérèse, à quelle heure partirez-vous de Paris pour Nancy?

THÉRÈSE. — Madame, j'ai regardé; il y a

LE CERTIER. — VOULEZ-VOUS ME PERMETTRE...

un train à sept heures dix du matin, mais...

JOUJOU. — C'est celui que vous prendrez.

THÉRÈSE. — Mais comment madame fera-t-elle à Paris, sans femme de chambre?

JOUJOU. — Oh! je m'habillerai bien toute seule, et puis je ne resterai à Paris que la journée; après-demain, je partirai pour Lisieux et ma mère a une ancienne femme de chambre à moi. Eh bien, Thérèse, êtes-vous contente d'aller passer trois jours dans votre pays?

THÉRÈSE, *sans enthousiasme.* — Oui madame.

JOUJOU. — Vous allez revoir vos vieux parents?

THÉRÈSE. — Mes parents sont morts.

JOUJOU. — Ah! vraiment... tous les deux?... Mais vous avez un frère, je crois?

THÉRÈSE. — J'en ai trois, madame, mais je suis fâchée avec...

JOUJOU. — Vous êtes brouillée avec vos frères?

THÉRÈSE. — Oui, madame, même que mon frère aîné a dit que si jamais je lui tombais sous la main...

JOUJOU. — Enfin, vous connaissez des gens, de vieux amis de votre famille?

THÉRÈSE. — Non, madame, j'étais si petite quand j'ai quitté le village.

JOUJOU, *impatientée.* — Mais alors, qu'est-ce que vous allez y faire?

THÉRÈSE. — Je ne sais pas, madame... C'est madame qui m'a dit qu'il fallait que j'aille y passer trois jours?

JOUJOU. — Vous êtes inouïe! inouïe! inouïe! Toutes les femmes de chambre que j'ai eues m'ont suppliée de leur accorder un congé; vous, je vous en accorde un, sans que vous me le demandiez, et vous trouvez encore moyen de me faire la tête!

THÉRÈSE. — Mais, madame...

JOUJOU. — Il n'y a pas de « mais madame », à présent, j'ai pris mes arrangements en conséquence, et vous vous en irez pendant trois jours dans votre pays. Il faut que vous appreniez à vivre comme tout le monde, ma fille. (*Entre Le Certier.*) Bonjour, notre oncle !

LE CERTIER, *lui présentant un bouquet.* — Voulez-vous me permettre...

JOUJOU. — Oh! qu'elles sont jolies! qu'elles sont jolies!

LE CERTIER. — Je souhaite qu'elles vous tiennent un peu compagnie pendant votre voyage...

JOUJOU. — Vraiment, vous me gâtez; sans indiscrétion, où trouvez-vous ces merveilleuses fleurs?

LE CERTIER. — Je les fais venir de Paris!

JOUJOU. — Comment, ici, à la campagne, en pleine Bourgogne, des fleurs de Paris!

LE CERTIER. — On les emballe si bien, à présent, et puis je suis habitué à ma fleuriste.

JOUJOU. — Toujours le même! et que puis-je vous offrir, moi, voulez-vous déjeuner?

LE CERTIER. — Vous êtes mille fois aimable, j'ai pris un excellent repas ce matin à cinq heures et demie.

JOUJOU. — Ah, oui, j'oubliais! quelle abomination de se lever à des heures pareilles!

LE CERTIER. — Mais, je vous certifie...

JOUJOU. — Je sais ce que vous allez me dire : c'est le plus beau moment de la journée! eh bien, j'aime mieux vous croire que d'y aller voir... Tenez, Thérèse, emportez ce plateau, prenez les fleurs aussi, vous les mettrez dans l'eau jusqu'à la dernière minute...

THÉRÈSE. — Bien madame.

SCÈNE II

JOUJOU, LE CERTIER

LE CERTIER. — Eh bien! Joujou, voici le triste jour de votre départ arrivé.

JOUJOU, *joyeusement*. — Mais oui, mais oui!

LE CERTIER. — Vous n'en paraissez pas très affectée...

JOUJOU. — Oh! nous allons tous nous retrouver dans si peu de temps! Et puis, je l'avoue, je suis de très bonne humeur aujourd'hui; d'abord, j'ai reçu quatre lettres.

LE CERTIER. — Ah! votre courrier joue un rôle?

JOUJOU. — Je vous crois! J'ai horreur de ne pas trouver le matin, des lettres à côté de ma tasse; il me semble que j'entame une journée creuse, vous ne connaissez pas cette sensation?...

LE CERTIER. — Heureusement non, car c'est ma vie qui serait creuse; personne ne m'écrit, à moi.

JOUJOU. — Pas même votre petite amie?

LE CERTIER. — Je n'ai plus de petite amie.

JOUJOU. — Et la jolie personne dont j'ai vu la photographie, vous l'avez quittée?

LE CERTIER. — Je l'ai mariée... oui, à mon tapissier, un brave garçon avec qui elle me trompait depuis longtemps.

JOUJOU. — Non! Vous ne m'aviez pas raconté ça, notre oncle. Vous avez eu du chagrin?

LE CERTIER. — Pas le moindre. Cette petite s'ennuyait avec moi, je ne m'amusais pas avec elle, et pour ne pas lui faire de peine, je gardais ce tapissier qui ne fait que des horreurs; à présent je vais chez un homme qui a beaucoup de goût et je vis bien plus tranquille.

JOUJOU. — Notre oncle, expliquez-moi une chose je vous ai connu successivement des tas de bonnes amies...

LE CERTIER. — Oh, des tas!

JOUJOU. — Mettons plusieurs bonnes amies à qui vous abandonniez généreusement la majeure partie de vos revenus...

LE CERTIER. — Oh! la majeure partie!...

JOUJOU. — Mettons la moitié de vos revenus. Tout le monde doit s'imaginer que la société d'une petite dame vous est indispensable et pas du tout! vous êtes parfaitement mélancolique, les soirs où il vous faut dîner avec votre flamme et parfaitement heureux quand vous pouvez annoncer à vos amis : « Je viens de rompre avec mademoiselle Une Telle »!

LE CERTIER. — C'est vrai.

JOUJOU. — Alors, je ne comprends pas...

LE CERTIER. — Moi, non plus... ou plutôt si, je comprends, mais je comprends aussi que vous ne compreniez pas.

JOUJOU. — Enfin, vous avez des raisons...

LE CERTIER. — Oui, j'ai des raisons... des raisons à côté... D'abord, jusqu'à quarante-trois ou quarante-quatre ans, il est décent pour un célibataire d'entretenir un petit collage... C'est bien vu, ça permet aux gens de dire : « Le Certier, il a une maîtresse, mon cher; il ne s'en cache pas, une petite femme très chic, du reste. » J'ai fait ce sacrifice aux convenances, et puis... et puis...

JOUJOU. — Et puis?

LE CERTIER, *résolument*. — Il y a autre chose; voyez-vous, ma petite Joujou, je n'ai jamais eu, moi, ce qu'on peut appeler de grands succès auprès des femmes, je n'en ai même pas eu de petits, non, je ne crois pas... je ne me rappelle pas qu'une femme ait jamais été amoureuse de moi...

JOUJOU. — Allons donc, toutes les femmes vous adorent!

LE CERTIER. — Oui, oui, justement, elles m'adorent, elles m'ont toujours adoré, ça été mon malheur... Je n'avais pas trente ans que déjà leur adoration m'avait baptisé : « notre oncle », et, n'est-ce pas, lorsque les femmes appellent un monsieur « notre oncle », c'est qu'elles n'ont pas très envie de faire l'amour avec lui.

JOUJOU. — Voulez-vous bien vous taire!... D'abord, je ne suis pas du tout de votre opinion, un homme qui inspire de la sympathie réussit à tout ce qu'il veut.

LE CERTIER. — Quelle erreur, ma pauvre Joujou! Tenez, Maurice et moi, nous avons toujours été des inséparables, en dépit de mes cinq ou six ans d'aînesse; eh bien, chaque fois que sur notre chemin s'est rencontrée une femme désirable et que je désirais, par conséquent, il ne se passait pas quarante-huit heures sans qu'elle se prît pour moi d'une sympathie... mais d'une sympathie!... « Notre oncle par-ci, notre oncle par-là... Notre oncle, vous êtes tout bonnement en train de devenir mon meilleur ami!... Par exemple, je n'en dirai pas autant de votre camarade Maurice! avec ses airs de se ficher du monde, il ne me revient pas du tout! » Je savais trop ce que me réservaient ces paroles-là; quelques semaines plus tard, j'entendais : « Notre oncle, je vous aime tant que je vais vous faire un aveu; vous savez, votre ami Maurice, eh bien, il me semble que je commence à en être un peu amoureuse... oh, un tout petit peu! » Et c'est comme ça que, l'une après l'autre, elles m'ont passé sous le nez... A la fin, j'ai fini par m'y faire... ou presque...

JOUJOU. — Ce Maurice, il est donc si terrible?

LE CERTIER, *avec dégagement*. — Ah! vous ne vous imaginez pas!

Un temps.

JOUJOU. — Pauvre notre oncle!.. Je ne vois pour vous qu'un moyen de salut, dans

ces occasions-là, vous devriez vous faire guider, demander des conseils... oui, à une femme, à une amie...

LE CERTIER. — Je n'en ai pas.

JOUJOU. — Voilà un mot qui n'est guère gentil.

LE CERTIER, *troublé*. — Non, non, vous ne m'avez pas compris. Je ne voulais pas dire ça... Vous, c'est... Vous, ce n'est pas la même chose.

JOUJOU. — Oui, sans doute, je manque un peu d'expérience pour les affaires galantes, du reste je ne me proposais point... Mais j'y pense, il doit y avoir une raison pour que vous me confessiez comme ça toutes vos petites misères... Est-ce que, par hasard, vous seriez amoureux en ce moment?

LE CERTIER. — Moi? En voilà une idée! Vous ne voudriez pas!... J'ai assez ri! Moi, amoureux! Ah, là, là, quand on m'y reprendra!...

JOUJOU. — Hubert!

LE CERTIER. — Joujou!

JOUJOU. — Regardez-moi en face.

LE CERTIER. — Mais...

JOUJOU. — Regardez-moi en face! Etes-vous amoureux en ce moment? (*Un temps.*) Vous ne dites rien; qui ne dit mot...

LE CERTIER. — Amoureux... amoureux... Comment l'entendez-vous?

JOUJOU. — Comme vous. (*Une pause.*) Du reste, je suis fixée, vous êtes amoureux. Pourquoi ne me l'avez-vous pas avoué tout de suite? Il y a longtemps que... que ça vous a pris, dites?

LE CERTIER. — Assez longtemps... (*Un temps.*) longtemps... (*Un temps.*) très longtemps.

JOUJOU. — Une femme du monde, naturellement.

LE CERTIER. — Oh! oui, une femme du monde.

JOUJOU. — Je la connais?

LE CERTIER. — Je crois... oui, oui, vous la connaissez! vous la connaissez beaucoup.

JOUJOU. — Beaucoup! Elle est mariée?

LE CERTIER. — Elle a été mariée.

JOUJOU. — Ah! veuve ou divorcée?

LE CERTIER. — Oui, c'est ça, veuve ou divorcée.

JOUJOU. — Voyons, notre oncle, répondez-moi; si vous vous troublez à ce point, rien qu'en parlant d'elle. Est-ce une divorcée?

LE CERTIER. — Non.

JOUJOU. — Une veuve, et je la connais beaucoup. C'est que je n'en connais pas des masses de veuves... qui cela peut-il bien être? Oh! je ne vous le demande pas, je vais trouver... (*Elle s'absorbe.*) Mais j'y suis! parbleu, j'aurais dû comprendre immédiatement! Eh bien, notre oncle, vous ne vous ennuyez pas! J'ai deviné, vous savez! Faut-il que je la nomme?

LE CERTIER. — Non, ne la nommez pas; je vous en supplie, ma chère Joujou, ne la nommez pas.

JOUJOU. — Oh! je ne le ferai que si vous m'y autorisez.

LE CERTIER. — Eh bien, nommez-la.

JOUJOU. — C'est Mme Vernot.

LE CERTIER, *désappointé*. — Mme Vernot! Mais jamais de la vie! Pourquoi voulez-vous que j'aime Mme Vernot?

JOUJOU. — Parce qu'elle est charmante.

LE CERTIER. — S'il fallait que j'aime toutes les femmes qui sont charmantes!

JOUJOU. — Ce n'est pas Mme Vernot?... vous m'étonnez bien! Ce serait donc Mme de Pelletret?

LE CERTIER. — Encore moins, vous êtes à cent lieues, je la trouve affreuse, Mme de Pelletret.

JOUJOU. — Elle a de très beaux yeux.

LE CERTIER. — Non, n'insistez pas, même pour vous faire plaisir, je ne peux pas...

JOUJOU. — Alors, vraiment, je ne vois pas. Une veuve, une veuve... nous n'en connaissons pas d'autres. Dieu que ça m'agace! Si au moins je savais la couleur de ses cheveux...

LE CERTIER. — Tenez, ma petite Joujou, ne vous cassez pas la tête davantage, je vais vous dire la vérité : tout à l'heure, pour vous intriguer, je vous ai avoué une chose qui n'existait pas; c'est une blague, je ne suis amoureux de personne, pas plus d'une veuve que d'une jeune fille, ou que d'une négresse. Je vous assure...

JOUJOU. — Taratata! ça ne prend pas, mon bon ami, ce que vous m'avez raconté est la stricte vérité et je veux trouver, je veux trouver!... Ah! ah! Oh non, ce serait trop drôle!

LE CERTIER, *troublé*. — Drôle... mais pourquoi? de qui voulez-vous parler?

JOUJOU. — De la petite Ivorin.

LE CERTIER, *furieux*. — La petite Ivorin, à présent, la petite Ivorin qui a de fausses dents!... Ma chère amie, si vous voulez vous payer ma tête, rien n'est plus facile, seulement vous me permettrez...

Il prend son chapeau.

JOUJOU. — Mais, notre oncle...

LE CERTIER. — Ah, j'ai eu bien tort de me laisser aller à des confidences...

JOUJOU. — Vous êtes fâché?

LE CERTIER. — Je ne suis pas fâché du tout, mais il y a certaines plaisanteries...

Il se dirige vers la porte.

JOUJOU. — Enfin, notre oncle, je vous assure... Voyons, ne partez pas comme ça.

LE CERTIER. — Excusez-moi, j'ai à faire, je reviendrai vous prendre pour aller à la gare.

Exit.

JOUJOU, *appelant*. — Notre oncle! Quel type! (*Un temps.*) Oh! une idée... La veuve qu'il aime depuis longtemps, serait-ce...

serait-ce moi? Impossible! Et pourtant... non, impossible! Notre oncle, moi! Non, non, non! (*Regardant l'heure.*) Neuf heures vingt. (*Dépliant un petit morceau de papier qu'elle tenait dans sa main et parcourant les lignes qui y sont inscrites.*) « Si vous êtes seule à neuf heures et demie... » Encore dix minutes à attendre. (*Promenade. Impatience.*) Ah ce Maurice! Qu'est-ce qu'il peut bien avoir à me dire? (*Même jeu. Brusque décision. Elle va vers le piano.*) Tant pis, je vais le faire descendre tout de suite!... D'abord, je retarde et puis, je suis seule à présent et tout à l'heure on ne sait pas. (*Elle s'est installée au piano. Après deux ou trois arpèges préparatoires, elle chante en s'accompagnant :*)

Tu n'es pas beau, tu n'es pas riche
Tu manques tout à fait d'esprit
Tes gestes sont ceux d'un godiche
D'un saltimbanque dont on rit.

Un regard au plafond et crescendo.

Le talent c'est une autre affaire,
Tu n'en as guère de talent
De ce qu'on doit avoir pour plaire
Tu n'as presque rien et pourtant...

Elle s'arrête et écoute.

(*Parlé*) Je me demande s'il entend...

Elle reprend fortissimo.

Et pourtant?...
Je t'adore, brigand, j'ai honte à l'avouer
Je t'adore et ne puis vivre sans t'adorer!
Je ne hais pas la bonne chère...
On dînait chez ce vice-roi.
Tandis que toi, toi pauvre hère,
Je mourais de faim avec toi!
J'en avais chez lui de la joie
J'en pouvais prendre tant et tant;
J'avais du velours, de la soie,
De l'or, des bijoux, et pourtant...
Et pourtant?...
Je t'adore, brigand, j'ai...

SCÈNE III

JOUJOU, MAURICE

MAURICE, *entrant à gauche, un peu essoufflé.* — Bonjour, bonjour, Joujou... Eh bien, que pensez-vous de notre signal? Je n'ai pas été long à vous rejoindre.

JOUJOU. — Maurice, j'ai honte de ce que nous faisons là!

MAURICE. — Oh! Joujou, ne me gâtez pas cette minute radieuse; si vous saviez comme depuis une heure je guette votre chanson avec un peu d'inquiétude et l'impatience et l'émoi d'un gamin, et si vous saviez aussi quelle sensation j'ai éprouvée, de jeunesse, de force, d'amour et d'amour de la vie, lorsque j'ai entendu monter à travers la maison votre belle voix chaude qui chantait pour moi!... Voyons, Joujou, ne faites pas vos yeux tristes, vous chantez *la Périchole* divinement, il n'y a pas de remède à cela...

JOUJOU. — Vous êtes ridicule, Maurice, j'espère au moins que vous ne venez pas de la chambre de Blanche?

MAURICE. — Maintenant? si. J'étais allé prendre de ses nouvelles et lui dire bonjour.

JOUJOU. — Et vous l'avez quittée comme ça brusquement, lorsque j'ai commencé à jouer? Mais vous êtes insensé! Blanche s'est certainement aperçue que vous...

MAURICE. — Blanche ne s'est aperçue de rien du tout, je suis sorti de la pièce avec un flegme parfait, et c'est dans le couloir seulement que je me suis mis à courir comme un fou.

JOUJOU. — Enfin Blanche n'est pas sourde et...

MAURICE. — Ma petite Joujou, je vous l'ai dit et répété, dès qu'il s'agit de moi, Blanche ne voit rien, n'entend rien; l'évidence même ne la convaincrait pas... D'ailleurs, vous la connaissez depuis longtemps et vous me connaissez aussi, vous savez bien que je ne voudrais pas lui causer l'ombre d'un chagrin.

JOUJOU. — C'est que vos imprudences me terrifient; hier soir, quand vous m'avez glissé ce billet-là devant tout le monde, j'ai été si surprise, si effarée... j'ai failli le lâcher.

MAURICE. — Vrai?

JOUJOU. — Ne riez pas! Si je l'avais laissé tomber au milieu du salon, pourtant!

MAURICE. — Eh bien, je l'aurais ramassé.

JOUJOU. — Ah! je ne résisterai pas à cette existence-là!... M'expliquerez-vous seulement en quel honneur vous m'avez donné cette émotion et pourquoi il m'a fallu chanter *la Périchole* à neuf heures et demie précises?

MAURICE. — Pour m'indiquer que vous étiez seule ; avant de vous faire mes adieux à la gare, devant tout le monde, je trouvais gentil de vous avoir dit au revoir en tête-à-tête. Vous m'en voulez?

JOUJOU. — Non.

MAURICE. — Et puis, j'avais une autre idée, encore, une idée absurde qui m'a tenu éveillé une bonne partie de la nuit... Je m'étais imaginé que dans le brouhaha du départ, nous pourrions ne pas trouver une minute pour nous parler et que vous oublieriez certainement l'heure et le lieu de notre rendez-vous.

JOUJOU. — Oh! Maurice

MAURICE. — Ma parole; rassurez-moi, Joujou, vous n'avez pas oublié?

JOUJOU. — Comment aurais-je fait pour oublier? L'autre jour, vous m'avez obligée à réciter ma petite leçon pendant une heure.

MAURICE. — Soyez bonne, redites-la une fois... une dernière petite fois.

JOUJOU. — Mais puisque je me rappelle tout!

MAURICE. — J'ai si peur... je vous en prie...

JOUJOU, *à mi-voix*. — Demain à trois heures place de la Nation...

MAURICE, *sévère*. — Place de la Nation?

JOUJOU, *reprenant*. — A la sortie du Métropolitain...

MAURICE. — Dans une voiture fermée...

JOUJOU. — Et avec une grosse voilette!

MAURICE. — Parfaitement, et puis, qu'on me pende si nous recontrons quelqu'un de connaissance dans ce quartier-là! Eh bien, ma petite Joujou, je suis tranquille à présent, tout à fait tranquille.

JOUJOU. — Et moi, je suis affreusement tourmentée; on va trouver invraisemblable que vous partiez ce soir même!

MAURICE. — Tout le monde trouvera cela on ne peut plus naturel; j'attends depuis huit jours, soi-disant, la dépêche qui doit m'appeler à Paris; Blanche m'a même demandé ce matin si elle n'était pas arrivée.

JOUJOU. — Vous voyez, elle se doute de quelque chose!

MAURICE. — Encore! Pauvre Blanche, vous lui en attribuez une perspicacité! Mais je serais parti avec vous tout à l'heure qu'elle n'y aurait vu que du feu... Enfin, pour vous faire plaisir, j'ai raffiné; le télégramme ne me parviendra que cet après-midi, et je pourrai m'exclamer de l'air le plus candide : comme c'est embêtant, quelques heures plus tôt et je faisais le voyage avec Joujou!

JOUJOU. — En voilà des mensonges!

MAURICE. — De tout petits, et puis, c'est moi qui les commets... A propos, vous êtes-vous débarrassée de votre femme de chambre?

JOUJOU — Oui, je l'envoie en Lorraine, chez ses parents... Ah! non, ses parents sont morts... Enfin, elle va passer dix jours en Lorraine.

MAURICE. — Bravo! Admirable! Vive la Lorraine! Alors c'est bien vrai, Joujou? Il y a du bon! Mon rêve insolent va se réaliser.

JOUJOU. — Vous n'y croyiez pas?

MAURICE. — Si, si, je voulais y croire, j'y croyais comme je crois en Dieu... vaguement... C'était si beau! Mais à présent, j'ai la foi... Tenez, j'entre en extase; je vois des choses... il est trois heures, il y a du soleil, la place de la Nation est pleine de bourgeois et de pioupious sympathiques; j'arrive, personne ne fait attention à moi, mais ça m'est égal... Tout de suite, près de l'entrée baroque du Métropolitain, sous la garde d'un cocher renfrogné et charmant, j'aperçois un sapin... votre sapin! car seule une femme, et la femme qu'on aime a pu choisir un aussi lamentable sapin! Il est cabossé, il penche, il est sale, il est décati; il est adorable... De loin, j'y devine votre silhouette anxieuse et voilée, et à mesure que j'approche et qu'elle se précise, une grande douceur descend sur le pauvre être hagard que je suis depuis le matin... Ne m'en veuillez pas, Joujou, d'être lyrique; c'est très vilain, je le sais, mais quand je pense que dans quelques heures mon martyre aura pris fin...

JOUJOU. — Votre martyre! Il n'aura pas duré longtemps votre martyre!

MAURICE. — Pas longtemps! Dix-huit jours! Il y a dix-huit jours, je les ai comptés, moi, que dans ce même salon, vous m'avez souffleté et rendu follement heureux.

JOUJOU. — Maurice, ne parlez plus de cela, vous finiriez par me faire regretter...

MAURICE. — Regretter quoi? Depuis dix-huit jours, vous vous êtes offert cette cruauté bien féminine de m'interdire même un pauvre baiser, fût-il volé!

JOUJOU. — Vous me le reprochez?

MAURICE. — Est-ce que je vous désirerais vraiment si je ne vous le reprochais pas! Et puis le premier baiser, Joujou, est une petite étape formidable qu'il est bon de franchir avant toute autre, bien avant... vous avez été trop coquette.

JOUJOU. — Coquette! J'ai été coquette!

MAURICE. — Un peu.

JOUJOU. — Ah! Maurice, comment osez-vous, même en plaisantant, prétendre que j'ai été coquette avec vous? Le jour où vous avez daigné vous apercevoir que j'étais une femme à convoiter et à prendre, comme les autres femmes, je n'ai pas résisté une heure à la joie d'avouer, je me suis donnée plus entièrement et plus humblement que si j'étais devenue votre maîtresse; d'ailleurs j'avais prévu mon sort voilà longtemps, et que j'avais une seule chance d'y échapper : votre indifférence.

MAURICE. — Vous l'auriez souhaitée?

JOUJOU. — Non... Et pourtant depuis des semaines et bien avant mon aveu, quand le soir, au grand salon, j'étais assise, les joues brûlantes et les mains froides, près de vous qui ne vous doutiez de rien et que je voyais le beau regard tendre de Blanche chercher le vôtre, j'aurais pu mourir de chagrin et de honte... Cette pensée que nous avions été toute notre vie deux amies, mieux, deux sœurs, et que spontanément, sans tentation, après des années, moi, j'étais devenue amoureuse de son mari... Mais vous ne pouvez pas me comprendre!... Tout cela n'a rien empêché du reste, et à votre premier compliment d'amour, j'ai capitulé sans défense, sans hésitation; c'était fatal... Je n'ai posé qu'une condition, ou plutôt je ne vous ai adressé qu'une prière : tant que nous de-

meurerons ici, dans cette maison, ne me demandez rien, même pas un baiser; il ne faut pas m'en garder rancune, Maurice, c'est histoire de m'épargner une humiliation et quelques remords de plus; vous pouvez appeler cela de l'hypocrisie ou bien...

MAURICE. — Ce n'est pas de l'hypocrisie, c'est de la superstition.

JOUJOU. — Ou bien de la superstition, ou le dernier préjugé d'une petite bourgeoise... mais ne m'accusez pas d'avoir été coquette. Je n'ai même pas montré cette coquetterie élémentaire, cette pudeur de vous faire prêter serment que demain vous me respecteriez, — le parjure devant avoir lieu à quatre heures et demie... J'ai trouvé que ces jalousés, heureux, nous serons les deux êtres les plus heureux du monde; demain, à la barbe des bons père de famille et des méchantes grosses dames, secrètement, superbement, nous nous appartiendrons, au cœur de Paris! Tout autour de nous, battant comme un océan les murs de notre cachette, ce sera le tumulte de la cité et le trafic, et les passants, et tous les idiots qui nous connaissent et qui mourraient d'apoplexie s'ils se doutaient qu'à dix mètres d'eux, nous nous aimons à cœur joie.... Voilà de l'émotion, voilà de la fierté! que pensez-vous de cela?

JOUJOU. — Je suis heureuse, Maurice, que vous soyez heureux.

MAURICE. — QUE VOUS ME CONNAISSEZ MAL, JOUJOU!

traditions galantes étaient piètres, indignes de ce que j'éprouve et puis surtout... c'est la première fois, je n'ai pas l'habitude... je ne sais pas, et je me prends à le regretter... Un instinct obscur m'avertit qu'il ne faut pas être trop loyale avec les hommes et que vous aussi, Maurice, vous avez vos préjugés.

MAURICE. — Que vous me connaissez mal, Joujou! Oui, sur cent femmes, quatre-vingt-dix-neuf eussent gâté la belle attente que voici par une de ces manœuvres frelatées. Comme je préfère la franchise de votre geste, et quelle volupté unique elle présage! Vous en rendez-vous compte, au moins?... Demain, nous qui étions déjà riches, élégants,

MAURICE. — Et vous-même, Joujou?

JOUJOU. — Moi, j'ai peur.

MAURICE. — Peur?

JOUJOU. — Il faudra que demain vous soyez très bon... Non, ce n'est pas bon que je voulais dire... très indulgent...

MAURICE. — Mais, Joujou...

JOUJOU. — Rappelez-vous combien l'heure sera grave pour moi; de l'impression que vous laissera cette journée, de l'impression que je vous laisserai, dépend tout mon bonheur à venir.

MAURICE. — Voyons, Joujou!

JOUJOU. — C'est ainsi, pourtant, et je sens cruellement mon inexpérience; ces mi-

...ures-là doivent être désavantageuses pour une petite bourgeoise...

MAURICE. — Vous me taquinez.

JOUJOU. — Depuis que je me suis mise à vous aimer, Maurice, j'ai ressenti en votre présence un trouble, une timidité que je ne m'expliquais pas; je me l'explique à présent...

MAURICE. — Oh! Joujou, ici je vous arrête: de la timidité, vous, vous qui vous moquez de moi du matin au soir!

JOUJOU. — Ce n'est pas la même chose, je vous assure... Dans les derniers temps, vous m'intimidiez beaucoup... oui, quand vous me parliez de vos aventures, de vos femmes, de votre passé... Enfin, vous comprenez vous m'intimidiez... Vous m'intimidiez pour les choses d'amour.

MAURICE. — Je vous aime, Joujou... Si le mystère de demain vous effraie, laissez-moi y penser seul, et ne songez, vous, qu'aux longues années qui vont suivre, d'un bonheur moins fougueux et plus profond... J'en réponds, de ces années-là.

JOUJOU. — Vous oubliez, Maurice, que j'ai été votre confidente; à combien d'autres femmes avez-vous dit les mêmes paroles?

MAURICE. — Que vous importe, puisque cette fois je suis sincère, que je serai fidèle, et que vous me croyez?

JOUJOU, *prête aux larmes.* — C'est vrai, c'est vrai, je vous crois aveuglément, comme elles vous ont cru toutes, et cela aussi me fait peur!

MAURICE. — Soyez persuadée que je vous ...me de toute mon âme!

JOUJOU. — Chut!

SCÈNE IV

LES MÊMES, BLANCHE

BLANCHE, *en peignoir. Après un temps presque imperceptible.* — Bonjour!

JOUJOU. — Oh! Blanche, tu t'es levée!

MAURICE. — Mais c'est de la folie!

BLANCHE. — Je suis venue dire au revoir à Joujou.

MAURICE. — Joujou allait monter à l'instant, tu le sais bien.

BLANCHE. — Oui, mais comme ça, je resterai avec elle jusqu'à la dernière minute.

MAURICE. — Ah! les femmes sont vraiment raisonnables! Depuis trois ou quatre jours, tu te plains d'être souffrante, le médecin te recommande de rester couchée, et la première chose que tu fais...

BLANCHE. — C'est de me lever pendant un quart d'heure, je n'en mourrai pas.

MAURICE. — Bien sûr, seulement un peu de logique ne serait pas pour me déplaire: ou tu es souffrante, ou tu ne l'es pas; si tu l'es ..

BLANCHE. — Eh bien, déclarons que je ne le suis pas; d'ailleurs, tu ne fais que me répéter depuis avant-hier, que j'ai très bonne mine.

MAURICE. — Ma chère amie, si tu prends mes conseils en mauvaise part, je ne t'en donnerai plus.

JOUJOU. — Voyons mes enfants!...

BLANCHE. — Tu sais bien, mon chéri, que je plaisantais; je me sens mieux, beaucoup mieux, et puis, il est bien naturel que le jour où Joujou s'en va, je désire... D'abord, as-tu pensé à faire atteler pour la mener à la gare?

MAURICE. — Evidemment, ma petite Blanche, j'ai fait atteler! Ai-je l'habitude d'oublier ces choses ?

BLANCHE. — Et quelle voiture as-tu dit que...

MAURICE. — La victoria.

BLANCHE. — Jamais vous ne tiendrez dans la victoria!

MAURICE. — Mais si, Germaine et Max nous précéderont en auto.

BLANCHE. — Non, non, il paraît que l'automobile ne marche pas ce matin, c'est Germaine qui vient de me l'apprendre.

MAURICE. — Ah! tu m'en diras tant...

BLANCHE. — Et vous allez être... (*Comptant sur ses doigts.*) Germaine, Max, Joujou, toi, ça fait déjà quatre.

JOUJOU. — Et ma femme de chambre.

BLANCHE. — Cinq... Et notre oncle, est-ce qu'il va à la gare?

JOUJOU. — Oui, il me l'a annoncé tout à l'heure.

MAURICE. — Un régiment, quoi! Allons il faut prendre le break.

JOUJOU. — Je vous en donne un tintouin!

MAURICE. — Terrible! Par exemple, je me demande si l'alezan sera assez bien...

BLANCHE. — Tu sais que le vétérinaire est là!

MAURICE. — Tu en es sûre?

BLANCHE. — J'ai vu sa carriole de ma fenêtre.

MAURICE. — Eh bien, je vais jusqu'aux écuries, en même temps, je donnerai les ordres nécessaires... Ne vous mettez pas en retard, Joujou.

SCÈNE V

JOUJOU, BLANCHE

BLANCHE. — Maurice avait l'air agacé; je n'ai pas interrompu votre conversation, j'espère?

JOUJOU. — Tu es folle, nous parlions de n'importe quoi. Nous parlions... nous parlions musique, tiens.

BLANCHE. — Ah! à propos, je t'ai entendu chanter ce matin!

JOUJOU. — Chanter? Ah! oui... oui, je me suis un peu exercée.

BLANCHE. — Tu as chanté d'une façon charmante.

JOUJOU. — Tu te moques de moi!

BLANCHE. — Mais pas du tout! (*Un silence.*) Veux-tu me faire une petite place? (*Elle s'installe sur le canapé à côté de Joujou.*) Ma chère Joujou, je suis si contente d'avoir violé la consigne et d'être descendue causer avec toi: (*Lui prenant la main.*) j'ai tant de choses à te dire encore!

JOUJOU. — Ma chérie, tu me les aurais aussi bien dites là-haut et tu te serais épargné une fatigue.

BLANCHE. — J'ai eu peur que tu ne montes là-haut qu'à la dernière minute.

JOUJOU. — Comment, à la dernière minute? T'imagines-tu que je serais partie sans t'avoir fait de longs adieux, dis?

BLANCHE. — Oui, Joujou, je le craignais.

JOUJOU. — Mais Blanche, c'est sérieux?

BLANCHE. — Très sérieux; depuis quelque temps, il me semble que tu évites ma présence.

JOUJOU. — Moi? pourquoi me parles-tu ainsi? que t'ai-je fait?

BLANCHE. — Joujou, nous ne sommes plus les amies d'autrefois.

JOUJOU. — Mais où prends-tu cela? Je te jure que pour ma part...

BLANCHE. — Ne me jure rien. Mon cœur n'a pas changé.

JOUJOU. — Tu me désespères, Blanche, tu es nerveuse aujourd'hui et tu te montes la tête... explique-toi.

BLANCHE. — A quoi bon des explications? Je sens et tu sais que je dis la vérité.

JOUJOU. — Mais enfin j'ai le droit...

BLANCHE. — Non, ma petite Joujou, non, une discussion sur ce sujet avec des reproches et des démentis serait indigne de nous. S'il s'était agi de toute autre que toi, je me serais tue, j'aurais caché ma peine et, peu à peu, nous serions devenues des étrangères; mais je me suis rappelé que nous avions toujours été des camarades loyales et sans arrière-pensées et qu'aucune des bêtises pour lesquelles les femmes se brouillent n'avait pu nous séparer. Alors, j'ai pensé qu'il ne fallait pas laisser mourir dans l'oubli tout ce bon vieux passé et une affection comme nous n'en retrouverons jamais ni l'une ni l'autre... Joujou, je t'en supplie, aimons-nous, aime-moi autant qu'autrefois!

JOUJOU. — Mais je t'aime...

BLANCHE. — Pas autant qu'autrefois! Rends-moi la chère amitié de jadis, j'en ai un tel besoin, je suis une femme si malheureuse!

JOUJOU. — Tu es malheureuse?

BLANCHE. — Cela t'étonne? Considère mon existence, quelles joies me connais-tu? je suis malade, constamment malade, et je ne guérirai pas.

JOUJOU. — Voyons, Blanche, tu as été malade, mais à présent...

BLANCHE. — Oh! n'imite pas Maurice, n'essaie pas de me convaincre que je suis devenue une athlète... Et puis, ce que je m'en moquerais d'être faible et malade et de souffrir physiquement; j'endure depuis longtemps de bien autres douleurs!

JOUJOU. — Lesquelles?

BLANCHE. — Celles d'une femme qui aime son mari à la passion, à la folie, à en mourir, — du reste, j'en meurs, — et que ce mari trompe et trahit avec plus de constance que s'il accomplissait un devoir.

JOUJOU. — Que me dis-tu là!

BLANCHE. — Une chose que tu sais, que vous savez tous!

JOUJOU. — Tu rêves, tu divagues, je n'essaie même pas de te répondre!

BLANCHE. — C'est ça, je préfère ton silence, fais-moi grâce de tous les mensonges charitables dont vous entourez mon infortune; je ne vous en ai pas su gré de ces mensonges, je les trouve injurieux... oui, il faut que vous m'ayez crue bien bête vraiment!

JOUJOU. — Quand tu seras plus calme, je te parlerai; tu es sous le coup d'une irritation que je ne comprends pas.

BLANCHE. — D'une irritation? Ma pauvre Joujou, tu as l'air de t'imaginer que je viens de découvrir quelque chose et que tu assistes à la première explosion du désespoir!... Mais écoute, écoute, je suis mariée depuis neuf ans; eh bien, quinze mois après mon mariage, j'ai appris que Maurice me trompait. Ça t'étonne ça! Tu vois que la mieux informée, c'est encore la pauvre et naïve Blanche... Quinze mois!... Tiens, c'était à la même époque qu'à présent, vers la fin de l'été; nous louions dans ce temps-là une maison de campagne à Saint-Germain, — tu t'en souviens?... Je venais d'y passer deux ou trois jours complètement seule; toi, tous les amis, vous voyagiez et Maurice était au Havre « pour affaire urgente »... Un matin, j'étais encore couchée, la femme de chambre m'apporte un petit paquet venu par la poste, je le décachète et cinquante, soixante, quatre-vingts lettres de son écriture, à lui, se répandent sur mon lit... C'étaient des lettres charmantes comme il m'en avait écrit à moi, comme il leur en a écrit à toutes, comme il sait les écrire... Ah! il la tient la lettre d'amour!... Toute cette correspondance m'était envoyée par une demi-mondaine assez connue et que Maurice avait lâchée depuis peu, après l'avoir eue pour maîtresse pendant cinq ou six mois... Mon sang-froid à cet instant-là m'étonne encore. J'ai rassemblé les papiers, je me suis levée, habillée, et j'ai pris le train pour Paris. J'agissais dans une sorte de stupeur... En arrivant, je me fis conduire chez maman... Tu la connais, maman, elle me reçut dans son petit boudoir, dont les stores sont toujours

baissés; de sa voix indolente, elle me demanda : « Qu'est-ce qui t'amène si matin et avec cette figure? » Comme j'allais lui répondre, une suffocation me prit, et je ne pus que lui tendre le paquet de lettres. Je venais enfin d'avoir conscience de mon malheur... Maurice, mon mari, mon aimé, mon petit Maurice!... Non, une torture pareille ne se raconte pas... Assise toute droite sur ma chaise, je pleurais convulsivement, les larmes étaient rares et brûlantes, elles coulaient le long de mes joues et tombaient sur mes mains, une à une, lentement... dans mon innocence, je pensais : « Une heure de ce supplice me tuera. » J'étais toute au martyre présent et je ne prévoyais pas que tant d'autres larmes suivraient le même chemin.

JOUJOU. — Oh! Blanche, que ne m'as-tu télégraphié ce jour-là! Je serais accourue, tu le savais bien.

BLANCHE. — Oui, oui, mais tu vas voir. Un quart d'heure après, je sonnais, tu devines à quelle porte?

JOUJOU. — Pas chez cette femme qui t'avait écrit?

BLANCHE. — Si, chez elle. Je griffonnai sur ma carte quelques mots destinés à la rassurer, j'avais si peur de n'être pas reçue que je m'abaissai, je parlai d'une explication « amicale »! Je me serais traînée à genoux pour ne pas perdre la volupté mortelle de cette entrevue... Cette femme ne me fit guère attendre; elle avait du chagrin, elle aussi, car elle ne prit pas le temps de se faire belle, elle se présenta à peine coiffée, les yeux rouges et toute vilaine d'avoir pleuré... Le préambule dura peu, nous en eûmes vite fini avec les explications et les repentirs; nous étions avides, elle de parler et moi d'entendre. Elle parla et dès les premiers mots, la petite lueur qui jusque-là, quand même, désespérément, tremblotait au fond de moi, s'éteignit à tout jamais. Je sus que Maurice n'avait pas seulement profané avec d'autres ses baisers, mais encore sa tendresse, et nos surnoms, et nos manies d'amour. Je sus qu'il ne m'avait voué qu'une faible portion de sa vie amoureuse et qu'il tenait son mariage pour une aventure entre cent... Une heure, je laissai l'autre abandonnée nous torturer toutes les deux. Elle fut tour à tour délicate et mesquine, elle me dit des choses misérables, que mon mari s'était montré généreux, que de ce côté elle n'avait pas le droit de se plaindre, qu'en la quittant il lui avait envoyé une somme importante et qu'elle avait refusé de recevoir la somme en question... Vingt fois, elle revint sur cette preuve de désintéressement, comme si elle voulait se justifier à mes yeux du reproche de vénalité, et comme si pareille vétille pouvait nous importer à l'une ou à l'autre. Et elle me dit aussi des choses très touchantes... Mais ce fut au moment où je me levai pour prendre congé qu'elle prononça les phrases qui décidèrent de toute ma vie... Elle me dit : « Dans les commencements, il était très amoureux, et moi il me plaisait, mais je n'en étais pas folle... Et peu à peu, je me suis mise à l'aimer, puis à l'aimer passionnément. Dès qu'il s'en aperçut, il se désintéressa de moi, comme si son œuvre fût terminée, je devins jalouse, il m'en voulût, je commençai à souffrir; comme une bête, je le lui avouai, et je ne réussis qu'à l'excéder; un jour que je pleurais, il partit en claquant les portes et il ne revint plus... » Et elle ajouta : « Je me suis arrangée cependant pour le revoir, je lui ai demandé pardon de mon importunité, je l'ai supplié de renouer notre liaison, mais en vain. Je me suis roulée à ses pieds, en mendiant un mois encore, une semaine, une heure d'amour; il est demeuré poli et glacial, et je ne me serais pas imaginé qu'un homme pût être aussi impitoyable!... » Telles furent les dernières paroles que j'entendis; je m'enfuis de chez ma triste rivale et, dans les secondes de singulière lucidité qui suivirent, tandis que le fiacre me cahotait vers la gare, mon lamentable rôle m'apparut tout tracé.

JOUJOU. — Blanche! Blanche! ma pauvre chérie, et je ne me suis doutée de rien!...

BLANCHE. — Je vis clairement à quel homme j'avais affaire; je vis que pour le garder je devais respecter son égoïsme, car il défendrait son plaisir, fût-ce avec cruauté. Je compris que, malgré tout, je demeurerais sa vassale, son esclave, sa chose, parce que mon amour faisait de moi un pauvre être sans orgueil et sans âme... Et je compris aussi que la douleur morale n'a pas de bornes et que, toute profonde que fût ma souffrance, une souffrance plus profonde m'était épargnée, celle d'une rupture entre lui et moi, et de savoir que je ne le verrais plus... Et pour éviter cela, pour éviter une séparation, je me suis juré à cette minute d'ignorer éternellement, et que mon mari, au retour de ses fugues, trouverait toujours, toujours une maison paisible et une petite femme crédule et affectueuse... Les gens me plaindraient d'abord, puis me jugeraient un peu sotte, Maurice penserait comme tout le monde, je lirais son dédain dans ses yeux; tant pis! rien, ni les humiliations ni les épreuves, ne feraient monter à mes lèvres le chagrin de mon cœur.

JOUJOU. — Et je me croyais ton amie et je n'ai pas deviné!

BLANCHE. — De ce jour, j'ai vécu souriante et déchirée. Les nuits, je me les suis accordées pour pleurer, mais je n'ai pas goûté même la rude joie des larmes, car je sentais bien que leur torrent emportait avec lui mes forces et ma beauté et tout espoir de reconquérir jamais l'amour de cet homme.

JOUJOU. — Tu aurais dû te confier à moi, au moins, nous aurions pleuré ensemble.

BLANCHE. — Crois-tu que je n'y aie pas songé? Mais j'ai résisté à la tentation; dans

un mouvement de pitié ou de révolte, tu aurais pu trahir mon secret, tandis que j'étais sûre de ma patience à moi. C'est qu'il m'a fallu en supporter, Joujou!... Et je n'ai pas perdu un détail! J'ai appris à lire dans l'esprit de Maurice comme dans un livre malfaisant; j'ai assisté, témoin douloureux et insoupçonné, à ses intrigues, à ses réussites à ses dépits... Quelle existence! Vois-tu, quand je jette un regard en arrière sur ma vie d'épouse, je me sens si lasse, si lasse, que je me demande parfois si c'est bien du chagrin que j'éprouve ou seulement une grande fatigue! (*Dans un grand cri.*) Tiens, je mens, ne me crois pas! ce n'est pas vrai! je mens! Je souffre encore comme au premier jour! (*En larmes.*) C'est drôle, n'est-ce pas, c'est très drôle cette faculté de souffrir! Je ne me blaserai donc jamais! Par quelle injustice faut-il qu'une chair malade continue à nourrir ce cœur inexorable!

JOUJOU. — Mais, Blanche, es-tu sûre... sûre de ne pas te tromper? Oui, je sais qu'il a été léger, mais pas à ce point... et puis il t'aime, tu te persécutes volontairement.

BLANCHE. — Encore! tu veux encore me faire l'aumône! Mais ai-je l'air d'une femme qui mendie des illusions?... Et puis, comprends donc, tant de choses se sont passées sous mes yeux! Il vint une époque où, par indolence d'homme à succès, Maurice ne chercha des conquêtes que dans notre monde: pourquoi se donner du mal? Notre maison se peupla de jolies femmes et d'éclats de rire et mon mari me répétait : « Je veux que ta demeure soit gaie et que tu vives dans la joie... » Et ainsi j'ai pu les voir, les pauvres folles, courir au-devant de son désir et lui apporter leur amour... A ce jeu, beaucoup se sont meurtries, mais leur chagrin ne me vengeait pas, elles guérissaient, elles s'en allaient à d'autres aventures, elles étaient remplacées, et moi, Joujou, moi je restais... (*Elle pleure.*) Parmi ces femmes, il s'est trouvé une amie...

JOUJOU. — Une amie?

BLANCHE. — Une amie que je chérissais entre toutes...

JOUJOU. — BLANCHE, JE TE PLAINS DE TOUTE MON AME!

JOUJOU. — Non, Blanche, non, là tu t'abuses!... Pas une amie! pas une amie que tu chérissais!... Non! non!

BLANCHE. — Si, si, tu la connais comme moi.

JOUJOU. — Non Blanche, non, je te jure que tu te trompes!

BLANCHE. — Je ne me trompe pas ; cette amie, c'était Germaine.

JOUJOU. — Germaine!

BLANCHE. — Oui, Germaine, qui tantôt déjeunait dans ma chambre et m'appelait sa grande sœur.

JOUJOU. — Germaine! oh! c'est impossible! pas Germaine! Réfléchis, Blanche, pas notre petite Germaine!

BLANCHE. — Si tu l'ignores, moi, je le sais.

JOUJOU. — Eh bien, je ne te crois pas, tu calomnies; ta souffrance t'a rendue méchante! Cette petite t'aime tendrement...

BLANCHE. — C'est vrai, elle m'aime bien. Qu'est-ce que cela prouve? Tu peux me croire, Germaine comme les autres. J'ai suivi les phases, je l'ai vue provocante, puis amoureuse, puis triomphante, puis angoissée, et puis, des mois durant, je ne l'ai plus entendue rire et les gens lui ont trouvé mauvaise mine... Joujou, je te le dis, les femmes qui aiment un homme pareil sont punies! Fatalement, une heure vient pour elles d'être laides et désespérées.

JOUJOU, *fondant en larmes.* — Oh! Blanche, Blanche, c'est atroce!

BLANCHE. — N'est-ce pas?

JOUJOU, *qui s'est laissée glisser du canapé et qui a la tête appuyée sur les genoux de Blanche.* — Blanche, je te plains de toute mon âme!

Elle pleure éperdument.

BLANCHE. — Pleure, malheureuse Joujou, tu crois pleurer sur ton amie Blanche et c'est sur toi-même que tu pleures... Va, je les reconnais ces sanglots, combien de fois ils ont animé ma solitude!

JOUJOU. — Blanche, pardonne-moi!

BLANCHE. — Chut!

JOUJOU. — Je t'en supplie, pardonne-moi!

BLANCHE. — Tais-toi, tais-toi!

JOUJOU. — Ne me refuse pas ton pardon, tu peux encore me l'accorder, je t'en fais le serment sur toi, sur nous...

BLANCHE. — Tais-toi, Joujou, Dieu merci, je n'ai rien à te pardonner!

JOUJOU. — Oh si! oh si!

BLANCHE. — Rien, je le sais. (*Un temps.*) Joujou, il faut te relever et sécher tes yeux. (*Un temps.*) L'heure de ton départ approche, Maurice peut revenir d'un moment à l'autre.

JOUJOU, *se relevant.* — C'est vrai.

BLANCHE, *lui essuyant les yeux.* — Pauvre! pauvre!

JOUJOU, *lui prenant la main.* — Ma petite Blanche, dis-moi que je suis redevenue ton amie.

BLANCHE. — Tu as été et tu restes ma seule amie!

JOUJOU. — Hélas! hélas! quand je songe que si tu ne m'avais pas parlé comme tu l'as fait...

BLANCHE, *lui fermant la bouche.* — Non! non!

JOUJOU. — Je suis si heureuse que tu m'aies parlé, si heureuse!... Je te promets que ton secret sera bien gardé et puis, écoute, ma chérie, je vais m'en aller tout à l'heure et nous devions nous retrouver le mois prochain... Eh bien, il vaut mieux que nous ne nous revoyions pas si tôt... il faut que je voyage pendant quelques mois ou que je passe l'hiver en Normandie, chez maman, je verrai... Ça me fera une grosse peine de m'éloigner de toi pour longtemps, mais c'est la meilleure preuve que je puisse te donner que... Enfin, tu me comprends?

BLANCHE. — Fais ta volonté.

SCÈNE VI

LES MÊMES, GERMAINE

Germaine son chapeau sur la tête.

GERMAINE, *entrant avec impétuosité.* — Voyons, Blanche, qu'est-ce que ça signifie? pourquoi es-tu descendue?

BLANCHE. — Ne te fâche pas.

GERMAINE. — Et toi, Joujou, au lieu de l'empêcher de faire des bêtises...

JOUJOU. — Mais je l'ai suppliée de...

GERMAINE. — Et puis vous êtes en larmes! Vous êtes folles toutes les deux!

BLANCHE. — On a bien le droit d'être un peu émues au moment de se séparer.

GERMAINE. — Au moment de se séparer pour quinze jours! Eh bien, vous n'êtes pas sentimentales à moitié! (*A Blanche.*) Toi, le docteur serait tout à fait content s'il te voyait; tu vas me faire le plaisir de te recoucher *illico!*

BLANCHE. — A présent, je peux bien attendre que Joujou...

GERMAINE. — Non, non, non! Je ne m'en irai pas avant de t'avoir vue au lit.

JOUJOU. — Oui, ma petite Blanche, remonte avec Germaine. (*Avec intention.*) Cela vaudra mieux, crois-moi!

GERMAINE. — Allons, embrassez-vous et viens!

BLANCHE. — Elle est terrible!... (*Blanche et Joujou s'étreignent longuement.*) Au revoir, Joujou, au revoir, ma chère petite Joujou.

JOUJOU. — Au revoir, Blanche.

GERMAINE. — Vous m'impressionnez! Vous vous sépareriez pour l'éternité que

vous ne seriez pas plus solennelles! (*Au moment de sortir, vers Blanche.*) Tu n'as plus qu'un tout petit quart d'heure, Joujou.

BLANCHE. — Au revoir, Joujou, au revoir...

JOUJOU. — Mais, je suis prête!

Pendant la réplique de Germaine. Thérèse est entrée portant le manteau et le chapeau de Joujou.

SCÈNE VII

JOUJOU, THERESE, puis MAURICE

THÉRÈSE. — Il est onze heures et demie, madame.

JOUJOU. — Bien. Mon manteau.

THÉRÈSE, *aidant Joujou à mettre son manteau.* — Oh! madame a pleuré?

JOUJOU. — Mais, pas du tout.

THÉRÈSE. — Mais, madame a les yeux tout rouges.

JOUJOU. — Je vous en prie, ma fille, mêlez-vous de vos affaires! Ma manche, ma manche! Vous feriez mieux de regarder ce que vous faites! Donnez-moi mon chapeau. (*Tout en épingiant son chapeau devant la glace.*) et allez prévenir M. Rovère que je désire lui parler tout de suite. Vous le trouverez du côté des écuries.

THÉRÈSE, *qui s'est avancée vers la portefenêtre.* — Madame, voici justement monsieur qui vient, je vais mettre le nécessaire de madame dans la voiture.

JOUJOU, *qui a baissé sa voilette.* — Oui. (*Entre Maurice. A Maurice.*) Je vous en voyais chercher précisément, il faut que je vous parle tout de suite.

MAURICE. — Je vous écoute.

JOUJOU, *montrant Thérèse qui range les objets dans le nécessaire.* — Une seconde... voyons. Thérèse, dépêchez-vous!

MAURICE. — Is it something important?

JOUJOU. — Yes!

MAURICE. — Cant you say it in english?

JOUJOU. — No. Eh bien, Thérèse, est-ce pour aujourd'hui?

THÉRÈSE. — Tout de suite, madame.

Elle dispose les derniers objets. Enervement de Joujou... Exit Thérèse.

SCÈNE VIII

JOUJOU, MAURICE, puis LE CLERTIER

MAURICE. — Je suis inquiet, Joujou, qu'y a-t-il?

JOUJOU. — J'ose à peine vous le dire; cependant, le temps presse, vous me pardonnerez d'être brutale...

MAURICE. — Parlez!

JOUJOU. — Eh bien, Maurice, il est inutile que vous alliez à Paris aujourd'hui.

MAURICE. — Parce que?...

JOUJOU. — Parce que vous ne m'y trouveriez plus: je ne ferai qu'y passer, je désire arriver cette nuit même à Lisieux!

MAURICE. — Comment, cette nuit même? Voyons, Joujou, je vous comprends mal, evidemment. Ce rendez-vous que vous m'avez donné...

JOUJOU. — Je l'annule. Oui, Maurice!

MAURICE. — Mais, le motif?

JOUJOU. — Je ne veux pas porter toute ma vie le poids d'un pareil remords. Est-ce scrupule? est-ce lâcheté? je n'en sais rien, mais je ne veux pas.

MAURICE. — Et vous vous en rendez compte à présent! Allons, ce n'est pas sérieux! Dites, ce n'est pas sérieux? Vous me faites une farce, une farce cruelle, vous

n'êtes pas capable de cette trahison! (*Un temps.*) Répondez-moi.

MAURICE. — Enfin, Joujou, pensez à la déception effroyable que vous me causez!

THÉRÈSE. — MADAME, VOICI JUSTEMENT MONSIEUR QUI VIENT...

JOUJOU. — Je n'ai rien à répondre, je reconnais mes torts envers vous...

JOUJOU. — Maurice, rien au monde ne peut plus changer ma résolution.

MAURICE, *avec éclat.* — Quelle résolution? Tout à l'heure vous étiez parfaitement résolue à tenir votre parole! On ne se joue pas d'un homme comme vous le faites! (*Se radoucissant.*) Voyons ne nous emballons pas; il y a là quelque chose qui m'échappe et que je veux comprendre. (*Après réflexion.*) Est-ce que par hasard?... Non, c'est impossible! c'est une idée folle!... Est-ce que par hasard Blanche vous aurait dit quelque chose?... aurait deviné quelque chose?

JOUJOU. — Vous savez mieux que personne combien Blanche est loin de soupçonner..

MAURICE. — Mais alors? alors?

Entre Le Certier.

LE CERTIER. — Mes amis, le breack est prêt et Germaine aussi.

JOUJOU. — Ah! bon.

MAURICE. — Eh bien, nous vous rejoignons tout de suite.

LE CERTIER, *qui s'est approché de la porte-fenêtre.* — Oui, comme ça, nous n'aurons pas besoin de nous presser et nous pourrons bavarder à la gare. Quelle admirable journée! Vous ne regrettez pas de passer une pareille journée dans le train?... Dites?

JOUJOU, *répondant au hasard.* — Oui... oui!

LE CERTIER, *se retournant.* — Mais qu'est-ce que vous avez, l'un et l'autre?

JOUJOU. — Rien du tout.

LE CERTIER, *les observant.* — Pourtant...

MAURICE. — Je vais t'expliquer, mon vieux, tu as interrompu sans t'en douter une conversation sérieuse... assez sérieuse, enfin...

MAURICE. — FAUT-IL QUE JE SOIS STUPIDE POUR AVOIR ÉTÉ VOTRE DUPE.

JOUJOU. — Oui, il s'agit de Blanche.

LE CERTIER. — Oh! je vous demande pardon, que ne le disiez-vous tout de suite! Je me sauve.

Il se dirige vers la porte sans les quitter des yeux.

MAURICE. — C'est ça, accorde-nous une demi-minute... tu nous excuses, n'est-ce pas?

JOUJOU. — EH BIEN, MOI, MAURICE, JE VOUS DIS ADIEU!

LE CERTIER. — Mais comment donc, c'est trop naturel... (*Troublé.*) Je vais vous attendre dans la voiture.

Il sort en faisant un geste presque imperceptible de découragement.

MAURICE. — Et maintenant, dites-moi que nos gentils projets tiennent toujours, que je viens de faire un mauvais rêve, et que...

JOUJOU. — Votre insistance est vaine et ne sert qu'à nous torturer tous les deux...

MAURICE. — Alors, c'est un congé en règle?

JOUJOU. — Jamais je ne serai votre maîtresse, jamais!

MAURICE. — Voilà votre dernier mot?

JOUJOU. — Oui.

MAURICE, *qui se tient devant la porte du fond, saisissant le poignet de Joujou.* — Et vous croyez que je vais vous laisser partir ainsi?

JOUJOU. — Maurice, je vous en conjure, n'oubliez pas que votre femme est dans cette maison.

MAURICE, *la lâchant et continuant à lui barrer la sortie.* — Vous avez tout calculé à merveille, mes compliments! Ah! j'ai rencontré dans ma vie des menteuses, des rouées, mais je dois reconnaître que pas une ne vous arrivait à la cheville!

JOUJOU, *presque défaillante.* — Maurice, il est temps de partir.

MAURICE. — Et vous m'avez parlé de votre amour, du grand amour que vous avez pour moi! Vous, amoureuse, vous! Faut-il que je sois stupide pour avoir été votre dupe.

Il dégage la porte et descend.

JOUJOU, *même jeu.* — Maurice, venez-vous? Il est temps.

MAURICE. — A la gare, pour vous embrasser et vous bénir sur le quai, grand merci! Je ne sais pas dissimuler comme vous.

JOUJOU. — Que vais-je dire aux autres si vous ne m'accompagnez pas?

MAURICE. — Ce qu'il vous plaira. Tenez, racontez-leur notre petite aventure!... M'avez-vous assez savamment aguiché et mené jusqu'à la dernière minute, et quand vous avez été bien sûre de me faire de la peine, de m'en faire beaucoup, bonsoir! se donner, pas si bête, c'est bon pour les femmes qui ont un peu de cœur.

Il est allé s'appuyer à une des portes-fenêtres et tourne le dos à Joujou.

JOUJOU, *que les larmes étouffent.* — Maurice, c'est vrai, je me suis mal conduite envers vous, j'ai été coquette, je vous ai menti, mais je vous en demande pardon humblement et je vous supplie de ne pas me laisser partir... pour longtemps peut-être, sur de mauvaises paroles.

MAURICE, *sans se retourner.* — Je vous en prie... ces simagrées ont assez duré.

JOUJOU. — Au moins, dites-moi adieu!... (*Un temps.*) Vous ne voulez pas? (*Un temps.*) Eh bien, moi, Maurice, je vous dis adieu!

Arrivée à la porte du fond, elle hésite un instant, descend d'un pas, et, à Maurice qui ne la voit pas, envoie des deux mains un grand baiser, puis sort.

JOUJOU. — LA, ÈTES-VOUS RASSURÉ?

ACTE TROISIÈME

Trois ou quatre ans après.
Un salon particulier et modern-style dans un des premiers hôtels de Monte-Carlo. A gauche, large bow-window, et vue sur la Méditerranée. A droite, porte donnant sur la chambre. Au fond porte donnant sur le couloir.

SCÈNE PREMIÈRE

THERESE, puis LE CERTIER

THÉRÈSE, *à la porte de droite et parlant à une personne invisible pour le public.* — Oui, madame, monsieur Le Certier a dit au portier qu'il monterait dans deux minutes. (*Un temps pour une réplique que le public n'entend pas.*) Bien madame. (*Un temps.*) Oui, madame, je l'attends ici. (*Elle ferme la porte, s'avance vers la fenêtre. Passant le doigt sur le dossier d'un fauteuil.*) Quelle poussière! Si c'est permis! Ah! ils n'en font pas lourd les domestiques dans les hôtels. (*Ce disant, elle s'est assise sur le fauteuil en question.*) C'est beau la mer, tout de même! (*Contemplation de la nature. On frappe à la porte de gauche doucement d'abord, puis un peu plus fort. Sursautant.*) Entrez!

Paraît Le Certier, il tient un bouquet à la main.

LE CERTIER. — Bonjour, chère amie, je ne vous dérange pas, au moins?

THÉRÈSE. — Ce n'est pas madame, monsieur... Si monsieur veut se donner la peine...

LE CERTIER. — Ah! c'est vous, Thérèse?

THÉRÈSE. — Oui, monsieur... madame vous prie de l'excuser, elle vient tout de suite.

LE CERTIER. — Bonjour, Thérèse.

THÉRÈSE. — Bonjour, monsieur Le Certier. En voilà un beau bouquet! Je connais quelqu'un qui sera content.

Elle prend les fleurs des mains de Le Certier et les met dans un vase.

LE CERTIER. — Madame est sortie?

THÉRÈSE. — Non, non, monsieur, madame est à côté avec mademoiselle de Nitchewska.

LE CERTIER. — Qu'est-ce que c'est que ça, Mlle de Nitchewska?... Une princesse russe?

THÉRÈSE. — Oh! non, monsieur, c'est la manucure.

LE CERTIER, *distrait.* — Ah! oui... (*Un temps.*) Eh bien, et le voyage en Engadine?... On y a renoncé, j'espère.

THÉRÈSE. — Mais pas du tout, monsieur, je ne serais pas surprise que nous partions demain.

LE CERTIER. — Demain!

THÉRÈSE. — Oui, monsieur.

LE CERTIER. — Demain! C'était donc sérieux!... Quelle drôle d'idée de s'en aller en plein hiver dans un pays de glaciers, quand on est si bien ici, au soleil!

THÉRÈSE. — Si bien... Monte-Carlo, c'est amusant pour les gens qui jouent, et madame ne met jamais les pieds dans la salle de jeux.

LE CERTIER. — Il n'y a pas que la salle de jeux... il y a les promenades, la toilette, le théâtre...

THÉRÈSE. — Je ne dis pas, mais monsieur sait comment est madame; ici, ou ailleurs, c'est la même chose; depuis deux ou trois ans, depuis que madame s'est mis dans l'idée de voyager les trois quarts de l'année, elle ne se plaît nulle part... On s'installe dans un endroit pour y passer des mois, et on n'y est pas depuis quinze jours que madame commence à s'ennuyer : « Quel trou! Je prends cet hôtel en grippe! L'air est mauvais! » et patati, et patata... Et un matin : « Thérèse, faites les malles, nous partons ». Jamais ça ne manque!... monsieur ne trouve pas ça curieux?

LE CERTIER. — Si, très curieux.

THÉRÈSE. — Pour ma part, je ne me plains pas, j'adore les déplacements, et puis, madame est si bonne!... Avec elle on irait au bout du monde!

LE CERTIER, *convaincu.* — C'est vrai.

LA VOIX DE JOUJOU, *à la cantonade.* — Thérèse! Thérèse!

THÉRÈSE. — Madame! Si monsieur veut attendre une petite minute.

Elle sort.

SCÈNE II

LE CERTIER, puis JOUJOU

LE CERTIER, *seul.* — Demain! elle s'en va demain! Si je ne lui parle pas aujourd'hui, je suis un homme fichu! (*Devant la glace.*) Oui, mon vieux, c'est aujourd'hui ou jamais!

Il s'examine minutieusement dans la glace, il se retourne pour l'entrée de Joujou.

JOUJOU. — Bonjour, notre oncle!

LE CERTIER, *même sourire qu'à son arrivée.* — Bonjour, chère amie, je ne vous dérange pas au moins?

JOUJOU. — Vous plaisantez!

LE CERTIER. — Je vous ai apporté quelques... quelques...

Il jette des regards de tous les côtés.

JOUJOU. — C'est votre bouquet que vous cherchez? Le voici.

LE CERTIER. — Ah! oui, Thérèse me l'a pris des mains.

JOUJOU. — J'ai été bien inspirée le jour où j'ai déclaré devant vous que je raffolais des fleurs, depuis lors, mon salon n'en a jamais manqué; j'espère que vous n'avez pas commandé celles-ci à Paris?

LE CERTIER. — A Paris?... Mais non, je les ai choisies ce matin à Nice; pourquoi me demandez-vous cela?

JOUJOU. — Parce que, hier soir, je pensais à un tas de vieilles choses... Vous ne vous souvenez pas de m'avoir offert, il y a... voyons, il y a trois ans et demi, une gerbe que vous vous étiez fait expédier de Paris aux environs de Dijon?

LE CERTIER. — Ah! oui, à Malverney, je m'en souviens parfaitement, vous partiez pour la Normandie.

JOUJOU. — Oui, c'est le jour en question que j'ai vu Blanche et Maurice pour la dernière fois.

LE CERTIER. — Pas possible!

JOUJOU. — Réfléchissez.

LE CERTIER. — Ma foi, vous avez raison, c'est pendant votre absence que l'état de Blanche s'est aggravé subitement.

JOUJOU. — Sans qu'on me prévînt!

LE CERTIER. — Oh! ma petite Joujou, je vous en prie, ne ranimons pas cette vieille querelle ; votre retour eût inquiété Blanche, et, du reste, les médecins prescrivirent d'urgence cette fameuse saison en Algérie...

JOUJOU. — Qui dure depuis trois ans.

LE CERTIER. — C'est pourtant vrai, trois années ont passé là-dessus tout doucement.

JOUJOU. — Tout doucement. (*Un temps.*) Il vous a paru vraiment que Blanche ne souffrait pas de son exil, qu'elle avait pris

LE CERTIER. — MADAME EST SORTIE ?

son parti de ne plus jamais habiter l'Europe?...

LE CERTIER. — Ou je suis une grosse bête, ou elle en a pris son parti très gaiement!

JOUJOU. — C'est extraordinaire!

LE CERTIER. — Mais non, elle s'est éprise de ce pays et de ce climat qui lui ont rendu presque la santé. Et puis pour Blanche : « Ubi Maurice, ubi patria! » et là-bas elle le tient son Maurice; il est à elle, rien qu'à elle.

JOUJOU. — Et il s'accommode, lui aussi, de cet exil?

LE CERTIER. — Il le coupe tous les ans d'un petit voyage en France.

JOUJOU. — Mais le reste du temps?

LE CERTIER. — Le reste du temps, eh bien, oui, il se laisse vivre aux côtés de sa femme et il paraît très satisfait de son sort.

JOUJOU. — Cela non plus ne vous stupéfie pas?

LE CERTIER. — C'est plus étonnant, je l'avoue; un jour que j'en faisais la remarque devant Maurice, il m'a répondu : « Mon vieux, vous vous êtes tous mépris sur mon compte; au fond, j'ai toujours été un homme d'intérieur. »

JOUJOU. — Quel grand fou!

LE CERTIER, *la regardant.* — Oui, un fou charmant... Mais vous l'avez bien revu, Maurice?

JOUJOU. — Jamais de la vie? Où l'aurais-je revu?

LE CERTIER. — A Paris!

JOUJOU. — Vous savez bien qu'il s'y rend toujours vers l'époque que voici, c'est-à-dire à un moment où je ne m'y trouve jamais... Que signifie cette question, notre oncle?

LE CERTIER. — Oh! rien! c'est une question en l'air. Il semble curieux que des amis comme vous n'aient pas cherché à se rencontrer... Vous n'irez jamais leur rendre visite à Mustapha?

JOUJOU. — Je ne crois pas. Blanche n'insiste guère, et moi, je crains beaucoup la traversée; alors...

LE CERTIER. — Est-ce drôle la vie! Vous étiez plus unis que les membres d'une même famille!

JOUJOU. — Rien ne résiste à des années de séparation.

LE CERTIER. — Rien, vraiment?

JOUJOU. — Presque rien.

Un silence. Le Certier se promène de long en large et donne des signes d'agitation.

LE CERTIER. — L'Engadine, c'est une autre affaire! Thérèse m'assure que vous êtes à peu près décidée.

JOUJOU. — Je suis même tout à fait décidée.

LE CERTIER. — Ah! Et vous partez quand?

JOUJOU. — Demain sans doute, j'attends une réponse des Wagons-Lits.

LE CERTIER. — Ah! Alors vous nous abandonnez?

JOUJOU. — Les Williamson me réclament à cor et à cris.

LE CERTIER. — Vous nous abandonnez pour ces Américains?

JOUJOU. — Vous n'aimez pas les Américains, notre oncle?

LE CERTIER. — Je veux dire pour ces gens que vous connaissez très peu.

JOUJOU. — Comment, très peu! Je les connais beaucoup, surtout les deux jeunes femmes; ce sont des camarades charmantes et que je suis très heureuse de retrouver. Mais oui, mon bon Hubert, très heureuse!... Je suis un être sociable et je me sens souvent bien seulette dans l'existence. Vous ne comprenez peut-être pas cela...

LE CERTIER. — Oh! si, je comprends très bien... mais ici vous ne manquez pas de société, vous avez des amis...

JOUJOU. — Lesquels? Germaine et Max?... je ne les vois qu'au dîner; le reste du temps ils sont fourrés à la maison de jeu.

LE CERTIER. — Eh bien, et... et moi?...

JOUJOU. — Vous, notre oncle... d'abord vous habitez Nice.

LE CERTIER. — Je suis venu à Monte-Carlo tous les jours...

JOUJOU. — Je sais que vous êtes le plus gentil et le plus attentionné des amis, mais vous êtes une homme aussi, et ce serait un peu compromettant, avouez-le, de nous promener sans cesse bras dessus bras dessous... n'est-ce pas?

LE CERTIER. — Evidemment!

Un silence, marche, agitation.

JOUJOU. — Qu'est-ce qu'il y a?

LE CERTIER. — Rien du tout!

JOUJOU. — Je vous trouve nerveux aujourd'hui.

LE CERTIER. — C'est une idée que vous vous faites. Chère amie, je vais vous dire au revoir...

JOUJOU. — Déjà!

LE CERTIER. — Voici l'heure où vous écrivez vos lettres.

JOUJOU. — Mes lettres peuvent attendre.

LE CERTIER. — De mon côté, j'ai une ou deux personnes à voir au Casino... si vous me le permettez, je reviendrai ici vers cinq heures.

JOUJOU. — C'est ça, nous bavarderons.

LE CERTIER, *avec élan.* — Oui, nous bavarderons; il faut que je vous dise plusieurs choses encore avant votre départ.

JOUJOU. — Entendu; vous trouverez Germaine sans doute...

LE CERTIER, *désappointé.* — Ah! Germaine sera là?

JOUJOU. — Oui, vous dînez avec nous, n'est-ce pas? Vous avez apporté votre smoking?

LE CERTIER. — Je l'ai apporté.

JOUJOU. — Alors, à tout à l'heure!

LE CERTIER. — A tout à l'heure! (*Il se dirige lentement vers la porte, Joujou va à la cheminée. Au moment de sortir :*) Si je m'en vais, je suis un homme fichu.

JOUJOU, *se retournant.* — Plaît-il?

LE CERTIER, *se retournant également.* — Un homme fichu!

JOUJOU. — Hein?

LE CERTIER. — Joujou, il faut absolument que vous m'écoutiez!

JOUJOU. — Mais je vous écoute.

LE CERTIER. — Et il faut aussi que vous me juriez de ne pas me laisser partir sans vous avoir dit...

JOUJOU. — Sans m'avoir dit quoi?

LE CERTIER. — Tout ce que j'ai à vous lire... Si je ne parle pas à présent, voyez-vous, je suis un homme fichu, un homme tout à fait fichu!

JOUJOU. — Parlez, parlez, vous m'effrayez!

LE CERTIER. — Eh bien, voilà... Mais d'abord, faites-moi un grand plaisir, retournez-vous, ne regardez pas de mon côté...

JOUJOU, *obéissant.* — Je suis impressionnée.

LE CERTIER. — Bien. Comme ça, si vous vous moquez de moi, je ne vous verrai pas.

JOUJOU. — Mais je ne songe pas à me moquer.

LE CERTIER. — C'est que vous ne vous doutez pas de... Enfin, tant pis!... Ma chère Joujou, les choses que vous allez entendre, je les pense depuis des années... Dans le temps, j'ai essayé une ou deux fois de vous les révéler, mais je m'y suis pris comme toujours très mal, et je n'ai même pas réussi à me faire comprendre; ensuite, j'ai fait une découverte qui m'a condamné à un très long silence, je me suis aperçu d'un événement grave qui a bouleversé votre vie... (*Une pause d'une seconde comme s'il espérait une réponse.*) Ma découverte remonte à une certaine date... à une certaine date dont nous avons parlé tout à l'heure... Depuis ce jour un grand changement s'est opéré en vous; vos amis se figurent que c'est de la neurasthénie, mais moi j'ai compris... N'allez pas croire, surtout, que j'essaie de vous arracher des aveux!

JOUJOU. — Les aveux seraient brefs; oui, je reconnais qu'une circonstance a bouleversé ma vie, mais l'histoire est plus simple que vous ne pouvez vous l'imaginer, et je suis prête à vous la raconter depuis A jusqu'à Z.

LE CERTIER. — Non, non, à aucun prix, ne me racontez rien, jamais rien!... Je n'ai, ni le droit, ni l'envie de rien savoir, je suis trop heureux, trop touché, que vous ne m'en vouliez pas d'être si franc; je désirais seulement vous prouver que je m'étais rendu compte que vous souffriez, et j'ajoute que vous n'avez pas été seule à souffrir... Depuis que votre existence nomade a commencé, je l'ai suivie tant bien que mal, autant que j'ai pu le faire, sans être importun et sans donner à jaser... Ma seule préoccupation était de vous observer, de guetter un état d'âme meilleur, d'espérer qu'un jour viendrait où, de nouveau, je pourrais tenter de vous parler de moi... Eh bien, depuis quelque temps, à certains signes, à cer

LE CERTIER. — SI JE NE LUI PARLE PAS AUJOURD'HUI, JE SUIS UN HOMME FICHU!

tains mots, il m'a paru que vous vous libériez des vieux souvenirs, des mauvais vieux souvenirs, et que vous viviez de moins en moins dans le passé... alors, au risque d'être ridicule, j'ai résolu... enfin, je me suis juré d'avoir le courage... tenez, j'en manque tout à fait de courage! Les voilà, les mots difficiles!... Ah! si j'étais le premier gamin ve-

nu... quand on est jeune, tout aveu sonne clair, naïf, humain. Du reste, cette fois, vous m'avez compris, n'est-ce pas?... Oui, c'est ainsi, je vous aime... je vous aime depuis très longtemps, je vous aime de toutes mes forces, je vous aime comme peut aimer un homme de mon âge qui sent bien que c'est pour la dernière fois et qui joue toute la fin de sa vie sur cette aventure-là! Ouf!

Il s'éponge le front.

JOUJOU, *très doucement.* — Je peux me retourner?

LE CERTIER. — Non, non, pas encore! Je n'ai pas encore fini!... Je sais parfaitement, Joujou, que jamais vous n'aurez pour moi autre chose que de l'amitié, c'est trop naturel, et il y a beau temps que j'ai fait mon deuil de tout le reste; la certitude que rien dorénavant ne pourrait me séparer de vous suffirait à embellir mon existence... Souvent, je vous ai entendue répéter que votre isolement vous devenait odieux, que vous souffriez de votre solitude; eh bien, vous me connaissez, je crois que si vous me faisiez la joie de m'accepter pour mari, je saurais demeurer un compagnon prévenant, dévoué à vos moindres désirs et respectueux de vos pensées intimes... Voilà! Si ma proposition vous déplaît ou si vous m'avez trouvé ridicule, dites-le-moi, sans détours, je redeviendrai le camarade d'avant, et plus jamais, je ne vous ennuierai de mes sentiments.

JOUJOU. — Je peux me retourner?

LE CERTIER. — Oui, j'attends votre réponse.

JOUJOU. — La voici. Mon cher Hubert, j'avais deviné que vous m'aimiez bien avant votre déclaration. La femme la plus naïve s'aperçoit de ces choses-là. Je vous avoue que si vous aviez gardé le silence, notre bonne camaraderie fraternelle eût continué et je n'aurais rien fait pour provoquer l'entretien que voici... et pourtant, depuis que vous m'avez parlé, je me sens très contente, très, très contente, beaucoup plus contente que je ne pouvais le prévoir...

LE CERTIER. — Alors?

JOUJOU. — Alors, ne vous effrayez pas d'une banalité, j'ai pour vous, Hubert, une grande affection...

LE CERTIER. — Aïe! aïe! aïe!

JOUJOU. — Je vous ai dit de ne pas vous effrayer; c'est plus que de l'affection, c'est une sorte de tendresse... Si je devenais votre femme, peut-être cette tendresse se transformerait-elle plus tard en quelque chose qui vous plairait davantage.

LE CERTIER. — Je n'en demande pas tant.

JOUJOU. — Et peut-être aussi faudrait-il vous contenter de ce que j'éprouve actuellement... je ne suis plus toute jeune et je vous apporte un cœur un peu meurtri, un peu usé par un long chagrin.

LE CERTIER. — Alors... vous ne dites pas non? vous consentez?

JOUJOU. — Presque.

LE CERTIER. — Ah!

JOUJOU. — Mais accordez-moi vingt-quatre heures de réflexion, il faut qu'en toute conscience, je me pose une ou deux questions à moi-même; demain à cette heure-ci je vous donnerai ma réponse définitive.

LE CERTIER. — Ah! demain...

JOUJOU. — Oui, demain.

LE CERTIER. — Soit, mais je vais passer une sale journée.

JOUJOU. — Vous aurez tort; voulez-vous un talisman contre l'inquiétude? Embrassez-moi. (*Le Certier l'embrasse sur les deux joues.*) Là, êtes-vous rassuré?

LE CERTIER. — Je suis heureux, si heureux!

JOUJOU. — Vous n'en avez pas l'air.

LE CERTIER. — Eh bien, non, je ne suis pas heureux!

JOUJOU. — Parce que?

LE CERTIER. — Parce qu'il va m'arriver quelque chose, je sais qu'il va m'arriver quelque chose.

JOUJOU. — Quelque chose?

LE CERTIER. — Ah! si vous connaissiez ma guigne!

JOUJOU. — Chut!

LE CERTIER. — Je peux bien en parler, elle s'acharne sur moi depuis que je suis haut comme ça; elle a contrarié tous mes désirs. Et vous voulez qu'aujourd'hui j'obtienne tout de suite la chose que j'ai le plus ardemment souhaitée au monde! Voyons, ce serait une injustice!

JOUJOU. — J'ai bien peur que cette injustice ne se commette... Il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour qu'avant un mois je m'appelle Mme Le Certier.

LE CERTIER. — Le bon Dieu vous entende! Allons, je vais prendre le premier train pour Nice, je vais m'enfermer dans ma chambre à l'hôtel, et toutes les cinq minutes je me répéterai : « Il va m'arriver quelque chose, il va sûrement m'arriver quelque chose! » Vous comprenez, pour conjurer le sort; au revoir! (*Il disparaît, mais revient aussitôt.*) C'est encore moi, Joujou. Depuis une demi-heure, je prends des airs de brave, mais ne vous y fiez pas; si à présent vous changiez d'avis, ça me ferait une peine... Une peine terrible! A demain!

SCÈNE III

JOUJOU, puis THERESE

JOUJOU, *seule, va à la glace et s'examine minutieusement. Au bout d'un instant.* — Thérèse! Thérèse!

THÉRÈSE, *apparaissant à droite.* — Madame a appelé?

JOUJOU. — Thérèse, quelle mine me trouvez-vous?

THÉRÈSE. — Madame a très bonne mine.

JOUJOU. — Naturellement!

THÉRÈSE. — Je le dis comme je le pense.

JOUJOU. — Ah! je suis bien changée depuis deux ou trois ans...

THÉRÈSE. — Par exemple!

JOUJOU. — Vous ne prétendrez pas que j'aie la même figure qu'autrefois?

JOUJOU. — THÉRÈSE, QUELLE MINE ME TROUVEZ-VOUS?

THÉRÈSE. — A ma connaissance, madame n'a jamais été plus jolie.

JOUJOU. — Vous êtes folle, ma pauvre fille!

THÉRÈSE. — Madame peut me croire.

JOUJOU. — Sincèrement... vous trouvez?

THÉRÈSE. — Et je ne suis pas seule de mon avis. M. Le Certier me disait la même chose avant-hier.

JOUJOU. — Oh alors!

GERMAINE, *de la porte du fond*. — Je peux entrer? C'est moi, Germaine.

JOUJOU. — Oui, oui, entre. (*A Thérèse.*) Thérèse, allez dire au portier de me commander une voiture.

THÉRÈSE — Madame sort tout de suite?

JOUJOU. — Je sortirai d'ici un quart d'heure.

THÉRÈSE. — Bien, madame.

SCÈNE IV

JOUJOU, GERMAINE, un moment UN MAITRE D'HOTEL

GERMAINE. — Tu vas faire une promenade.

JOUJOU. — Oui, une longue promenade, j'ai besoin de quelques heures de recueillement.

GERMAINE. — Tu as tes places de sleeping pour demain soir?

JOUJOU. — Non, pas encore; du reste, il n'est pas sûr que je parte demain. Dis donc, je te remercie, vous m'avez joliment lâchée, j'ai déjeuné toute seule!

GERMAINE. — Ma pauvre chérie, il faut nous pardonner... si tu savais!... Nous nous sommes couchés à quatre heures du matin, nous avons passé toute notre nuit à écrire des chiffres.

JOUJOU. — Des chiffres?

GERMAINE. — Oui, enfin à faire des calculs, nous modifions notre système au trente-et-quarante.

JOUJOU. — Il ne marchait donc pas votre système?

GERMAINE. — Si, il marchait, mais nous voulons qu'il marche encore mieux, alors au lieu de jouer masse égale, nous allons jouer avec une montante.

JOUJOU. — Une montante?... Qu'est-ce que c'est que ça, une montante?

GERMAINE. — Ce serait trop long à t'expliquer, mais tu verras avant la fin de la semaine, nous aurons rattrapé toute notre perte.

JOUJOU. — Vous perdez donc?

GERMAINE. — Pas grand'chose.

JOUJOU. — Combien?

GERMAINE. — Une douzaine de mille...

JOUJOU. — Bravo! Mais il est détestable votre système!

GERMAINE. — Il n'est pas détestable, ma chère; l'an dernier Max jouait sans aucun système, eh bien, il a perdu quatre fois autant.

JOUJOU. — Du moment que vous êtes satisfaits, tout va bien.

GERMAINE. — Notre grand tort, c'était de jouer trop longtemps; désormais, nous entrerons dans la salle de jeux à trois heures — pas à trois heures cinq ni à trois heures moins cinq — à trois heures, et que nous soyions en gain ou en perte, à sept heures tapant, nous levons la séance. Qu'est-ce que tu dis de cette idée?

JOUJOU. — Je l'approuve, parce qu'elle me fera dîner à l'heure, mais je ne suis pas sûre qu'elle vous fasse gagner.

GERMAINE. — Tu ne comprends rien au jeu! L'idée est de moi et Max l'a trouvée excellente.

On frappe.

JOUJOU. — Entrez! (*Paraît un maître d'hôtel.*) Qu'est-ce que c'est? (*Le maître*

LE MAITRE D'HOTEL. — BIEN, MADAME.

d'hôtel tend à Joujou une carte sur un petit plateau.) Oh!

GERMAINE. — Quoi?

JOUJOU. — Tiens!

GERMAINE. — Oh!... Il est là?

JOUJOU, *au maître d'hôtel.* — Ce monsieur est là?

LE MAITRE D'HOTEL. — Oui, madame.

GERMAINE. — Ça par exemple, c'est extraordinaire!

JOUJOU. — Extraordinaire!

GERMAINE, *indiquant le maître d'hôtel.* — Dis donc!...

JOUJOU. — Ah! oui... eh bien, priez ce monsieur de monter.

LE MAITRE D'HOTEL. — Bien, madame.

Il sort.

GERMAINE. — Je n'en reviens pas! Mais tu en fais une figure!

JOUJOU. — Moi, pas du tout!

GERMAINE. — Regarde-toi.

JOUJOU. — Ah! tu sais, les événements inattendus... ça me... ça me... J'ai toujours été comme ça. (*On frappe.*) Entrez!

SCÈNE V

LES MÊMES, MAURICE

MAURICE. — Bonjour, mesdames.

GERMAINE. — Bonjour, mon petit Maurice, eh bien, une surprise, voilà une surprise! D'où sortez-vous? Oh! vous pouvez m'embrasser, il y a assez longtemps qu'on ne s'est vu! (*Ils s'embrassent.*) Et Joujou aussi, vous pouvez l'embrasser, il y a encore plus longtemps que...

MAURICE. — Mais je ne demande pas mieux.

JOUJOU, *lui tendant la main.* — Non, non, nous sommes des gens sérieux, nous autres. Comment se porte Blanche!

MAURICE. — Admirablement, si j'en crois ses lettres; vous savez que je viens de passer deux mois à Paris.

GERMAINE. — Et par quel hasard à Monte-Carlo?

MAURICE. — Par le plus grand des hasards! J'arrive de Marseille où je devais m'embarquer hier *viâ* Alger, seulement les vagues m'ont paru si grosses et le ciel si noir...

GERMAINE. — Tiens! ici il a fait très beau!

MAURICE. — ...que j'ai retardé mon départ de deux jours et que je me suis offert une petite balade, j'ai longuement hésité entre Monte-Carlo et Cannes.

GERMAINE. — Vous êtes poli!

MAURICE. — Je ne me doutais pas que je vous trouverais ici... vous avez considérablement prolongé votre séjour.

GERMAINE. — Considérablement. Mais à propos qui vous a indiqué notre hôtel?

MAURICE. — Cet hôtel est également le mien; j'ai appris que vous y habitiez par votre mari, il vient de me communiquer ce renseignement entre deux coups de trente-et-quarante... deux coups qu'il a du reste perdus l'un et l'autre.

GERMAINE. — Comment! il est déjà au trente-et-quarante?

MAURICE. — Oui. Il m'a même prié de vous faire observer qu'il est trois heures passées.

GERMAINE. — Vrai? oh! là là, ce que je vais me faire attraper!... Au revoir mes enfants!

MAURICE. — Où allez-vous?

GERMAINE. — Jouer notre système, parbleu!

JOUJOU. — Tu nous ennuies avec ton jeu, tu peux bien t'en passer un jour!

MAURICE. — En mon honneur!

GERMAINE. — Mon cher Maurice, je regrette infiniment, mais sauter une séance serait manquer de conduite et le manque de conduite c'est la mort du joueur.

MAURICE. — C'est ce que votre mari m'a expliqué en perdant son troisième coup.

GERMAINE, *qui a fini de s'attifer devant la glace.* — Voilà!... Dites donc, on se retrouve à dîner.

MAURICE. — Mais...

GERMAINE. — Vous allez rester avec Joujou, n'est-ce pas?

JOUJOU. — Mais tu gênes beaucoup Maurice, il n'a pas fait le voyage de Monte-Carlo pour passer son après-midi dans mon salon...

MAURICE. — Au contraire, c'est moi qui crains d'être indiscret... j'arrive sans crier gare, et...

GERMAINE. — En font-ils des manières! Il ne s'agit pas de passer l'après-midi dans ton salon puisque tu dois aller te promener en voiture.

MAURICE. — Ah! vous comptez...

JOUJOU. — Oui, j'ai commandé une...

GERMAINE. — Justement, au lieu de te promener toute seule, tu emmèneras Maurice. C'est bien entendu, n'est-ce pas, rendez-vous à huit heures en bas, au restaurant.

MAURICE. — Alors.... entendu.

JOUJOU. — Eh bien, oui... entendu...

GERMAINE. — A tout à l'heure.

SCÈNE VI

JOUJOU, MAURICE, un moment THERESE

JOUJOU, *après un long silence.* — Asseyez-vous donc.

MAURICE. — J'inspectais votre salon, il est tout à fait agréable.

JOUJOU. — Je suis assez bien installée.

MAURICE. — Bon hôtel, n'est-ce pas, en dépit des tziganes.

JOUJOU. — Le service laisse à désirer, mais la nourriture est parfaite et, quant aux tziganes, à une certaine distance, je les supporte assez bien.

MAURICE. — Des prix fous par exemple!

JOUJOU. — Oh, le vol organisé!

MAURICE. — Ils ont du monde pourtant.

JOUJOU. — Oui, pas mal de monde cette année.

MAURICE. — Ils m'ont fourré au troisième; enfin, pour une nuit, je m'en moque.

JOUJOU. — Ah! vous repartez demain?

MAURICE. — Oui, demain, demain à midi, dernière limite. (*Un silence.*) Non, ma chère amie, n'insistez pas pour me retenir, ma cabine est réservée!

JOUJOU. — Je n'insisterai certainement pas, puisque Blanche vous attend.

MAURICE. — Très juste.

JOUJOU *va s'asseoir près de la fenêtre, montrant la vue.* — Est-ce assez joli?

MAURICE. — Trop, beaucoup trop!

JOUJOU. — Vous n'aimez pas ce pays?

MAURICE. — Non, je ne l'aime pas; d'abord, il ressemble à un autre pays que j'habite dix mois de l'année.

JOUJOU. — Mais Blanche m'écrit dans toutes ses lettres que Mustapha est un endroit délicieux!

MAURICE. — Et comme elle a raison! Délicieux, est le mot! Délicieux en diable! Ecœurant! Ah les cieux limpides et l'onde bleue, et la flore africaine et les parfums de myrte! Soupé! soupé!... Il y a des jours là-bas, dans mon délicieux petit Mustapha de malheur, où je me damnerais pour contempler un bout de paysage un peu vilain et un peu vigoureux! Je ne mens pas. (*S'approchant de la fenêtre.*) Alors, vous en êtes encore à admirer ce chromo, ces palmiers en zinc découpé, ce soleil jaune et plat comme une pièce de cent francs, ces maisons blanches qui ont l'air d'être bâties avec les cartes du tripot, toute cette nature en toc sur éternel fond d'azur et gueules d'Anglais!

JOUJOU. — Assez! assez!

MAURICE. — A la bonne heure! Vous souriez! Enfin! C'est ça qui est délicieux Joujou et pas la Méditerranée! Ah, j'ai toujours eu un faible pour ce sourire-là!... Allons, bon, il a disparu.

JOUJOU. — Trouvez-vous, mon cher Maurice, que ces fadaises soient bien de notre âge?

MAURICE. — Vous voulez parler de mon âge à moi; vous n'êtes pas généreuse de me faire sentir que je suis un vieil homme à présent... un vieil homme dont on ne daignerait même plus se moquer.

JOUJOU. — Vous ai-je dit que Blanche m'avait envoyé des photographies de votre villa?

MAURICE. — Car vous m'avez joué un méchant tour! Pourquoi m'avez-vous joué ce tour-là?

JOUJOU. — Je vous en prie, ne me parlez pas du passé.

MAURICE. — Comme il vous plaira... (*Un silence.*) Et notre oncle, prospère-t-il?

JOUJOU. — Mais oui.

MAURICE. — Mon bon vieux Hubert, tout

de même, ça va me faire plaisir de l'embrasser.

JOUJOU. — Vous ne le verrez pas ce soir.

MAURICE. — Si, il dîne avec nous.

JOUJOU. — Non, non!

MAURICE. — C'est Max qui me l'a dit à l'instant.

JOUJOU. — Je vous assure qu'Hubert ne pardon, il s'agit de mon plus ancien et meilleur ami, et il me faut une explication; si vous me la refusez, Hubert ne me la refusera pas. Choisissez.

JOUJOU. — Eh bien, alors, je préfère vous la donner moi-même, au fond, il n'est pas mauvais que vous sachiez... Hubert Le Certier vient de me demander d'être sa femme

MAURICE. — QUOI, VOUS PLEUREZ?

dînera pas avec nous; il m'a quittée il y a une heure pour retourner à Nice.

MAURICE. — Mais alors, je vais lui télégraphier...

JOUJOU. — Inutile, il ne viendrait pas et vous auriez tort de l'avertir de votre présence.

MAURICE. — Que voulez-vous dire? Il est fâché? On nous a brouillés?

JOUJOU. — Il n'est pas fâché, mais il vaut mieux qu'il apprenne votre visite par moi et demain, quand vous serez parti.

MAURICE. — Que signifie tout cela?

JOUJOU. — Ne m'en demandez pas davantage

MAURICE. — Pardon, ma chère Joujou,

MAURICE. — Oh!

JOUJOU. — En ce moment, il attend ma réponse.

MAURICE. — C'est vrai?

JOUJOU. — Très vrai! Comme d'autre part, il n'ignore pas que je vous... il s'est aperçu de certaines choses, je pense qu'il lui serait pénible de vous savoir auprès de moi.

MAURICE. — Joujou, si vous n'avez jamais vu un homme ahuri, voici une occasion; notre oncle a demandé votre main! Vous allez la lui accorder?

JOUJOU. — Oui... je pense...

MAURICE. — Je vous en félicite, Hubert est la nature la plus fine et la plus chic qui soit... Vous l'aimez?

JOUJOU. — Non.

MAURICE. — Vous lui avez dit que vous ne l'aimiez pas?

JOUJOU. — Oui.

MAURICE. — Allons, tout se présente bien! C'est quand vous dites aux gens que vous les aimez, que c'est grave... pour eux!

JOUJOU. — Vous devriez bien m'épargner vos ironies, je vous assure que je ne suis pas en train de rire.

Elle s'essuie les yeux.

MAURICE. — Quoi, vous pleurez?

JOUJOU. — Ce n'est rien...

MAURICE. — Je vous ai offensée?

JOUJOU. — Non, non, je suis un peu nerveuse aujourd'hui.

MAURICE. — Je comprends... mais ne pleurez pas, de grâce, ne pleurez pas! Faites ça pour moi, ou bien je vais être ému et combien ridicule!... Pensez donc : je vis depuis des années avec la conviction que de toutes les femmes, la plus sincère c'est vous, je vous retrouve, vous me montrez du chagrin, et allez donc, je marche comme au bon vieux temps! (*Lui prenant son mouchoir et lui essuyant les yeux.*) Là, laissez-moi vous consoler; pauvre Joujou, vous me paraissez dans un de ces jours où l'on donnerait gros pour rencontrer un ami véritable!

JOUJOU. — Oh! oui, mais je ne le rencontrerai pas.

MAURICE. — Pourquoi?

JOUJOU. — Parce qu'une femme n'a pas de véritable ami.

MAURICE. — Je veux vous prouver que votre pessimisme exagère...

JOUJOU. — Mon pauvre Maurice, vous êtes le dernier à qui je décernerais le titre d'ami!

MAURICE. — Ne soyez pas injuste.

JOUJOU. — Vous, capable d'amitié, mais vous n'êtes même pas capable d'amour!

MAURICE. — Vous me calomniez, je vous ai beaucoup aimée.

JOUJOU. — Quelle illusion!

MAURICE. — Et j'ai beaucoup souffert.

JOUJOU. — Souffert! N'employez donc pas ce mot, vous en ignorez jusqu'au sens.

MAURICE. — Vous vous trompez, vous m'avez fait souffrir; je vous dois la plus atroce souffrance qu'un homme comme moi puisse éprouver... Après votre départ, pour vous oublier, j'ai essayé d'une intrigue nouvelle, elle avorta plus piteusement que la nôtre; il me sembla alors que je ne parlais plus aux femmes de la même voix, et que leurs regards aussi s'étaient altérés. Je me crus atteint de spleen et j'acceptai avec plaisir le voyage en Afrique, d'où je comptais revenir bientôt l'âme retrempée... Mais là-bas, dans la tristesse et la nostalgie des premiers temps, je connus ma méprise; le mal était irrémédiable, j'avais tourné le dos pour toujours à la beauté de la vie... Je me rappellerai toujours une nuit de Mustapha, tiède et brillante, passée solitairement sur la terrasse au-dessus du jardin embaumé... Cette nuit-là, j'ai tendu en sanglotant des bras désespérés vers la mer qui n'était au loin qu'un fil d'argent, vers la côte invisible, vers vous, vers Paris, vers mes jeunes années!... Ne méprisez pas mes larmes d'alors; c'est d'un pauvre sire, je le sais, de pleurer parce qu'on se fait vieux, mais la douleur est toujours la douleur, et peu en importe la cause...

JOUJOU. — Je n'étais pas responsable de cette douleur-là!

MAURICE. — Si vous l'aviez voulu, j'aurais fini en beauté! Au lieu de glisser aux aventures d'une heure, qui sont comme la parodie de mon passé amoureux, j'aurais connu une apothéose!... Car nous étions, Joujou, si intimes, si fraternels, car je vous avais si souvent pris le bras ou tenu la taille sans qu'une arrière-pensée galante nous troublât, car nous nous connaissions si bien que nos amours fussent vite devenues passionnées, tendres et perverses, et que je vous aurais aimée infiniment... Je l'ai bien senti à mon regret de vous. Je vous jure que j'ai beaucoup souffert.

JOUJOU. — Vous m'avez regrettée longtemps?

MAURICE. — Longtemps! On sait le premier jour d'un chagrin... J'ai été très malheureux pendant six mois.

JOUJOU. — Et moi, Maurice, pendant six ans.

MAURICE. — Pas à cause de moi, j'imagine!

JOUJOU. — Mais si, à cause de vous, uniquement à cause de vous, car je n'ai pas pleuré, moi, sur ma jeunesse! je n'ai pleuré que parce que je vous avais perdu!

MAURICE. — Vous m'aimiez!

JOUJOU. — Il y a peu de temps, très peu de temps que j'ai retrouvé le calme.

MAURICE. — Si vous m'aimiez pourquoi cette fuite?

JOUJOU. — J'avais une raison grave.

MAURICE. — Quelle raison?

JOUJOU. — Je n'ai pas le droit de vous la révéler.

MAURICE. — Il n'y a pas de raison qui soit plus forte que l'amour.

JOUJOU. — Notre aventure prouve le contraire.

MAURICE. — La vraie raison, c'est que vous ne m'aimiez pas.

JOUJOU. — Et voilà ce qu'on appelle un homme à femmes!

MAURICE. — Vous ne m'aimiez pas! Je vous défie de justifier votre manque de parole! (*Un temps.*) Vous me jouez la même comédie qu'autrefois.

JOUJOU. — Vous dites une chose indigne!

MAURICE. — Les femmes veulent toujours qu'on les loue de leurs trahisons.

JOUJOU. — Leurs trahisons! Si je vous avais appartenu, Blanche en serait morte.

MAURICE. — Blanche n'aurait rien su.

JOUJOU. — Blanche savait tout.

MAURICE. — Blanche savait que je..

JOUJOU. — Tout! tout! tout!

MAURICE. — Vous ne prétendrez pas qu'elle a connu...

JOUJOU. — Tout. Et maintenant, n'espérez plus une parole à ce sujet; vous m'avez contrainte à livrer un secret dont j'avais la garde, et je vous en veux.

MAURICE. — Voyons, expliquez-moi, au moins...

JOUJOU. — Vous n'obtiendrez rien de plus. Si; un conseil... suivez-le, et mon infidélité aura servi Blanche : il faut être très tendre avec votre femme et vous n'aurez pas le temps, vivrait-elle vieille, de racheter tout ce qu'elle a subi.

MAURICE, *se touchant le front.* — Quel chaos vous faites régner là-dedans! (*Un temps.*) Eh bien, non, non, malgré tout, j'ai peine à vous croire.

JOUJOU. — J'ai donc bien l'air de mentir! Considérez mon existence, depuis notre séparation, j'ai vécu loin de Paris; à Paris, je risquais de vous rencontrer et puis parmi tant de souvenirs, je me sentais plus près de mon chagrin... J'ai erré sans but, d'endroit en endroit, à peine avais-je essayé d'un séjour que je le prenais en haine, je pensais : « Ici, j'ai trop souffert, partons! » et je m'en allais ailleurs, mais ma souffrance me suivait à la trace... Telle a été ma vie; croyez-vous que je l'ai menée pour rendre mes mensonges plus vraisemblables?

MAURICE. — Ainsi, vous m'avez aimé! Dire que je vous ai crue incapable d'amour!

JOUJOU. — Oh!

MAURICE. — Que je vous ai accusée d'être froide, de manquer de sens!

JOUJOU. — Imbécile!

MAURICE. — Oui, imbécile, triple brute que j'ai été! J'ai envie de me battre, de pleurer, de rire... surtout de rire! Cette histoire a gâché nos deux existences et tout de même elle me donne de la fierté et de la joie! Je n'étais pas un vieux monsieur, j'étais l'amant que vous aviez choisi, j'étais aimé!... C'est un pauvre triomphe rétrospectif que le mien, mais il ne m'en rend pas moins heureux, oui, Joujou, heureux, ridiculement heureux!

Entre Thérèse venant de la chambre.

THÉRÈSE. — Madame... oh! monsieur Royère!

MAURICE. — Bonjour, ma bonne Thérèse, comment allez-vous?

THÉRÈSE. — Je vais très bien, monsieur, merci. Et madame se porte bien?

MAURICE. — Madame... très bien, extrêmement bien.

THÉRÈSE. — Tant mieux !... (*A Joujou.*) Madame la voiture est là depuis un moment.

JOUJOU. — Ah! oui... Eh bien, nous allons sortir, préparez mes affaires.

THÉRÈSE. — Bien madame.

Exit.

MAURICE. — Ce n'est pas sérieux, dites, vous ne comptez pas m'imposer deux heures de fiacre?

JOUJOU. — De fiacre!

MAURICE. — Ou de guimbarde ou de diligence.

JOUJOU. — Nous serons tout aussi bien pour causer.

MAURICE. — Quelle erreur! il faudrait s'occuper de la nature, apprécier les points de vue!...

JOUJOU. — Il fait si beau dehors.

MAURICE. — Il fait bien plus beau ici. Joujou!...

JOUJOU. — Un petit tour!

MAURICE. — Non! (*Appelant.*) Thérèse!

JOUJOU. — Voyons, Maurice.

MAURICE. — Je vous en supplie... (*Allant entr'ouvrir la porte de la chambre.*) Thérèse, madame vous fait dire de prendre la voiture et d'aller vous promener.

JOUJOU. — Oh!

MAURICE, *à Thérèse invisible.* — Hein? Où vous voudrez? (*Un temps.*) Aussi longtemps que vous voudrez!

Il referme la porte.

JOUJOU. — C'est de la folie! Que va penser cette fille?

MAURICE. — Elle va penser que si je vous rendais visite tous les jours, son existence à elle serait bien agréable.

JOUJOU. — Quel grand toqué! Ah! quoique vous prétendiez, vous êtes resté le même homme.

MAURICE. — Dites qu'à vous entendre je suis redevenu le même homme! Est-ce ma faute, si votre aveu a fait flotter ici des vapeurs d'autrefois?

JOUJOU. — Taisez-vous, vous allez être absurde.

MAURICE. — Joujou, ma chère Joujou, votre nom a retrouvé son sens magique; de nouveau, il sonne ainsi qu'une promesse voluptueuse.

JOUJOU. — Ah! Maurice, taisez-vous!

MAURICE. — Rien qu'en le murmurant, j'éprouve au cœur la petite oppression familière.

JOUJOU. — Je vous défends de me parler ainsi !

MAURICE. — C'est que je vous ai aimée à l'automne de ma carrière d'amant, à l'heure où les passions sont fortes et inoubliables. Et vous, vous étiez la femme prédestinée, celle dont le souvenir fait de nos autres conquêtes des passe-temps ou des variantes.

JOUJOU. — Je ne vous crois pas, vous mentez!

MAURICE. — Celle dont le désir vit au

fond de notre être et ne meurt qu'avec nous-mêmes.

JOUJOU. — Menteur! menteur!

MAURICE. — Vous savez bien Joujou, que je ne vous mens pas.

JOUJOU. — En tout cas, moi, je ne vous aime plus.

MAURICE. — Vous ne m'aimez plus? Aucune parole entre toutes n'est aussi loin de votre pensée.

JOUJOU. — Mon cher, vous devenez fat.

MAURICE. — Vous faites effort pour trouver ces mots-là!

JOUJOU. — Je jure que je ne vous aime plus.

MAURICE. — Je jure que vous m'aimez encore! (*Un silence.*) Pourquoi vous débattre ainsi?

JOUJOU. — Et si c'était vrai, si j'étais une pauvre femme stupide, si j'avais cette faiblesse, cette folie de vous aimer encore!

MAURICE. — Le sort nous doit une revanche; il y a trois ans, un soir comme celui-ci, nous balbutiâmes la première page, reprenons le beau livre délaissé, et jurons cette fois de lire plus avant!

JOUJOU. — Mon pauvre ami, voilà ce que vous avez trouvé!... Alors, j'aurais le jour caché mes larmes, la nuit étouffé mes cris, j'aurais soutenu toutes les luttes, souffert tous les déchirements pour tomber dans vos bras à la première rencontre! Y pensez-vous?

MAURICE. — Ne soyons pas logiques, soyons heureux.

JOUJOU. — Mais je ne connaîtrais pas le bonheur en me donnant à vous!... Jadis, quand je me savais jolie et jeune et gaie, je tremblais déjà de n'être pas assez séduisante pour vous plaire longtemps... demain, je serai une vieille femme! Quelle triste maîtresse inquiète je ferais, et comme vous vous lasseriez vite d'une amoureuse qui douterait de son charme et de son pouvoir!

MAURICE. — Elle aurait tort d'en douter; tout à l'heure, vous m'êtes apparue plus belle encore que l'image de vous que j'avais gardée là.

JOUJOU. — Oh! Maurice, je ne cherchais pas un compliment!... Et puis, assez de cette conversation, je la trouve insensée, je veux que demain, lorsque vous partirez, nous puissions enfin...

MAURICE. — Mais il n'est plus question de départ! J'ai le temps à présent et je ne bouge pas d'ici! Monte-Carlo for ever!

JOUJOU. — Ça jamais, à aucun prix! Vous partirez demain.

MAURICE. — Erreur!

JOUJOU. — Regardez-moi! Si malgré ma volonté formelle, vous ne partiez pas demain...

MAURICE. — Mais pourquoi cette cruauté envers nous-mêmes? Nous avons bien le droit d'être heureux, nous aussi!

JOUJOU. — Pas au détriment d'une autre! J'aimerais mieux la mort que ce bonheur-là! Si vous saviez comme vos paroles m'éloignent de vous!

MAURICE. — Eh bien, je les rétracte, mais ne prenez pas cette voix méchante.

JOUJOU. — Vous allez me faire le serment...

MAURICE. — Il est fait. Demain, à pareille heure, je serai loin, c'est juré!

JOUJOU. — Sur moi?

MAURICE. — Sur vous. Etes-vous satisfaite?

JOUJOU. — Oui.

Un silence.

MAURICE. — Mais dites à présent, serez-vous impitoyable? M'en irai-je comme le mendiant qu'on rejette au chemin sans même l'aumône antique?... Joujou, j'ai si longtemps convoité vos lèvres et le gîte de vos bras... ayez pitié d'un pauvre amoureux.

JOUJOU. — Maurice.

MAURICE. — Les bons livres enseignent qu'il faut se cacher pour faire la charité. Mon amour, vous attendrez que la nuit soit venue.

JOUJOU. — Mais que dites-vous?

MAURICE. — Je dis qu'une fatalité bien heureuse nous dispense ces heures secrètes et libres! Je dis qu'il serait impie de les consacrer à l'avenir maussade ou au passé douloureux! Puisque demain il faut reprendre le collier de misère, aujourd'hui aimons-nous un peu, nous l'avons bien gagné.

JOUJOU. — Vous êtes fou! Avez-vous oublié mes confidences, mes projets? Hubert attend ma réponse; si j'étais assez lâche pour vous écouter, je me figure son désespoir.

MAURICE. — Et mon désespoir à moi!

JOUJOU. — Il souffrirait tant!

MAURICE. — J'ai tant souffert!

JOUJOU. — Songez à votre amitié.

MAURICE. — Je ne songe qu'à mon amour!

JOUJOU. — Ou plutôt à votre plaisir... C'est bien d'un homme, ce que vous me demandez-là. Vous achèveriez sans remords de briser ma vie pour quelques heures de plaisir!

MAURICE. — Pour quelques heures de passion!

JOUJOU. — C'est trop tard! Ces choses-là ne se recommencent pas; nous serions des amants misérables.

MAURICE. — Nous serions amants! Joujou, nos minutes sont comptées et mon angoisse est grande: dites la bonne parole. J'ai si envie de vous!

JOUJOU. — Merci! ce serait moi la victime encore; je subirais la honte de me donner, et je n'aurais pas le temps d'en apprendre la joie!

MAURICE. — J'ai si envie de vous!

JOUJOU. — Peu vous importent les ravages que vous causeriez et mon martyre quand je serais seule de nouveau!

MAURICE. — Si, je sais qu'en nous séparant demain, nous pleurerons tous les deux, mais pas les vieilles larmes! Ce sont les aventures avortées qui laissent une rancœur; cette fois, nous connaîtrons l'orgueil des beaux souvenirs... Et puis, qui peut lire sa destinée?

JOUJOU. — Eh bien, non, Maurice, mille fois non! Je ne veux pas! Je crains trop la solitude après; je suis habituée à ma souffrance et j'ai peur d'une souffrance nouvelle. Soyez honnête, soyez bon, quittez-moi sans me torturer davantage... Non, plus un mot!... Partez! Partez, je vous en conjure!

MAURICE. — Soit! Décidément, vous aimez mal! (*Un temps. Il revient et lui prend les mains.*) Alors, adieu! (*Un temps.*) Folle! folle! C'était notre dernière chance et vous la sacrifiez ainsi! (*Très près d'elle.*) Ecoute-moi, si je t'obéis, dans une heure ces murs entendront tes cris désespérés! Ne fuis pas mon regard, ne me repousse pas! Où est le mal?... Personne ne le saura, personne ne souffrira, demain je m'en irai, et je t'aime, je t'aime, je t'aime! (*Elle tombe dans ses bras.*) Ah! Joujou!

Leurs lèvres se joignent.

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

VOLUMES PARUS :

Barbey d'AUREVILLY..	Les Diaboliques.
Colonel BARATIER...	Epopées Africaines. Au Congo
Maurice BARRÈS, *de l'Académie française*	Le Jardin de Bérénice. Du Sang, de la Volupté et de la mort
Tristan BERNARD....	Mémoires d'un Jeune homme rangé
Jean BERTHEROY....	La Danseuse de Pompéï. Le Double amour.
Louis BERTRAND.....	Pépète le bien-aimé.
BINET-VALMER.....	Les Métèques.
Paul BOURGET, *de l'Académie française*	Cruelle énigme. André Cornélis.
Henry BORDEAUX, *de l'Académie française*	L'Amour qui passe. Le Pays natal. L'Amour en fuite. Le Lac noir. La Petite Mademoiselle. La Peur de Vivre.
Marcel BOULENGER..	Couplées.
Élémir BOURGES.....	Sous la Hache.
René BOYLESVE..... *de l'Académie française*	La Leçon d'amour dans un Parc. Mademoiselle Cloque.
Adolphe BRISSON.....	Florise Bonheur.
Michel CORDAY.....	Vénus ou les Deux Risques Les Embrasés. Les Demi-fous.
Alphonse DAUDET...	L'Evangéliste. Les Rois en exil.
Léon DAUDET.....	Les deux Etreintes. Le Partage de l'Enfant. Les Morticoles.
Paul DÉROULÈDE....	Chants du Soldat.
Lucien DESCAVES....	Sous Offs.
Henri DUVERNOIS...	Crapotte. Nounette.
Georges d'ESPARBÈS.	La Légende de l'Aigle. La Guerre en dentelles.
Ferdinand FABRE....	L'Abbé Tigrane.
Claude FERVAL.....	L'Autre Amour. Vie de Château. Ma Figure. Ciel Rouge.
Léon FRAPIÉ.....	L'Institutrice de Province.
Théophile GAUTIER..	Le Capitaine Fracasse (1er vol.) Le Capitaine Fracasse. (2e vol.).
E. et J. de GONCOURT.	Renée Mauperin. Germinie Lacerteux. Sœur Philomène.
Gustave GUICHES....	Céleste Prudhomat.
GYP.....	Le Cœur de Pierrette. La bonne Galette. Totote. La Fée. Maman. Doudou. La Meilleure Amie.
Myriam HARRY.....	La Divine Chanson.
Abel HERMANT.....	Les Transatlantiques. Souvenirs du Vicomte de Courpière Monsieur de Courpière marié. La Carrière. Le Sceptre. Le Cavalier Miserey. Chronique du Cadet de Coutras. Les Confidences d'une Aïeule. Le Char de l'Etat. Coutras, Soldat.
Paul HERVIEU, *de l'Académie française*	Flirt. L'Inconnu. L'Armature. Peints par eux-mêmes. Les Yeux verts et les Yeux bleus. L'Alpe homicide. Le Petit Duc. Deux Plaisanteries.
Charles Henry HIRSCH.	Eva Tumarche et ses Amis.
Henri LAVEDAN, *de l'Académie française*	Sire. Le Nouveau Jeu. Leurs Sœurs. Les Jeunes. Le Lit. Les Marionnettes.
Jules LEMAITRE, *de l'Académie française*	Un Martyr sans la Foi.
Pierre LOUŸS.....	Aphrodite. Les Aventures du roi Pausole. La Femme et le Pantin. Contes choisis. Les Chansons de Bilitis
Maurice MAINDRON..	Blancador l'Avantageux.
Paul MARGUERITTE.	L'Avril. Amants. La Tourmente. L'Essor. Pascal Gefosse. Ma Grande. Le Cuirassier blanc. La Force des Choses.
Octave MIRBEAU.....	L'Abbé Jules Sébastien Roch.
Eugène MONTFORT..	La Turque.
Lucien MUHLFELD...	La Carrière d'André Tourette.
Marcel PRÉVOST, *de l'Académie française*	L'Automne d'une Femme. Cousine Laura. Chonchette. Lettres de Femmes. Le Jardin secret. Mademoiselle Jaufre. Les Demi-Vierges. La Confession d'un Amant. L'Heureux Mé age. Nouvelles Lettres de Femmes. Le Mariage de Julienne. Lettres à Francoise. Le Domino Jaune. Dernières Lettres de Femmes. La Princesse d'Erminge. Le Scorpion. M. et Mme Moloch. La Fausse Bourgeoise. Pierre et Thérèse. Femmes. Lettres à Françoise Mariée.
Michel PROVINS.....	Dialogues d'Amour. Comment elles nous prennent. Le Professeur d'Amour.
Henri de RÉGNIER, *de l'Académie française*	Le Bon plaisir. Le Mariage de Minuit.
Jules RENARD.....	L'Ecornifleur. Histoires naturelles.
Jean RICHEPIN, *de l'Académie française*	La Glu. Les débuts de César Borgia. La chanson des Gueux.
Ch. ROBERT-DUMAS.	Amour Sacré.
Édouard ROD.....	La Vie privée de Michel Tessier. Les Roches blanches.
André THEURIET, *de l'Académie française*	La Maison des deux Barbeaux. Péché Mortel.
Pierre VEBER.....	L'Aventure.

Imprimerie MAUCHAUSSAT
16, Rue François-Guibert, Paris-15e. — Télép. Saxe 30-23.

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 21 01 03 029 2

- Imp. COMBOURIEUX -

PARIS

67